

Don Quichotte

MIS A LA PORTEE
DE LA JEUNESSE



aquarelles
de R. Giffey

LIBRAIRIE G. DELAGRAVE 15. Rue Soufflot - PARIS.

Ayuntamiento de Madrid

28

✓

Cen
901

DON QUICHOTTE DE LA MANCHE

Ayuntamiento de Madrid

Ayuntamiento de Madrid

CERVANTÈS

Cor
901

DON QUICHOTTE

DE LA MANCHE

ÉDITION RÉDUITE ET MISE A LA PORTÉE DE LA JEUNESSE

PAR

PAUL LEFÈVRE-GÉRALDY

VINGT-QUATRE AQUARELLES DE GIFFEY

44803



PARIS

LIBRAIRIE CH. DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

Ayuntamiento de Madrid

UNIVERSIDAD

LIBRARY OF THE

1824

UNIVERSITY OF MADRID



UNIVERSITY

OF MADRID

Ayuntamiento de Madrid



Il s'appliquait à la lecture des livres de chevalerie (p. 5).

Ayuntamiento de Madrid

DON QUICHOTTE DE LA MANCHE

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

LE FAMEUX DON QUICHOTTE DE LA MANCHE. — AGRÉABLE MANIÈRE
DONT IL REÇUT L'ORDRE DE LA CHEVALERIE

Dans un village de la province de la Manche, en Espagne, vivait alors un de ces gentilshommes qui ont une vieille lance, une rondache rouillée, un cheval maigre et un lévrier. Un bouilli, plus souvent de vache que de mouton, une vinaigrette le soir, des œufs frits le samedi, et quelques pigeonceaux de surplus le dimanche, emportaient les trois quarts de son revenu. Le reste payait sa casaque de drap fin, ses chausses de velours avec les mules pareilles pour les jours de fête, et son habit de gros drap pour les jours ouvriers. Sa maison était composée d'une gouvernante de plus de quarante ans, d'une nièce qui n'en avait pas vingt, et d'un valet qui faisait le service de la maison, de l'écurie, travaillait aux champs et taillait la vigne. L'âge de notre gentilhomme approchait de cinquante ans. Il était vigoureux, robuste, d'un corps sec, d'un visage maigre, très matinal et grand chasseur. L'on prétend qu'il avait le surnom de Quixada. Lorsqu'il était oisif, il s'appliquait à la lecture des livres de chevalerie avec tant de goût qu'il en oubliait la chasse et l'administration de son bien. Il avait souvent des querelles avec le curé du village sur le plus ou moins de mérite de *Palmerin d'Angleterre* et d'*Amadis de Gaule*... Uniquement occupé de ces idées, il passait les jours et les nuits à s'en repaître. Cette continuelle lecture et le défaut de sommeil lui desséchèrent la cervelle : il perdit le jugement.

C'est alors qu'il s'imagina que rien ne serait plus beau que de ressusciter la chevalerie errante en allant lui-même à cheval, armé comme les paladins, cher-



chant les aventures, redressant les torts, réparant les injustices. La première chose qu'il fit fut d'aller prendre de vieilles armes couvertes de rouille, qui depuis son bisaïeul étaient restées dans un coin. Il les nettoya, les rajusta du mieux qu'il put, mais il vit avec chagrin qu'il lui manquait la moitié du casque. Il fit cette moitié de carton, et, satisfait de son invention, se tint pour très bien armé.

Alors il alla voir son cheval, et quoique la pauvre bête ne fût qu'un squelette vivant, elle lui parut plus vigoureuse que le Bucéphale d'Alexandre. Il rêva pendant quatre jours au nom qu'il lui donnerait. Après en avoir adopté, rejeté, changé plusieurs, il se détermina pour *Rossinante*, nom sonore selon lui, beau, grand, significatif. Il fut si content d'avoir trouvé ce nom superbe pour son cheval qu'il résolut d'en chercher un pour lui-même; et cela lui coûta quatre autres jours. Enfin il se nomma don Quichotte, et, suivant l'exemple d'Amadis de Gaule, il se fit appeler don Quichotte de la Manche, pour faire participer son pays à la gloire qu'il acquerrait.

Mais le principal lui manquait encore, car un chevalier sans amour est un arbre sans fruits, sans feuilles, une espèce de corps sans âme. On prétend qu'il avait été jadis amoureux d'une assez jolie paysanne des environs, qui jamais n'en avait rien su. Ce fut elle qu'il établit la souveraine de son cœur. Elle se nommait Aldonza Lorenzo; mais, voulant lui donner un nom plus convenable à une princesse, il l'appela *Dulcinée du Toboso*.

Étant donc ainsi pourvu de tout ce qu'il lui fallait, un matin de juillet, notre héros, sans en rien dire, se couvrit de ses armes, monta sur Rossinante, et, la lance au poing, la rondache au bras, sa visière de carton baissée, sortit par une porte de derrière. A ce moment, il lui vint une réflexion désolante : il se rappela qu'il n'était point armé chevalier et qu'il lui était défendu de combattre avant d'avoir reçu l'ordre de la chevalerie. Mais il se promit de se faire recevoir chevalier par le premier qu'il rencontrerait, et cette idée rendit le calme à son âme. Il poursuivit son chemin en laissant aller Rossinante à son gré, et marcha presque tout le jour sans rencontrer, à son grand dépit, la moindre occasion d'exercer son courage.

Le hasard fit que deux jeunes filles étaient alors à la porte d'une auberge. Don Quichotte, qui voyait partout ce qu'il avait lu, n'eut pas plus tôt découvert l'hôtellerie, qu'il la prit pour un château superbe avec ses fossés et son pont-levis, ses quatre tours, ses créneaux d'argent, tels qu'ils sont décrits dans les romanciers. Il s'avança jusqu'à la porte où étaient les deux jeunes filles. Elles lui parurent deux nobles demoiselles prenant le frais devant leur château. En apercevant sous la visière de carton ce visage sec et poudreux, elles se mirent à rire, et don Quichotte allait se fâcher, lorsque, heureusement, l'aubergiste arriva. Celui-ci, craignant de le voir mal prendre la plaisanterie, préféra user de politesse.

Ayuntamiento de Madrid



Il fallut qu'une des deux demoiselles voulut bien remplir cet office (p. 7).

Ayuntamiento de Madrid

« Seigneur chevalier, dit-il, si Votre Seigneurie demande à coucher, elle trouvera ici tout ce qu'il lui faut, excepté un lit; c'est la seule chose qui nous a toujours manqué.

— Seigneur châtelain, se hâta de répondre don Quichotte, tout est bon pour moi; les armes sont ma parure, et les combats mon repos. »

L'aubergiste, un peu surpris de s'entendre appeler châtelain, conduisit Rossinante à l'écurie et trouva, lorsqu'il revint, notre héros en train de se faire désarmer par les deux belles demoiselles. Elles lui avaient bien ôté sa cuirasse, mais ne pouvaient venir à bout de désenchâsser sa tête du hausse-col et du casque, que don Quichotte avait attachés l'un à l'autre avec de petits rubans verts si étroitement noués qu'il fallait couper les nœuds. Notre chevalier s'y opposa fortement; mais, lorsqu'il voulut se mettre à table, son hausse-col de fer l'empêcha de pouvoir rien porter à sa bouche; il fallut qu'une des demoiselles voulût bien remplir cet office; et lorsqu'il fut question de boire, sa visière l'embarrassa tellement, que jamais il n'en serait venu à bout, si l'aubergiste n'avait inventé de percer un long roseau par lequel on fit arriver le vin. Notre héros supportait tout patiemment, plutôt que de sacrifier ses rubans verts. La seule chose qui l'affligeait, c'était de n'être point encore armé chevalier.

Tourmenté de cette idée, il alla se jeter aux genoux de l'aubergiste :

« Illustre chevalier, lui dit-il, je supplie votre courtoisie de vouloir m'accorder un don. Ce que je désire de vous ne peut tourner qu'à votre gloire et au profit de l'univers : c'est de permettre que cette nuit même je fasse la veillée des armes dans la chapelle de votre château, et que demain, au point du jour, vous me confériez l'ordre de chevalerie, afin que je puisse aller dans les quatre parties du monde secourir les faibles et les opprimés, selon l'usage des chevaliers errants, au nombre desquels je brûle de me voir enfin agréé. »

L'aubergiste ne manquait pas de malice. Après ces paroles, il ne douta plus de la folie de don Quichotte, et, voulant s'en assurer, il répondit très sérieusement :

« Seigneur, un si noble désir est digne de votre grande âme. Dans ce moment, je n'ai point de chapelle à vous offrir, parce que je viens de l'abattre pour en construire une plus belle; mais il est possible de s'en passer, et ma cour, qui est grande, commode, sera précisément ce qu'il faut pour que vous fassiez cette nuit la veillée des armes. Demain matin nous remplirons les autres cérémonies; après quoi vous serez chevalier, et tout aussi bien chevalier qu'il y en ait jamais eu au monde. »

Don Quichotte, pressé de commencer la veillée des armes, alla chercher les siennes, qu'il vint porter au milieu de la cour, sur une auge, près du puits. Il prit

seulement son écu, sa lance, et se mit à se promener en long et en large devant l'auge.

Il arriva qu'un des muletiers logés dans l'hôtellerie, voulant donner à boire à ses mulets, essaya de débarrasser l'auge. Don Quichotte lui cria d'une voix terrible :

« Qui que tu sois, présomptueux chevalier, tremble de toucher à ces armes ! Ta mort expierait ton audace ! »

Le malheureux muletier, écoutant peu le héros, saisit les armes et les jeta loin de lui. Ce que voyant, don Quichotte prend sa lance à deux mains et la laisse retomber avec tant de force sur la tête du muletier qu'il l'étend par terre sans mouvement. Cela fait, il va relever ses armes et recommence à se promener.

L'instant d'après, un autre muletier, ignorant ce qui venait d'arriver à son confrère, voulut de même abreuver ses mulets et retira les armes de dessus l'auge. Cette fois-ci, don Quichotte lève sa lance et la lui casse sur la tête, qu'il ouvre en trois ou quatre endroits.

L'aubergiste et tous les gens de la maison accourent vers le chevalier, qui, se couvrant de son écu, s'écrie :

« O dame de beauté, soutien et force de mon âme, animez-moi d'un de vos regards dans cette terrible aventure ! »

L'aubergiste, qui commençait à ne plus rire des plaisanteries du héros, résolut de les faire finir en lui conférant le plus tôt possible ce malheureux ordre de chevalerie. Il alla chercher le livre où il écrivait ses rations de paille, et, suivi d'un petit garçon qui tenait un bout de chandelle et des deux demoiselles dont j'ai parlé, il revint trouver don Quichotte, qu'il fit mettre à genoux devant lui. Marmottant alors dans son livre, il leva sa main et frappa don Quichotte avec le plat de son épée. L'une de ces dames lui ceignit l'épée, l'autre lui chaussa l'éperon.

Toutes ces cérémonies achevées, notre nouveau chevalier courut seller Rossinante, monta dessus, et tout à cheval vint embrasser l'aubergiste. L'hôte répondit le plus brièvement qu'il put et, sans rien lui demander de sa dépense, le vit partir avec grande joie.



Marmottant alors dans son livre, il leva la main et frappa Don Quichotte avec le plat de son épée (p. 8).

Ayuntamiento de Madrid



Ayuntamiento de Madrid

CHAPITRE II

CE QUI ADVINT A DON QUICHOTTE AU SORTIR DE L'HÔTELLERIE

Le jour naissait lorsque don Quichotte, impatient d'aller chercher des aventures, se remit en route. Toutefois, il résolut de retourner chez lui pour se pourvoir d'argent, de chemises, et se donner un écuyer. Il songeait déjà à un laboureur de ses voisins, pauvre et père de famille, mais qu'il jugeait d'avance très propre au métier d'écuyer errant. Dans cette pensée, il reprit le chemin de son village, et Rossinante, qui semblait deviner son intention, se mit à marcher si légèrement qu'à peine ses pieds effleuraient la terre.

Tout à coup, dans le fond d'un bois, qu'il avait laissé à sa droite, don Quichotte entend des cris plaintifs :

« Oh ! quel bonheur ! se dit-il, le Ciel, qui me favorise, veut que je remplisse aujourd'hui le plus cher devoir de ma profession. Ces plaintes viennent sûrement de quelque faible qu'on opprime. C'est à moi de le secourir. »

Il tourne aussitôt vers le bois et trouve presque à l'entrée une jument attachée contre un arbre. Plus loin, un jeune garçon de quinze ou seize ans, la poitrine nue, lié fortement à un chêne, poussait des cris, et ce n'était pas sans motif : un laboureur, grand et vigoureux, le fustigeait avec une courroie, en accompagnant chaque coup d'une remontrance ou d'un conseil. Le malheureux s'écriait :

« Au nom de Dieu, mon maître, pardonnez-moi cette fois-ci ! A l'avenir, j'aurai plus de soin du troupeau. »

A cette vue, don Quichotte, d'une voix courroucée, adresse ces mots au laboureur :

« Chevalier féroce et lâche, montez à cheval, prenez votre lance ! Je vous ferai voir combien votre action est indigne d'un brave guerrier.

— Seigneur chevalier, répondit le paysan avec soumission, ce jeune garçon est mon valet, payé par moi pour avoir soin de mon troupeau. Il s'en acquitte si mal que chaque jour il me manque quelque brebis, et, parce que je veux corriger sa négligence, il a l'audace de dire que c'est pour ne pas lui payer ses gages. Sur mon Dieu comme sur mon âme, je vous jure qu'il en a menti.

— Un démenti ! s'écria don Quichotte, un démenti devant moi ! Par le soleil qui m'éclaire, je ne sais pourquoi cette lance ne vous perce à l'instant ! Allons ! déliez ce jeune homme et payez-le sur-le-champ, ou je vous anéantis ! »

Le laboureur baissa la tête et, sans répliquer, délia le jeune garçon, à qui don Quichotte demanda combien lui devait son maître :

« Neuf mois, reprit le berger, à sept réaux chaque mois. »

Notre chevalier compta que cela faisait soixante-trois réaux. Il ordonna au laboureur de les payer aussitôt, s'il ne voulait pas mourir.

« Je n'ai point d'argent sur moi, dit humblement le laboureur. Qu'André se donne la peine de venir à la maison. Je lui compterais ses réaux.

— Dieu me préserve de le suivre ! s'écria le berger. Nous ne serions pas plus tôt seuls qu'il m'écorcherait comme un saint Barthélemy !

— Il n'en fera rien, reprit le héros. Son respect pour moi m'en est garant. Pourvu qu'il me le jure par l'ordre de chevalerie qu'il a reçu, je le laisse libre et suis sûr que vous serez bientôt payé.

— Mais, monsieur, répondit André, que Votre Seigneurie fasse attention que mon maître n'a jamais reçu d'ordre de chevalerie. C'est Jean Haldudo le riche, qui demeure près de Quintanar.

— Qu'importe ! ajouta don Quichotte, il peut y avoir des Haldudo chevaliers. » Et, se tournant vers le laboureur : « Prenez garde d'être exact, je vous le conseille, autrement je saurai bien vous retrouver, fussiez-vous caché comme le lézard ! Mais il est juste que vous connaissiez celui qui vous donne cet ordre. Apprenez donc, pour mieux obéir, que je suis le valeureux don Quichotte de la Manche, celui qui venge les injures et redresse les torts. Adieu ! pensez à vos serments ! »

En achevant ces mots, il s'éloigna. Le laboureur le suivit des yeux, et, lorsqu'il l'eut perdu de vue :

« Mon fils, dit-il à son valet, venez un peu, je vous prie. Il me tarde de vous payer ce que je vous dois, comme ce redresseur de torts me l'a prescrit. »

Aussitôt il saisit le berger, l'attacha une seconde fois au chêne, et le fustigea beaucoup plus fort qu'auparavant.

« Seigneur André, lui dit-il ensuite, appelez donc le redresseur de torts ; nous verrons comme il s'y prendra pour redresser celui-ci. »

Il détacha alors André, qui jurait en sanglotant d'aller chercher don Quichotte ; et, l'un pleurant, l'autre riant, ils se séparèrent.

Pendant ce temps, notre héros continuait fièrement son chemin, en s'applaudissant tout seul des heureux commencements de sa glorieuse carrière.

« Rends grâce à ta destinée, disait-il à demi-voix, ô la plus belle des belles, Dulcinée du Toboso ! Jouis, jouis du bonheur d'avoir dans ta dépendance cet invincible chevalier qui, n'ayant ceint l'épée qu'hier, comme l'univers le sait, a donné ce matin au monde une leçon de justice, a protégé la faiblesse contre la force qui l'opprimait, a sauvé des mains d'un barbare un jeune et timide enfant. »

Il aurait poursuivi ce discours s'il ne s'était aperçu que le chemin se partageait en quatre. Il s'arrêta pour laisser le choix à son coursier. Rossinante n'hésita point et prit le chemin de son écurie.

Mais il n'avait pas fait deux milles, que don Quichotte vit venir une troupe de gens à cheval. C'étaient des négociants de Tolède allant acheter de la soie à Murcie. Ils étaient six avec des parasols, suivis de quatre valets montés et de trois garçons de mule à pied.

Don Quichotte, ne doutant point que ce ne fût là une grande aventure, courut se placer au milieu du chemin, s'affermir sur ses étriers, prépara sa lance et serra son écu. Quand il vit approcher cette troupe de chevaliers errants, — car ces voyageurs ne pouvaient pas être autre chose, — il leur cria d'une voix tonnante :

« Arrêtez tous, et confessez qu'aucune beauté de la terre n'égale l'impératrice de la Manche, la sans-pareille Dulcinée du Toboso. »

Les marchands surpris s'arrêtèrent ; mais, jugeant bientôt que c'était un fou, l'un d'eux, plaisant et spirituel, voulut s'amuser de cette rencontre.

« Seigneur chevalier, dit-il, aucun de nous ne connaît la dame dont vous parlez. Ayez la bonté de nous la faire voir ; si elle est aussi belle que vous le dites, nous en conviendrons de tout notre cœur.

— Vraiment ? Si vous la voyiez, où serait le mérite de la trouver belle ? L'important, c'est que sans l'avoir vue vous en soyez sûrs, le disiez, l'affirmiez, le juriez et le souteniez ; sinon, préparez-vous au combat, race orgueilleuse et superbe, soit un à un, selon les lois de la noble chevalerie, soit tous ensemble, suivant l'usage des hommes de votre espèce : mon bras seul suffit à ma cause.

— Daignez m'écouter, reprit le marchand. Que Votre Seigneurie ait la complaisance de nous montrer seulement un portrait de cette dame ; si petit qu'il soit, il nous suffira pour la juger. Nous sommes même déjà tellement prévenus

pour elle que, quand elle serait louche, borgne, boiteuse, bossue, nous n'en dirons pas moins ce qu'il vous plaira.

— Elle n'est ni louche ni borgne, canaille infâme! s'écrie don Quichotte, enflammé de colère. Ses yeux sont plus beaux, plus brillants que le flambeau de l'univers; sa taille est plus fine, plus droite qu'un fuseau de Guadarrama. Vous allez payer tout à l'heure votre insolence et vos blasphèmes! »

A ces mots, il court, la lance baissée, contre le blasphémateur; et si son cheval n'eût fait un faux pas, le railleur s'en fût mal trouvé. Rossinante à bas, son maître ne put jamais se relever, embarrassé qu'il était de son écu, de sa lance et de ses éperons. Au milieu de ses vains efforts, il criait toujours :

« Ne fuyez pas, lâches! C'est la faute de mon cheval. Sans lui, vous seriez châtiés! »

Un valet de mule, qui n'aimait pas la plaisanterie, s'ennuya de ces injures. Il s'approcha du chevalier démonté, prit sa lance, qu'il rompit en pièces, et, s'armant d'un des morceaux, répondit à coups de bâton aux menaces furieuses de don Quichotte. Ses maîtres lui criaient en vain de ne pas frapper si fort, le jeune homme y prenait goût, et ne voulut cesser le jeu qu'après avoir usé l'un après l'autre tous les débris de la lance. Enfin il rejoignit la troupe, qui continua son chemin.

Notre héros, resté seul, voulut se remettre sur ses pieds, mais la chose n'était pas devenue plus facile depuis cette grêle de coups. Il resta à la même place, s'estimant pourtant fort heureux de ce qu'une disgrâce commune à tant de chevaliers errants ne lui était arrivée que par la faute de son coursier.

A ce moment, un laboureur de son village, qui venait de porter du blé au moulin, passa sur la route. Il s'approcha de cet homme qui semblait se plaindre et lui demanda quel mal il avait. Don Quichotte lui répondit en déclamant la romance du célèbre Beudoin au marquis de Mantoue. Le laboureur, qui ne comprenait pas bien le sens de ce qu'il disait, détacha sa visière à demi brisée, nettoya son visage couvert de poudre, et, le regardant avec attention, ne tarda pas à le reconnaître :

« Quoi, c'est vous, seigneur Quixada! Qui a pu mettre Votre Seigneurie dans cet état? »

A ces questions, point de réponse que la romance. Le bon laboureur s'occupait de lui ôter sa cuirasse pour voir s'il n'était point blessé. Il ne vit de sang nulle part. Alors il le releva, le soutint et, non sans peine, parvint à le mettre sur son âne, afin qu'il fût moins secoué dans la route. Ensuite il ramassa ses armes, jusqu'aux morceaux de la lance, les attacha sur Rossinante, prit la bride d'une main, le licou de l'âne de l'autre, et se dirigea vers son village, rêvant en lui-même ce que pouvait signifier tout ce que disait don Quichotte.



Un valet de mule qui n'aimait pas la plaisanterie s'ennuya de ces injures (p. 12).

Ayuntamiento de Madrid

Celui-ci, que ses contusions faisaient tenir un peu de travers sur l'âne, levait les yeux au ciel et poussait de grands soupirs. Le jour finissait quand les voyageurs arrivèrent au village. Le laboureur conduisit don Quichotte à sa maison, toute troublée de son absence. Ses bons amis le curé et le barbier étaient chez lui à ce moment. La gouvernante criait de toutes ses forces :

« Qu'en dites-vous, monsieur le licencié Péro Pérez? (C'était le nom du curé.) Voilà pourtant six jours entiers que mon maître ne paraît pas! Ah! malheureuse que je suis! je vous dis que ce sont ces maudits livres de chevalerie qui lui ont brouillé la cervelle! Je me souviens à présent de l'avoir entendu dire, en parlant tout seul, qu'il voulait se faire chevalier errant et aller chercher les aventures. Que le diable emporte tous ces livres, qui ont gâté la meilleure tête de la Manche!

— Vous avez raison, répondait le curé. Nous n'avons pas assez pris garde au danger de ces livres; mais demain ne se passera pas sans que je fasse un grand exemple. Ils ont perdu mon meilleur ami, je ne veux plus qu'ils perdent personne... »

Ils en étaient là quand le laboureur qui conduisait don Quichotte frappa à la porte en criant :

« Ouvrez! ouvrez, s'il vous plaît, au marquis de Mantoue, au seigneur Beaudoin, qui revient blessé! »

A ces mots tout le monde court; et, l'un reconnaissant son ami, l'autre son maître, l'autre son oncle, ils se pressent d'embrasser don Quichotte, qui ne pouvait descendre de dessus son âne.

« Arrêtez! leur dit le héros. Je suis blessé, grièvement blessé. Il faut me porter dans mon lit, et faire venir la sage Urgonde, afin qu'elle visite mes plaies.

— L'entendez-vous? cria la gouvernante. Ne l'avais-je pas deviné! Venez, venez avec nous, monsieur. Nous saurons bien vous guérir sans que cette Urgonde-là s'en mêle! Ah! maudits soient encore une fois ces chiens de livres qui vous ont mis dans ce bel état! »

On porta don Quichotte au lit. On lui fit plusieurs questions, et comme il n'y répondit qu'en demandant à manger et à dormir, on lui obéit.

CHAPITRE III

SECONDE SORTIE DU CHEVALIER. — ÉPOUVANTABLE AVENTURE DES MOULINS A VENT

Le lendemain, don Quichotte s'éveilla en criant :

« A moi ! à moi ! c'est ici qu'il faut montrer ce que peut votre courage. Les courtisans remportent le prix du tournoi. »

Tout le monde se pressa d'accourir. Don Quichotte était réveillé, debout, l'épée à la main, criant toujours de plus belle et donnant de grands coups à droite et à gauche. On parvint à s'emparer de lui, à le remettre sur son lit.

Notre héros, se tournant alors vers le curé :

« Certes, dit-il, seigneur archevêque Turpin, c'est une assez grande honte que tout ce que nous sommes ici des douze pairs, abandonnions lâchement aux chevaliers de la cour le prix du tournoi, qui depuis trois soleils ne s'est soutenu que par notre vaillance !

— Que voulez-vous, mon cher voisin ? répondit le curé, il faut se soumettre. Dieu permettra peut-être que la chance tourne, et ce qui se perd aujourd'hui peut se regagner demain. Ne pensons qu'à votre santé. Vous êtes sûrement fort las, peut-être même blessé...

— Blessé ? non ! reprit don Quichotte ; à la vérité un peu moulu, parce que ce diable de Roland, furieux de ce que j'étais le seul qui lui disputais la victoire, m'a frappé longtemps avec un tronc de chêne. Mais je consens à perdre mon nom de Renaud de Montauban si, dès que je serai debout, il ne me le paye bien cher. Pour l'heure, je n'ai besoin que de manger. »

On lui servit à dîner. Il se rendormit aussitôt après.

Il parut tranquille pendant les quinze jours suivants et ne laissa point soupçonner qu'il s'occupât d'une nouvelle campagne. Toutefois, pendant ce temps, il

sollicitait en secret de le suivre, en qualité d'écuyer, un laboureur de ses voisins dont la tête n'avait pas beaucoup de cervelle. Parmi beaucoup de promesses que notre héros fit à ce bonhomme, il lui répétait toujours que dans ce beau métier d'écuyer errant, rien n'était plus ordinaire que de gagner en un tour de main le gouvernement d'une île.

Le crédule laboureur, qui s'appelait Sancho Pança, fut surtout séduit par cette espérance, et résolut de quitter ses enfants et sa femme pour courir après ce gouvernement.

Don Quichotte, sûr d'un écuyer, s'occupa de ramasser un peu d'argent, vendit une pièce de terre, engagea l'autre, perdit sur toutes, et parvint à se faire une somme assez raisonnable. Il raccommoda de nouveau son casque et convint avec Sancho du jour et de l'heure où ils partiraient. Il lui recommanda surtout de se munir d'un bissac.

Tous leurs arrangements faits, une belle nuit, don Quichotte et son écuyer, sans prendre congé de personne, partirent et marchèrent si bien qu'au point du jour ils ne craignaient plus de pouvoir être rattrapés.

Le bon Sancho, sur son âne, entre son bissac et sa grosse gourde, allait comme un patriarche, impatient déjà de voir arriver cette île dont il devait être gouverneur.

Don Quichotte, rempli d'espoir, l'air fier et la tête haute, s'avancait sur le maigre Rossinante. Sancho, pressé de parler, commença la conversation :

« Monsieur mon maître, dit-il, je supplie votre chevalerie errante de ne pas perdre de vue cette île qu'elle m'a promise. Je puis vous répondre que celle-là, quelque grande qu'elle soit, ne sera point mal gouvernée.

— Ami Sancho, répondit don Quichotte, de tous temps les chevaliers ont eu pour coutume de donner à leurs écuyers les îles ou les royaumes dont leur valeur les rend maîtres. Tu sens bien que je ne voudrais pas déroger à ce noble usage. Je ferai mieux. La plupart des chevaliers dont je te parle attendaient que leurs écuyers fussent vieux pour récompenser leurs services en leur donnant soit un comté, soit un marquisat, qui n'était souvent qu'une méchante province. Mais moi, si Dieu nous laisse vivre, je pourrais bien, avant six jours, conquérir un si grand empire qu'un des royaumes qui en dépendront sera justement ton affaire.

— Cela étant, reprit Sancho, une fois que je serai roi, Jeanne Guttières, ma femme, serait donc reine, et mes petits drôlets infants ?

— Qui en doute ?

— Moi j'en doute, parce que je connais ma femme, et je vous assure qu'il pleuvrait des couronnes qu'aucune ne pourrait bien aller à sa tête. Je vous en



préviens d'avance, elle ne vaut pas deux maravédís pour être reine. Comtesse, je ne dis pas non; encore nous y aurions du mal.

— Ne t'en inquiète pas, mon ami. Dieu saura lui donner ce qu'il lui faut. Quant à toi, ne va pas être si modeste que de te contenter à moins d'un bon gouvernement!

— Oh! que Votre Seigneurie soit tranquille; je m'en rapporterai là-dessus à vous seul. Un maître aussi puissant et aussi bon saura bien ce qui me convient... »

A ce moment, don Quichotte aperçut trente ou quarante moulins à vent, et regardant son écuyer :

« Ami, dit-il, la fortune vient au-devant de nos souhaits. Vois-tu là-bas ces géants terribles? Ils sont plus de trente. N'importe! Je vais les attaquer. Leurs dépouilles commenceront de nous enrichir.

— Quels géants? répondit Sancho.

— Ceux que tu vois avec ces grands bras qui ont peut-être deux lieues de long.

— Mais, monsieur, prenez-y garde! Ce sont des moulins à vent, et ce qui vous semble des bras n'est autre chose que leurs ailes.

— Ah! mon pauvre ami, l'on voit bien que tu n'es pas encore expert en aventures. Ce sont des géants, je m'y connais. Si tu as peur, éloigne-toi. Va quelque part te mettre en prière, tandis que j'entreprendrai cet inégal et dangereux combat. »

En disant ces paroles, il pique des deux, sans écouter le pauvre Sancho qui se tuait de lui crier que ce n'étaient point des géants, mais des moulins.

« Attendez-moi, disait-il, attendez-moi, lâches brigands! un seul chevalier vous attaque... »

A l'instant même un peu de vent s'éleva, et les ailes se mirent à tourner.

« Oh! vous avez beau faire, ajouta don Quichotte, quand vous remueriez plus de bras que le géant Briarée, vous n'en serez pas moins punis. »

Il dit, embrasse son écu, et, se recommandant à Dulcinée, tombe, la lance en arrêt, sur l'aile du premier moulin, qui l'enlève lui et son cheval et les jette à vingt pas l'un de l'autre. Sancho se pressait d'accourir au plus grand trot de son âne. Il eut de la peine à relever son maître, tant la chute avait été lourde.

« Eh! Dieu me soit en aide! dit-il, je vous crie depuis une heure que ce sont des moulins à vent. Il faut en avoir d'autres dans la tête pour ne pas le voir tout de suite.

— Paix! paix! répondit le héros. C'est dans le métier de la guerre que l'on se voit le plus dépendant des caprices de la fortune, surtout lorsqu'on a pour ennemi



Il tomba, la lance en arrèt, sur l'aile du premier moulin (p. 16).



Ayuntamiento de Madrid

le redoutable enchanteur Freston. Je vois bien ce qu'il vient de faire : il a changé les géants en moulins pour me dérober la gloire de les vaincre. Patience ! il faudra bien à la fin que mon épée triomphe de sa malice.

— Dieu le veuille ! » répondit Sancho en le remettant debout et courant en faire autant à Rossinante, dont l'épaule était à demi déboîtée.

Notre héros remonta sur sa bête.

« Ne pensez-vous pas, monsieur, demanda Sancho, qu'il est temps de dîner ? »

Don Quichotte lui répondit qu'il n'avait besoin de rien, et qu'il pouvait manger s'il voulait. Avec cette permission, Sancho s'arrangea sur son âne, tira les provisions du bissac et, trouvant dans ce moment que rien n'était si agréable que de chercher les aventures, il allait cheminant derrière son maître, doublant les morceaux et haussant la gourde avec tant d'appétit, avec tant de plaisir, qu'il aurait donné de l'envie au plus gourmet buveur de malaga.

A ce moment, don Quichotte aperçut deux religieux bénédictins montés sur deux grandes mules, qui lui parurent des dromadaires. Chacun avait son parasol et ses lunettes de voyage. Derrière eux venaient leurs valets à pied ; plus loin, un carrosse entouré de quatre ou cinq hommes à cheval. Dans ce carrosse était une dame de Biscaye qui s'en allait à Séville rejoindre son mari prêt à passer aux Indes. Les deux religieux ne voyageaient pas avec cette dame, mais ils suivaient la même route. Dès que don Quichotte le découvrit :

« Ou je me trompe, dit-il à son écuyer, ou je t'annonce une aventure telle qu'on n'en a point encore vu. Ces figures noires que tu vois venir à nous sont deux enchanteurs qui ont sûrement enlevé quelque princesse et l'emmènent dans ce carrosse. Tu sens, mon ami, que je ne puis passer cela.

— Monsieur, répondit Sancho, regardez-y bien, je vous prie. Que le diable ne vous tente pas. Ceci serait plus sérieux que l'histoire des moulins à vent. J'ai beau regarder, je ne vois que deux moines et une dame qui voyage.

— Je t'ai déjà dit, reprit don Quichotte, que tu ne t'entends point du tout en aventures ; et je vais te prouver tout à l'heure que ce que je soupçonne est vrai. »

A ces mots, il pousse Rossinante, arrive près des bénédictins :

« Satellites du diable, leur crie-t-il, rendez sur-le-champ la liberté à ces hautes princesses que vous avez enlevées, ou préparez-vous à recevoir le châtimement de votre audace ! »

Les moines, surpris, arrêtaient leurs mules.

« Seigneur chevalier, répondit l'un d'eux, bien loin d'être ce que vous dites, nous sommes deux religieux de Saint-Benoît qui voyageons pour nos affaires. Vous pouvez compter que nous ignorons si les personnes qui viennent dans ce carrosse sont des princesses enlevées...

— On ne m'abuse point, interrompit don Quichotte, avec de douces paroles. Je vous connais trop, canaille maudite! »

Il court aussitôt, la lance baissée, contre un des pauvres religieux, qui n'eut que le temps de se jeter en bas de sa mule. Son compagnon effrayé pique la sienne le mieux qu'il peut, et s'échappe dans la campagne. Sancho, voyant le moine par terre, descend promptement de son âne, saisit le bénédictin et commence à le dépouiller. Mais les deux valets arrivèrent et demandèrent à Sancho pour quelle raison il déshabillait le père.

« Pardieu! répondit l'écuyer, je ne prends que ce qui m'appartient. Monseigneur don Quichotte a gagné la bataille : il est clair que les dépouilles des vaincus sont à moi. »

Les valets, qui n'entendaient pas bien les lois de la chevalerie, tombent sur Sancho, le jettent par terre et ne lui laissent pas un poil de la barbe. Ensuite ils vont relever le moine, le remettent sur sa mule; et celui-ci, tremblant de peur, se hâte de rejoindre son compagnon, qui, arrêté au milieu des champs, regardait ce qui se passait. Tous deux alors, sans se soucier d'attendre la fin de cette aventure, poursuivent bien vite leur route, en faisant des signes de croix.

Don Quichotte, pendant ce temps, s'était pressé de joindre le carrosse, et s'approchant de la portière :

« Madame, dit-il, votre beauté peut aller où bon lui semble. Ce bras vient de vous délivrer et de punir vos ennemis. Vous désirez sans doute connaître le nom de votre libérateur. Apprenez donc que je suis don Quichotte de la Manche, chevalier errant, et l'esclave de la belle Dulcinée du Toboso. Je ne vous demande, pour prix de ce que je viens de faire, que de vous donner la peine d'aller jusqu'au Toboso, de vous présenter devant cette illustre dame, et de lui dire comment je vous ai rendu la liberté. »

Ce beau discours était écouté par un cavalier biscayen qui accompagnait le carrosse. Il n'y comprenait pas grand'chose; mais, voyant que notre héros s'opposait à ce que la voiture continuât sa route et voulait absolument la faire retourner du côté du Toboso, il s'approcha de don Quichotte, qu'il tira rudement par sa lance et lui dit en mauvais espagnol de son pays :

« Va-t'en, cavélier que mal vas! Par le Dieu qui me crée, si toi ne pas laisser le carrosse, moi te tuer, comme suis Biscayen.

— Malheureux! répond le héros, si tu étais chevalier, j'aurais déjà châtié ton audace.

— Moi, non cavélier! reprit l'autre; moi Biscayen, gentilhomme per terre, per mer, per le diable! Toi mentir! Tire ton l'épée! »

A ces paroles, don Quichotte jette sa lance, prend son glaive et, couvert de



Sancho commença à le dépouiller (p. 18).

Ayuntamiento de Madrid



Ayuntamiento de Madrid

son écu, se précipite sur son ennemi. Le Biscayen, qui le vit venir, saisit promptement un coussin de la voiture pour lui servir de bouclier. Toutes les personnes qui les entouraient voulurent en vain s'opposer au combat. Le Biscayen le premier porte un si furieux revers à l'épaule de son ennemi, que si l'écu ne l'eût paré, notre héros était fendu jusqu'à la ceinture. Don Quichotte jette un cri terrible. Il se relève sur ses étriers, saisit son épée à deux mains et la fait tomber comme une montagne sur la tête de son ennemi. Malgré le coussin qui la défendait, le coup fut si fort, si terrible, que le sang coula dans l'instant par la bouche et par les narines du malheureux Biscayen. Il était par terre s'il n'eût embrassé le cou de sa mule. Les dames du carrosse, jusqu'alors tremblantes spectatrices du combat, accoururent auprès du vainqueur pour lui demander en grâce de ne pas tuer leur écuyer. Don Quichotte répondit avec une gravité fière :

« Illustres princesses, je consens à ce que vous désirez, et je n'y mets qu'une condition : c'est que ce chevalier ne manquera point d'aller jusqu'au Toboso se présenter de ma part à la belle dona Dulcinée, pour qu'elle ordonne de son sort. »

Les pauvres dames, sans demander ce que c'était que cette Dulcinée, promirent tout au nom du Biscayen; et don Quichotte, content, laissa la vie au vaincu.

CHAPITRE IV

TRISTE RENCONTRE QUE FIT DON QUICHOTTE DE MULETIERS TRÈS IMPOLIS

Don Quichotte et Sancho Pança passèrent cette nuit-là à la belle étoile. Le lendemain ils se remirent en route et, vers le milieu de la journée, s'arrêtèrent, pour passer l'heure de la chaleur, dans une belle prairie qu'arrosait un petit ruisseau. Tous deux descendirent de leurs montures, laissèrent Rossinante et l'âne paître en liberté l'herbe fraîche, fouillèrent dans le bissac, et sans cérémonie mangèrent ensemble ce qu'ils y trouvèrent. Or la fortune avait amené dans ce lieu une troupe de chevaux galiciens conduits par des muletiers yangois qui s'étaient arrêtés dans ces prés pour y prendre un peu de repos.

Rossinante, on ne sait comment, releva sa maigre encolure, prit un petit trot gaillard et vint tourner amicalement autour des chevaux galiciens. Ceux-ci, qui probablement n'étaient pas en train de jouer, le reçurent avec des ruades, brisèrent son harnais et sa selle et le laissèrent tout nu. Ce n'eût été rien si les muletiers n'étaient accourus avec leurs pieux ferrés et n'en avaient donné tant de coups au pauvre cheval qu'ils l'étendirent par terre. Déjà le héros et son écuyer accouraient à son secours. Don Quichotte met l'épée à la main, tombe sur les Yangois, et, de son premier revers, partageant le gilet de cuir que portait un des muletiers, lui ouvre le haut de l'épaule. Sancho veut alors imiter son maître et faire voir le jour à sa lance.

Les Yangois, honteux de se voir battus par deux hommes seuls, eurent recours à leurs bâtons ferrés, enveloppèrent nos héros et commencèrent à instrumenter sur eux de toutes leurs forces. Sancho fut le premier à bas. Don Quichotte, malgré son courage, ne tarda pas à le suivre et vint tomber aux pieds de Rossinante. Les muletiers eurent peur de les avoir trop corrigés; ils rassem-

blèrent promptement leurs chevaux et se hâtèrent de partir en laissant maître, valet, cheval, tous trois étendus sur la terre.

Le premier qui revint à lui fut le triste Sancho Pança, qui, d'une voix faible et dolente, s'écria :

« Seigneur don Quichotte, ah ! monseigneur don Quichotte !... »

— Que veux-tu, mon frère Sancho ? répondit le chevalier avec un accent non moins lamentable.

— Quand croyez-vous, s'il vous plaît, que nous aurons l'usage de nos pieds ?

— Je l'ignore, mon pauvre ami. Je dois avouer que tout ceci m'est arrivé par ma faute. Je me suis compromis avec des gens qui n'étaient point armés chevaliers : il était juste que je fusse puni de cette infraction à nos lois. Dorénavant, mon cher fils, suis bien l'avis que je t'ai donné. Quand tu vois que nous sommes offensés par une canaille semblable, n'attends pas que je mette l'épée à la main. Attaque tout seul ces coquins, et châtie-les à ton aise. Si des chevaliers viennent à leur secours, sois tranquille, je m'en charge alors ; et tu connais assez, j'espère, la force de mon bras terrible.

— Monsieur, je vous l'ai déjà dit, je n'aime pas du tout les querelles. Je suis bon homme et j'ai une femme et des enfants. Personne ne pardonne aussi vite que moi les injures passées, présentes ou futures ; qu'elles me viennent de chevaliers ou de non-chevaliers, cela m'est égal, je n'ai point de rancune. Ainsi ne vous attendez point que jamais il me reprenne envie de me servir de mon épée, que j'ai pour la première fois tirée assez mal à propos. A peine avais-je tiré cette diable d'épée que je me suis senti par terre, dans l'endroit où je suis encore.

— Allons, mon fils, relevons-nous, et allons secourir ce pauvre Rossinante, qui n'a pas eu la moindre part de notre disgrâce.

— Pardi ! c'était juste ! n'est-il pas aussi chevalier errant ? Ce qui me fait plaisir, c'est que mon âne s'en est tiré sans qu'il lui en coûte un seul poil.

— La fortune, comme tu vois, laisse toujours une ressource dans les malheurs. Au défaut de Rossinante, ton âne pourra me porter dans quelque château où l'on pansera mes blessures. Et je ne tiendrai pas à déshonneur cette monture, car je me rappelle avoir lu que le nourricier de Bacchus, le bon Silène, fit son entrée dans la ville aux cent portes monté sur le plus bel âne du monde.

— Ce monsieur Silène pouvait apparemment s'y tenir droit, mais je doute que vous puissiez aller autrement que de travers et placé comme un sac de blé.

— Nous irons comme nous pourrons, Sancho. Il est toujours honorable de revenir blessé d'un combat. Lève-toi donc, amène ton âne et sortons de ces déserts avant la nuit. »

Le pauvre écuyer fit alors un effort pour quitter la terre ; et, poussant plus de



cent soupirs, autant de *ouf!* autant de *aïe!* entremêlés de malédictions contre celui qui l'avait mené là, il parvint à se mettre sur ses pieds. Il marcha vers son âne qui, seul heureux de l'aventure, s'en donnait à plaisir dans le pré. De là le triste Sancho s'en revint à Rossinante, à qui la parole seule manquait pour se plaindre autant que son maître. L'écuyer parvint à le relever. Ensuite il plaça don Quichotte sur l'âne, attacha Rossinante à la queue et, prenant à la main le licou, s'achemina vers la grande route.

Au bout d'une petite lieue, ils découvrirent une hôtellerie, que notre héros, suivant sa coutume, ne manqua pas de prendre pour un château. L'écuyer avait beau répéter que ce n'était qu'une auberge, le maître soutenait son dire, et la dispute durait encore lorsque Sancho entra sous la porte avec son petit convoi.



Ils découvrirent une hôtellerie (p. 22).

Ayuntamiento de Madrid

Ayuntamiento de Madrid

CHAPITRE V

AVENTURE DE L'HOTELLERIE

L'aubergiste, en voyant cet homme placé de travers sur un âne, se pressa de demander à Sancho quel mal il avait. L'écuyer lui répondit que ce n'était rien, qu'il était seulement tombé du haut d'une montagne en bas et que ses côtes en étaient un peu froissées.

La femme de l'aubergiste, par un hasard assez rare, était bonne, charitable et prompte à s'intéresser aux maux d'autrui. Elle accourut pour soigner don Quichotte avec sa fille.

Il y avait encore dans l'hôtellerie une jeune servante asturienne dont la figure était remarquable. Son visage, plus large que long, tenait à une tête aplatie; son nez était camard, un de ses yeux louche, et l'autre malade. Elle réparait, à la vérité, ces petites imperfections par les agréments de sa taille, qui n'avait guère moins de trois pieds de haut; et ses épaules, s'élevant en voûte au-dessus du cou, la forçaient de regarder à terre. Cette aimable personne aida la fille de l'hôtesse à dresser pour don Quichotte, dans une espèce de grenier où l'on mettait de la paille, un lit formé de quatre planches non rabotées, posées sur deux bancs inégaux, d'un matelas plus dur que les planches mêmes, de deux draps de toile de navire, et d'une couverture dont on pouvait compter les fils. Ce fut dans ce mauvais lit que se coucha don Quichotte. Aussitôt l'hôtesse et sa fille, éclairées par Maritorne (c'était le nom de la servante), vinrent lui mettre des emplâtres depuis la tête jusqu'aux pieds.

En voyant les contusions dont notre héros était couvert, l'hôtesse dit à Sancho que cela ressemblait plus à des coups qu'à une chute.

« Ce ne sont pourtant point des coups, répondit le discret écuyer; mais c'est

que la montagne avait beaucoup de rochers, dont chaque pointe a fait sa meurtrissure. Je vous serais obligé, madame, ajouta-t-il à voix basse, de vous arranger de manière qu'il vous reste quelques emplâtres. Il me semble que les reins me font mal.

— Vous êtes donc tombé aussi ? reprit l'hôtesse.

— Non, je ne suis pas tombé ; mais quand j'ai vu la chute de mon maître, j'ai senti une si grande émotion que tout mon corps en est resté brisé comme si l'on m'eût donné cent coups de bâton.

— Je n'en suis pas étonnée, répondit la fille de l'hôtesse. J'ai souvent rêvé que je me jetais du haut d'un clocher en bas, et en m'éveillant je me trouvais aussi rompue que si le songe eût été véritable.

— Voilà ce que c'est ! répondit Sancho. La seule différence qu'il y ait, c'est que je ne rêvais pas, que j'étais encore mieux éveillé que je ne suis, et que cependant mes épaules ne sont guère en meilleur état que celles de mon maître.

— Comment s'appelle votre maître ? interrompit Maritorne.

— Don Quichotte de la Manche, chevalier errant, des meilleurs et des plus braves qu'on ait vus.

— Qu'est-ce que c'est, reprit l'Asturienne, qu'un chevalier errant ?

— Pardi ! ma pauvre sœur, vous êtes donc bien neuve, si vous ignorez encore cela ! Un chevalier errant est une chose toujours à même d'être empereur ou rouée de coups, aujourd'hui manquant de tout, demain pouvant disposer de trois ou quatre royaumes qu'il donne à son écuyer.

— Comment se fait-il, dit l'hôtesse, qu'appartenant à un si grand seigneur, vous n'ayez pas déjà quelque bon comté ?

— Patience, madame ! Depuis un mois tout au plus nous cherchons les aventures, et nous n'avons pas rencontré de celles-là ; mais si Monseigneur don Quichotte guérit de ces blessures-ci, ou, pour mieux dire, de cette chute, je vous réponds que je ne troquerais pas mes espérances pour le meilleur duché d'Espagne. »

Le lendemain, en s'éveillant, don Quichotte dit à Sancho :

« Le meilleur parti qui nous reste à prendre, c'est de te lever si tu peux et d'aller demander à l'alcade de cette forteresse qu'il te donne un peu d'huile, du sel, du vin et du romarin. Je confectionnerai sur-le-champ mon excellent baume de Fier-à-bras, avec lequel nous serons guéris en un clin d'œil. »

Sancho se leva malgré ses douleurs, et, s'en allant à tâtons, comme le jour commençait à paraître, il appela l'aubergiste, qui lui donna de bon cœur ce qu'il demandait.

Sancho se hâta de le porter à son maître. Celui-ci mêla le tout ensemble,

ordonna qu'on le fit bouillir, et, au défaut d'une fiole, qu'on ne put trouver dans l'auberge, l'hôte lui fit présent volontiers d'une burette de fer-blanc dans laquelle il mettait son huile. Don Quichotte y transvasa la potion et dit ensuite sur la burette une centaine de *Pater*, d'*Ave Maria*, de *Credo*, accompagnant chaque prière de signes de croix et de bénédictions.

Quand cela fut fait, impatient d'éprouver la vertu du baume, il avala sans s'arrêter tout ce qui n'avait pu entrer dans la burette, c'est-à-dire une demi-pinte. L'effet fut prompt et semblable à celui d'un fort émétique. Une abondante sueur en fut la suite, et un sommeil de trois bonnes heures répara si bien les forces du chevalier que, se réveillant presque guéri de ses maux, il ne douta point que son baume n'eût opéré ce miracle, et que désormais avec sa burette il ne pût affronter tous les périls.

Sancho, émerveillé de la cure, se mit aussitôt à prier son maître de lui donner un peu de ce baume qui guérissait en si peu de temps. Don Quichotte y consentit, et l'écuyer, tenant la burette à deux mains, se dépêcha d'en avaler presque autant qu'en avait bu notre héros. Mais la dose apparemment était trop faible pour Sancho. Le malheureux sentit seulement une si violente colique, de si douloureuses tranchées, qu'il se crut à sa dernière heure. Il poussait des cris, se roulait par terre, en jurant et contre le baume et contre le traître qui le lui avait donné.

« Mon cher ami, disait don Quichotte, je crois que tout ceci ne vient que de ce que tu n'es pas armé chevalier. Ce n'est que pour eux vraisemblablement que ce breuvage est salutaire.

— Eh! que ne le disiez-vous donc? s'écriait Sancho, presque à l'agonie. Il est bien temps de m'en avertir! »

Enfin ses douleurs se calmèrent; et, sans être aussi bien guéri que son maître, Sancho se vit délivré de ses mortelles angoisses. Don Quichotte, d'autant plus pressé de retourner chercher les aventures qu'il ne redoutait plus rien, muni du baume de Fier-à-bras, alla lui-même seller Rossinante, mit le bât sur l'âne, et vint aider à monter dessus son convalescent écuyer. Bientôt à cheval, il appelle l'hôte, qui, entouré de sa famille et d'une vingtaine de personnes, l'examinait avec autant de surprise que d'attention.

« Seigneur alcade, lui dit-il avec beaucoup de gravité, recevez mes remerciements pour la courtoisie avec laquelle vous m'avez reçu dans votre château. Rien ne peut me faire oublier l'extrême bonté qu'on m'a témoignée. Pour vous en marquer ma reconnaissance, je vous demande de me dire si vous avez reçu quelque outrage, si quelqu'un vous a fait quelque tort. Mon noble métier est de les venger. Ainsi voyez, cherchez dans votre mémoire si vous n'avez pas à vous

plaindre de quelque offense, de quelque injure, et soyez certain qu'avant peu je vous en ferai rendre raison.

— Monsieur le chevalier, répondit l'hôte, je n'ai point du tout besoin que Votre Seigneurie me venge d'aucune offense, mais j'ai besoin que vous me payiez la dépense que vous avez faite cette nuit dans mon auberge, ainsi que la paille et l'orge que vos bêtes ont mangées.

— Comment! reprit don Quichotte, est-ce que ceci est une auberge?

— Très achalandée, heureusement.

— Cela est singulier, j'avais toujours cru que c'était un fort beau château. Mais, au surplus, peu importe! Quant au paiement que vous demandez, vous trouverez bon sûrement que je ne contrevienne pas aux règles de la chevalerie errante, dont la première est de ne jamais payer dans les auberges, attendu qu'on est obligé de recevoir et d'héberger les chevaliers, en récompense des peines innombrables qu'ils se donnent, le jour, la nuit, l'hiver, l'été, par la chaleur, par la neige, pour le service du public.

— Je m'embarrasse peu de tout cela, monsieur. Payez-moi ce que vous me devez, et laissez là tous vos contes de chevalerie, qui ne font point du tout mon compte.

— Vous êtes un sot, mon ami, et ne savez pas remplir les beaux devoirs de l'hospitalité. »

En prononçant ces derniers mots, don Quichotte piqua des deux et sortit de l'hôtellerie, sans que personne l'arrêtât, et sans songer à regarder si son écuyer le suivait.

L'aubergiste, le voyant partir, courut aussitôt à Sancho en renouvelant sa demande. Mais l'écuyer répondit qu'en qualité d'écuyer errant, la même loi qui défendait à son maître de payer dans les auberges le lui défendait aussi. L'hôte eut beau crier, menacer, l'obstiné Sancho répétait toujours que, dût-il lui en coûter la vie, il ne donnerait pas un sou, de peur que les écuyers futurs ne lui reprochassent un jour d'avoir laissé perdre un droit si précieux.

Malheureusement il y avait alors dans l'hôtellerie cinq ou six jeunes garçons de Ségovie ou de Séville, aimant à rire et à se réjouir, surtout aux dépens d'autrui.

D'un commun accord, ils approchent de Sancho, le descendent de dessus son âne, envoient chercher une couverture, dont chacun saisit un des quatre coins, placent au milieu le pauvre écuyer, et se divertissent à le faire voler à peu près comme un gros ballon.

Les cris du malheureux berné arrivèrent jusqu'à son maître, qui, revenant sur ses pas, fit prendre à Rossinante un pénible galop, jusqu'à la porte de l'hôtellerie. L'hôte n'avait pas manqué de la fermer en dedans. Don Quichotte, en faisant



Les cris du malheureux berné arrivèrent jusqu'à son maître (p. 26).



Ayuntamiento de Madrid

le tour des murs pour chercher une autre entrée, aperçut son triste écuyer allant et venant dans les airs avec tant de grâce et tant de prestesse que, sans la colère qui le suffoquait, il n'aurait pu s'empêcher d'en rire. Il essaya plusieurs fois de monter de son cheval sur la muraille, mais ses contusions lui en ôtaient la force. Obligé de rester paisible spectateur de la scène, il s'en dédommagea par les reproches, les injures épouvantables qu'il adressait de loin aux berneurs.

Ceux-ci ne s'en embarrassaient guère et n'en continuèrent pas moins de faire sauter le malheureux jusqu'à ce que, fatigués eux-mêmes d'un jeu qui leur plaisait si fort, ils le remirent sur son âne.

Maritorne, émue de compassion, courut au puits remplir un pot d'eau fraîche, qu'elle revint lui présenter. Sancho le portait à sa bouche, lorsque don Quichotte lui cria de loin :

« Prends garde, mon fils, prends garde ! ne bois point cette eau perfide qui te donnerait la mort. Songe que j'ai ici le divin baume dont une seule goutte te guérira. »

En disant ces paroles il montrait la burette. Sancho, le regardant en dessous et de travers, lui répondit :

« Avez-vous oublié que je ne suis point chevalier ? Gardez votre chien de breuvage et me laissez en repos. »

Il but alors ce que lui offrait la charitable Maritorne ; mais, s'apercevant que c'était de l'eau, il fit la grimace, et pria l'Asturienne de lui donner un peu de vin, ce qu'elle fit volontiers, même en le payant sur ses gages ; car dans le fond elle était bonne et ne pouvait rien refuser de tout ce qu'on lui demandait.

L'aubergiste ouvrit les deux battants à Sancho, qui donna des talons à son âne et sortit, fort satisfait au fond du cœur de n'avoir pas payé un sou. Il est vrai que le trouble où il était l'empêcha de s'apercevoir qu'il oubliait son bissac.

CHAPITRE VI

ENTRETIEN DE NOS DEUX HÉROS, AVEC D'AUTRES AVENTURES IMPORTANTES

Sancho rejoignit son maître si faible, si abattu, qu'il pouvait à peine faire aller son âne.

« Ami, lui dit don Quichotte, c'est à présent que je suis certain que ce château, ou cette auberge, est assurément enchanté. Ceux qui se sont joués de toi d'une manière aussi atroce ne peuvent être que des fantômes, car, lorsque j'ai voulu franchir la muraille pour aller te secourir, il ne m'a jamais été possible de remuer de mon cheval. Sans cela, je réponds bien que j'aurais vengé ton injure d'une épouvantable manière.

— Mort de ma vie! reprit l'écuyer, si vous aviez vu ces gens-là d'aussi près que moi, vous ne les prendriez pas pour des fantômes. Ils ne sont que trop en chair et en os. Allez, personne ne sait aussi bien que moi qu'il n'y a point d'enchantement dans tout cela, et je vois clair comme le jour que si nous continuons à chercher les aventures, nous en trouverons de si bonnes que notre peau y restera. Le meilleur serait de nous en retourner dans notre village, à présent que voici la moisson, et d'y faire valoir notre bien.

— Mon pauvre Sancho, je te le répète, tu n'entends rien à la chevalerie. Qu'est-ce que toutes ces misères-là auprès de la gloire qui nous attend? Tu ne comprends donc pas le plaisir extrême de vaincre, de triompher dans un combat?

— Comment voulez-vous que je le comprenne? Depuis que nous sommes chevaliers errants, c'est-à-dire Votre Seigneurie, car, pour moi, je n'ai pas cet honneur, nous n'avons vaincu personne, si ce n'est le Biscayen. Depuis ce jour, tout a été coups de bâton sur coups de bâton et gourmandes sur gourmandes; j'ai

eu, à la vérité, de plus que vous, l'avantage d'être berné; dans tout cela je ne vois pas le mot pour rire!

— Tout ira mieux, mon enfant, car je vais tâcher de me procurer quelque épée comme celle d'Amadis, avec laquelle on brise, on détruit toutes sortes d'enchantements.

— Je suis si chanceux que quand vous aurez cette épée-là, il en sera comme du baume : elle ne pourra être utile qu'à ceux qui sont armés chevaliers! »

Ils en étaient là de leur entretien lorsque don Quichotte aperçut de loin un grand nuage de poussière.

« Sancho, dit-il, enfin le voici ce jour que la fortune me réservait, ce beau jour où mon courage va m'acquérir une immortelle gloire! Vois-tu là-bas ce tourbillon? C'est une innombrable armée, composée de toutes les nations du monde.

— A ce compte-là, répondit Sancho, il doit y en avoir deux, car de cet autre côté, voilà le même tourbillon. »

Don Quichotte, se retournant, vit que Sancho disait vrai, et ne douta plus que ce ne fussent deux grandes armées qui marchaient l'une contre l'autre.

C'étaient deux troupes de moutons qui venaient par deux chemins opposés, et qui élevaient au-dessus d'eux une poussière si épaisse qu'il était impossible de les reconnaître, à moins que d'en être tout près.

Don Quichotte, transporté de joie, répétait avec tant d'assurance que c'étaient deux armées, que Sancho finit par le croire et lui dit :

« Eh bien! monsieur, qu'avons-nous à faire là? »

— Ce que nous avons à faire? reprit le chevalier, déjà hors de lui : prendre le parti le plus juste, et je vais en deux mots t'expliquer ce dont il s'agit.

« Ceux qui viennent ici vis-à-vis de nous suivent les enseignes de l'illustre Alifanfaron, souverain de la grande île de Taprobane. Les autres qui s'avancent par là sont les guerriers de son ennemi, le puissant roi de Garamantes, Pentapolin au bras retroussé, ainsi nommé parce que dans les batailles on le voit toujours le bras nu.

— Oui, dit Sancho, mais pourquoi ces messieurs s'en veulent-ils? »

— Par la raison, reprit don Quichotte, que cet Alifanfaron, qui est un damné de païen, est devenu amoureux de la fille de Pentapolin, qui est jeune, belle et chrétienne. Tu sens bien que Pentapolin ne veut pas donner sa fille à un roi mahométan et qu'il exige qu'Alifanfaron commence par se faire baptiser.

— Par ma barbe! il a raison, Pentapolin, et je l'aiderai tant que je pourrai.

— Tu feras ton devoir, Sancho. Je te préviens que, pour combattre en bataille rangée, il n'est point du tout nécessaire d'avoir été armé chevalier.

— C'est bon, je suis pour Pentapolin. Tout ce qui m'inquiète, c'est mon âne.

Je ne puis guère aller me fourrer avec lui parmi tant de cavalerie, et je voudrais le mettre dans un endroit où je serai sûr de le retrouver quand la chose sera finie.

— Ne t'en embarrasse point, mon ami. Qu'il se perde ou non, peu importe! Nous aurons après la victoire tant de chevaux à choisir, que Rossinante lui-même court de grands risques d'être échangé... Mais je veux te faire connaître les principaux chevaliers qui sont la force de ces deux armées. Viens les voir avec moi, sur cette colline. »

Tous deux gagnèrent alors une petite hauteur d'où ils auraient fort bien distingué les troupes, sans la poussière qui les leur dérobait. Là, don Quichotte, voyant ce que lui peignait son imagination, commença un beau discours, en indiquant avec la main tous les objets qu'il montrait à Sancho.

« Ce chevalier, dit-il, que tu vois avec une armure d'or, et qui porte sur son bouclier un lion couché près d'une bergère, c'est le valeureux Laurcalque, seigneur et prince du Pont d'argent. Celui-là, dont l'écu est bleu avec ces trois couronnes blanches, c'est le redoutable Micocolembu, duc de la Grande Quirocie. Tu dois remarquer près de lui, à droite, ce géant terrible et farouche : c'est le fameux Brandabarbaran, souverain des trois Arabies. Plus loin, celui que tu vois avec les talons ferrés, monté sur ce cheval sauvage, c'est le puissant duc de Nervie, Aspergilaro du Bocage, qui porte une asperge sur son écu, avec cette devise espagnole : *De moi-même je renaiss...* »

Enfin don Quichotte nomma plus de cent chevaliers de l'une et l'autre armée, en donnant à chacun des armes, des couleurs, des emblèmes différents.

« Monsieur, dit le pauvre Sancho, désespéré de ne rien voir, je me donne au diable si de tant de chevaliers, géants, chevaux, peuples, bataillons que montre Votre Seigneurie, j'en aperçois seulement un seul. Il faut qu'il y ait encore là de l'enchantement.

— Eh quoi! reprit don Quichotte, tu n'entends pas les hennissements des coursiers, le bruit des tambours, le son des trompettes?

— Je n'entends rien du tout, monsieur, si ce n'est quelques bêlements de moutons. (En effet, les deux troupes approchaient.)

— La peur te trouble les sens. Retire-toi si tu crains. Seul je suffis pour porter la victoire dans le parti que je vais choisir. »

A ces mots, il pique Rossinante et, la lance en arrêt, descend la hauteur de toute la vitesse de son coursier. Sancho, qui dans ce moment aperçut les troupes, se mit à crier de toutes ses forces :

« Revenez, seigneur don Quichotte! Eh! revenez, jarnidieu! Ce sont des moutons que vous attaquez. Il n'y a point là de géant, ni de chevalier, ni d'écu

d'asperges, ni chat, ni diable! Revenez donc!... Que va-t-il faire? Malheureux que je suis!... »

Notre héros, sans l'écouter, galopait toujours en criant :

« Courage, braves chevaliers qui combattez sous les étendards du valeureux Pentapolin! Suivez-moi tous, je vais le venger d'Alifanfaron de la Taprobané. »

En disant ces paroles, il entre au milieu du troupeau de moutons, qu'il commence à percer de part en part avec une fureur extrême. Les bergers accourent en jetant des cris; mais, voyant que rien ne l'arrête, ils chargent leurs frondes de pierres et les font siffler autour de sa tête.

Notre héros n'y prenait pas garde, et continuait le carnage en disant toujours :

« Où es-tu, superbe Alifanfaron? Ose paraître devant moi : un seul chevalier te défie! »

A l'instant même une pierre un peu plus grosse que le poing l'atteignit au milieu des côtes. Don Quichotte, se sentant blessé, tire la burette du baume. Mais, comme il la portait à sa bouche, une seconde pierre frappe la burette, la brise, l'enlève et, chemin faisant, déchire la joue du héros. La douleur du coup le fit tomber de cheval. Les bergers craignirent de l'avoir tué. Ils se pressèrent de ramasser leurs morts, qui montaient à six ou sept moutons, et poursuivirent leur route le plus vite qu'ils purent.

Sancho, toujours sur la hauteur, regardait les œuvres de son maître et s'arrachait la barbe de dépit d'avoir pu suivre un fou pareil. Quand il le vit par terre et les bergers loin, il descendit, vint le relever, en lui disant :

« Ne vous avais-je pas averti, monsieur, que ces deux armées étaient des moutons? »

— Est-ce ma faute, reprit don Quichotte, si le maudit enchanteur qui me persécute, pour me dérober la gloire de les vaincre, a changé tous ces soldats en moutons? Fais-moi un plaisir, mon ami Sancho : monte sur ton âne et suis-les. Tu verras qu'à quelques pas d'ici ils vont tous reprendre leur première forme.

— Il est plus pressé, répliqua Sancho, de songer à vous panser, car votre bouche est pleine de sang. »

En prononçant ces mots, il cherchait le bissac, et, lorsqu'il s'aperçut qu'il l'avait oublié dans cette fatale hôtellerie, le malheureux écuyer fut sur le point de perdre l'esprit. Il maudit de nouveau son maître, sa sottise de l'avoir suivi, et résolut décidément de retourner à son village et de renoncer à cette île qu'on lui faisait acheter si cher. Don Quichotte vint le consoler :

« Ami, dit-il, de la constance! Tant d'infortunes nous annoncent que l'instant du bonheur est proche. Le mal a son terme comme le bien. Tout ce qui est extrême ne peut durer. Nous voilà sans bissac, sans pain, sans ressources... Eh bien!

fions-nous à la Providence. Elle prend soin du moucheron qui vole dans l'air, du ver qui rampe sur la terre, de la grenouille à peine née qui va se cacher sous les eaux. Pourquoi nous, dont le cœur est pur, serions-nous seuls abandonnés par le souverain du monde, qui fait luire le soleil sur les bons, sur les méchants, et qui répand la rosée pour le juste comme pour l'injuste?

— Par ma foi, dit Sancho tout ému, vous feriez encore mieux le métier de prédicateur que celui de chevalier errant : vous savez tout, en vérité!

— Mon ami, dans ma profession, il est nécessaire de tout savoir. L'on a vu plus d'un chevalier prononcer au milieu d'un camp des harangues aussi belles, aussi savantes, aussi fleuries que celles qu'on entend dans les universités. La valeur n'éteint pas l'esprit; l'esprit n'éteint pas la valeur. Mais, crois-moi, monte sur ton âne, et tâchons de gagner quelque asile où nous puissions passer la nuit.

— Oui, pourvu que ce ne soit pas dans un château où il y ait des fantômes et des gens qui bernent!

— Guide-nous toi-même, mon fils. Je te laisse pour cette fois le maître absolu de choisir notre gîte. »

Ils se mirent alors en chemin. Et le bon Sancho, voyant son maître fort triste, s'efforça de le distraire en lui disant ce qu'on lira dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VII

ÉTRANGE RENCONTRE QUE FIT DON QUICHOTTE

« Je pense, monsieur, dit Sancho, que cette suite de malheurs que nous venons d'éprouver est la punition d'un péché que vous avez commis contre la chevalerie. Vous aviez juré de ne point manger de pain sur table avant d'avoir conquis l'armet de Malandrin ou de Mambrin, — je ne sais pas bien le nom de ce Maure, — et vous n'avez pas tenu ce serment.

— Tu as raison, répondit don Quichotte, je l'avais oublié tout à fait. Et tu peux être certain que c'est pour ne me l'avoir pas rappelé que l'on t'a berné dans l'hôtellerie. Mais avant peu, mon ami, je réparerai ma faute.

— Je vous en serai fort obligé pour mon compte, puisque les fantômes s'en prennent à moi qui n'ai pourtant rien juré. »

En causant ainsi de choses et d'autres, la nuit les surprit au milieu du grand chemin. Ils marchaient toujours, espérant que la grand'route les conduirait à quelque village, lorsqu'ils virent venir à eux une grande quantité de lumières, qui ressemblaient d'abord à des feux follets. Sancho pensa s'évanouir de peur. Don Quichotte lui-même fut troublé. Les lumières, en s'approchant, devenaient plus grandes, plus vives, et leur nombre semblait augmenter. Sancho se mit à trembler de tous ses membres. Les cheveux de don Quichotte se dressèrent sur sa tête. Cependant il se ranima :

« Ami, dit-il, voici sans doute une épouvantable aventure pour laquelle j'aurai besoin de ma valeur tout entière.

— C'est fait de moi ! » répondit Sancho.

A ces mots, ils se détournent un peu du chemin pour examiner de nouveau ce que pouvaient être ces lumières.

Ils distinguèrent bientôt de grandes figures blanches dont la seule vue fit claquer les dents de Sancho. Ces figures, au nombre de vingt à peu près, étaient toutes à cheval, et marmottaient certaines paroles d'une voix basse et sépulcrale. Derrière elles venait une litière noire, suivie de six cavaliers couverts de crêpes depuis leurs chapeaux jusqu'aux pieds de leurs mules. Ce spectacle était capable d'effrayer un homme plus hardi que Sancho. Aussi ne respirait-il plus. Son maître lui-même n'était pas trop rassuré, mais ses livres vinrent à son secours. Il s'imagina que cette litière renfermait quelque chevalier blessé ou tué en trahison, dont il devait venger la mort.

Sans autre réflexion, il met sa lance en arrêt, va se planter au milieu du chemin, vis-à-vis les figures blanches, et leur crie d'une voix terrible :

« Arrêtez, qui que vous soyez, et dites-moi qui vous êtes, où vous allez, d'où vous venez, qui vous conduisez dans cette litière. Je soupçonne que vous êtes coupables ou victimes de quelque crime. Je dois le savoir, afin de vous venger ou vous punir. »

Un des hommes blancs répondit :

« Nous sommes pressés, et l'auberge est loin ; nous n'avons pas le temps de satisfaire votre extrême curiosité.

— Ayez le temps d'être plus poli, reprit don Quichotte en colère, ou préparez-vous au combat. »

En prononçant ces paroles, il saisit fortement par la bride la mule de l'homme blanc. La mule était ombrageuse. Elle se cabre et se renverse sur son maître. Don Quichotte, sans y prendre garde, se précipite sur un des cavaliers vêtus de deuil, qu'il jette à terre d'un coup de lance. De là, il court à un autre ; et la prestesse, la vigueur avec lesquelles il les attaquait avait passé jusqu'à Rossinante, qui, dans ce moment, semblait avoir des ailes.

Tous ces pauvres gens sans armes, peu exercés à se battre, ne tardèrent pas à prendre la fuite, et se dispersèrent dans la campagne où, courant avec leurs flambeaux, ils ressemblaient à une troupe de masques qui enterrent le carnaval. Les cavaliers en deuil, embarrassés de leurs manteaux, de leurs crêpes, pouvaient à peine se remuer et ne se défendaient pas contre don Quichotte, qu'ils prenaient pour le grand diable d'enfer.

Notre héros les abattait à son aise, et Sancho, en le regardant, disait en lui-même : « Il faut pourtant bien que mon maître soit aussi redoutable qu'il le prétend ! »

Le premier homme tombé était encore sous la mule, et son flambeau par terre brûlait près de lui. Don Quichotte, vainqueur, vint lui mettre sa lance au visage, en lui criant de se rendre.

« Hélas ! répondit le malheureux, je suis déjà tout rendu, puisque je ne puis bouger, et je crains d'avoir la jambe cassée. Ne me tuez pas si vous êtes chrétien : vous commettriez un grand sacrilège, attendu que je suis tonsuré.

— Tonsuré ! reprit notre chevalier. Puisque vous êtes homme d'église, que venez-vous faire ici ?

— Pas grand'chose de bon, grâce à vous ! Je m'appelle Alonzo Lopès, et j'accompagnais, avec onze ecclésiastiques mes confrères, que vous venez de mettre en fuite, le corps d'un vieux gentilhomme mort à Baëça, qui a demandé d'être enterré à Ségovie, sa patrie.

— C'est fort bien. Mais qui a tué ce gentilhomme ?

— Qui l'a tué ?

— Oui, sans doute ! C'est là ce qu'il m'importe de savoir.

— Ma foi ! c'est Dieu qui l'a tué, avec une fièvre maligne.

— Cela étant, je ne suis donc pas obligé de venger sa mort ?

— Je ne le pense pas, monsieur.

— C'est qu'il est bon que vous sachiez que je m'appelle don Quichotte de la Manche, que je suis chevalier errant, et que mon devoir est d'aller par le monde, réparant les injustices et redressant les torts.

— Je voudrais bien, monsieur le chevalier, que vous pussiez redresser ma jambe.

— C'est un malheur, monsieur le tonsuré Alonzo Lopès. Mais aussi pourquoi vous en allez-vous, la nuit, couvert de crêpes, de surplis, avec des flambeaux, dans un équipage de l'autre monde, qui devait avec raison me faire croire que vous étiez des suppôts de Satan ?

— Oh ! je sens bien que c'est ma faute. Mais aidez-moi, par charité, à me relever de dessous cette mule, qui tient ma jambe froissée entre la selle et l'étrier. »

Aussitôt don Quichotte appelle Sancho.

Sancho ne se pressait pas d'arriver, parce qu'il était occupé de débarrasser un mulet chargé de vivres, que ces messieurs menaient avec eux. Le prévoyant écuyer était parvenu à faire de sa capote une espèce de bissac, qu'il farcit des meilleures provisions. Ensuite il attacha la capote sur son âne ; et quand tout cela fut fait, il arriva près de son maître pour l'aider à relever le malheureux tonsuré.

Ils parvinrent, non sans peine, à le remettre sur sa mule, lui rendirent son flambeau, et don Quichotte lui conseilla de rejoindre ses compagnons. Sancho le retint pour lui dire encore :

« Si par hasard vos messieurs sont curieux de savoir quelle est la personne qui les a si bien étrillés, vous pouvez leur apprendre que c'est le fameux don Quichotte, autrement dit *le chevalier de la Triste Figure*. »

Le pauvre tonsuré partit. Notre héros pria Sancho de lui expliquer pourquoi il lui avait donné ce surnom.

« Ma foi, répondit l'écuyer, c'est qu'en vous considérant à la lueur de cette torche, soit à cause de la fatigue que vous avez éprouvée, soit à cause du coup de pierre que vous avez reçu, je vous ai trouvé la plus triste figure que l'on puisse voir au monde.

— Ce n'est pas cela, mon ami. C'est que le sage qui doit écrire l'histoire de mes exploits a sans doute jugé nécessaire que j'aie aussi un surnom, comme les chevaliers du temps passé, dont l'un s'appelait le chevalier de la Licorne, du Phénix, du Griffon, de la Mort. Je regarde comme une inspiration l'idée qui t'est venue, je prétends m'appeler ainsi désormais, et je veux faire peindre sur mon bouclier une figure étrange et fort triste.

— Vous pouvez, monsieur, économiser l'argent qu'il vous en coûterait pour cela. Je vous réponds, soit dit sans vous offenser, qu'il suffit que vous vous montriez pour que tout le monde dise : « Voilà le chevalier de la Triste Figure. »

Don Quichotte ne se fâcha point de la liberté de son écuyer ; mais il n'en résolut pas moins d'adopter ce beau surnom.

Ils s'enfoncèrent tous deux entre deux collines et parvinrent à une vallée profonde où Sancho mit sur l'herbe ses provisions. Là, étendus, sans autre sauce que leur appétit, ils déjeunèrent, dînèrent, soupèrent tout à la fois avec d'excellentes viandes froides, destinées à messieurs les ecclésiastiques, qui d'ordinaire savent bien se pourvoir.

CHAPITRE VIII

CONQUÊTE DE L'ARMET DE MAMBRIN

Le lendemain, il vint à tomber un peu de pluie. Don Quichotte et son écuyer n'avaient pas fait beaucoup de chemin, lorsqu'ils aperçurent de loin un homme à cheval qui portait sur la tête quelque chose d'aussi brillant que de l'or.

« Selon toutes les apparences, dit don Quichotte, le guerrier que je vois là-bas porte sur sa tête l'armet de Mambrin que j'ai juré de conquérir. Ne vois-tu pas venir à nous ce chevalier monté sur un cheval gris pommelé, portant sur sa tête un casque d'or ? »

— Je vois bien un homme monté sur un âne gris comme le mien, répondit Sancho, qui a sur la tête je ne sais quoi qui reluit.

— Ce je ne sais quoi est l'armet de Mambrin. Allons ! éloigne-toi promptement et laisse-moi seul. Tu vas voir comment, sans perdre le temps en paroles, je vais terminer cette aventure et m'emparer de l'armet. »

Or, il y avait dans ces environs un village et un hameau si petit et si voisins l'un de l'autre que le même barbier servait pour les deux. Ce jour-là, un malade du hameau avait besoin d'une saignée, et un autre habitant de se faire la barbe. Le barbier se rendait chez eux avec ses lancettes et son bassin de cuivre jaune. Surpris par la pluie, craignant de gâter son chapeau, qui sans doute était tout neuf, il avait mis sur sa tête ce bassin de cuivre, qu'on voyait luire d'un quart de lieue. Il était monté sur un âne gris, comme l'avait dit Sancho, et don Quichotte dans tout cela voyait un chevalier sur un cheval gris pommelé, la tête couverte d'un casque d'or.

Quand le pauvre barbier fut près, notre héros, sans explication, courut à lui, la lance en arrêt. Le barbier, qui vit arriver ce fantôme, se jeta promptement à

bas de son âne et, plus léger qu'un chevreuil, commença à fuir dans la campagne en laissant par terre le bassin de cuivre. Sancho ramassa ce précieux armet.

« Par ma foi! dit l'écuyer en prenant le plat à barbe, ce bassin est encore neuf et vaut au moins huit réaux. »

Il le remit à son maître, qui, l'essayant sur son front et le tournant, le retournant pour l'y faire tenir, disait avec étonnement :

« Le païen pour qui l'on forgea ce casque devait avoir une furieuse tête! Encore vois-je avec douleur qu'il y manque tout le morion. »

Sancho faisait tous ses efforts pour ne pas rire.

« Qu'as-tu donc? lui dit don Quichotte.

— Rien, monsieur, répondit-il. Je songe à la grosse tête du premier possesseur de cet armet, qui ressemble singulièrement à un plat à barbe.

— Il est vraisemblable, Sancho, que ce casque enchanté sera tombé par hasard dans les mains de quelque ignorant qui, sans connaître son mérite, en aura fondu la moitié; de l'autre il aura fait ce que tu vois, qui à la vérité a un peu l'air d'un plat à barbe. Mais que m'importe? Je sais ce qu'il vaut. Je le ferai remettre en état. En attendant, je vais le porter tel qu'il est.

— Vous êtes le maître, monsieur. Mais que ferez-vous de cet âne, je veux dire de ce cheval pommelé, qui ressemble aussi beaucoup à un âne gris?

— Mon usage n'est pas de dépouiller ceux que j'ai vaincus. Laisse donc ce cheval ou cet âne, comme tu voudras l'appeler. Son maître viendra le reprendre.

— Ai-je du moins la liberté de changer les bâts?

— Je n'en suis pas sûr; mais jusqu'à ce que je sois mieux informé, je pense que tu peux le faire. »

Autorisé par cette décision, Sancho prit le bât tout neuf de l'âne gris pommelé et se hâta d'en parer le sien, qui lui en sembla deux fois plus beau.

Cela fait, nos deux voyageurs déjeunèrent des restes de leur souper, burent ensemble de l'eau du torrent et continuèrent leur route, en laissant aller à son gré Rossinante, que l'âne suivait avec une fidèle amitié. C'est alors qu'en levant les yeux ils aperçurent ce qu'on va lire.

CHAPITRE IX

COMMENT DON QUICHOTTE MIT EN LIBERTÉ PLUSIEURS INFORTUNÉS
QUE L'ON CONDUISAIT DANS UN LIEU OU ILS NE VOULAIENT PAS ALLER

Notre chevalier aperçut dans le grand chemin une douzaine d'hommes à pied, attachés ensemble comme des grains de chapelet par une longue chaîne de fer, et tous ayant les menottes. Ils étaient conduits par deux cavaliers armés d'escopettes et deux fantassins armés de lances.

« Voici, dit Sancho, la chaîne des forçats que l'on mène ramer aux galères du roi.

— Comment, des forçats ! s'écria don Quichotte. Est-il possible que le roi force ses sujets à ramer ?

— Je vous dis, reprit l'écuyer, que ces gens-là sont condamnés pour leurs délits à servir sur les galères.

— Ils n'y vont donc pas de bon gré ?

— Non, assurément.

— Cela me suffit : je n'oublie point ce que ma profession m'ordonne. »

Don Quichotte s'avance alors et demande avec beaucoup de politesse à ceux qui conduisaient la chaîne de vouloir bien lui dire pourquoi l'on menait ainsi ces malheureux. Un des cavaliers, touché de sa courtoisie, lui répondit :

« Nous avons bien avec nous la sentence de chacun de ces misérables, mais il n'est guère possible de vous faire lire tous ces arrêts.

— Il est clair, mes frères, dit alors don Quichotte en se tournant vers les galériens, que, quoique vous alliez aux galères pour le châtimement de vos fautes, cependant vous n'y allez pas avec plaisir et de bonne volonté. Après avoir réfléchi mûrement à votre situation, je pense que je ne puis m'empêcher d'exercer à votre égard le premier des devoirs de la chevalerie, celui de secourir les opprimés...

J'ai donc l'honneur de vous prier, messieurs les commissaires et gardes, de vouloir bien ôter leurs fers à ces malheureux, et les laisser aller en paix. Dieu et la nature les ont faits libres; personne au monde n'a droit d'attenter à cette liberté. Si vous vous y refusez, j'aurai bien du regret, messieurs, d'être forcé de vous y contraindre.

— La plaisanterie n'est pas mauvaise, répondit le commissaire en riant. Allez, monsieur, continuez votre route, redressez le plat à barbe que vous avez sur la tête et, croyez-moi, ne cherchez pas à compter les poils du chat.

— C'est vous qui êtes un chat, un rat et un maraud, » répond don Quichotte.

Aussitôt, d'un coup de lance, il le jette par terre, lui et son escopette. Les autres gardes, surpris, mettent l'épée à la main et viennent attaquer notre héros; mais les galériens, profitant de l'occasion, se mettent à briser leurs chaînes. Les gardes, forcés de courir à leurs prisonniers et de se défendre contre don Quichotte, n'avaient pas assez de leurs bras. Bientôt ils prirent la fuite au milieu d'une grêle de pierres que leur lançaient les autres galériens.

La victoire était complète. Don Quichotte appelle tous les galériens, occupés de dépouiller le commissaire, qu'ils laissèrent en chemise. Notre chevalier les rassemble en cercle :

« Messieurs, dit-il, la reconnaissance est de toutes les vertus la plus chère aux âmes bien nées. Vous venez de voir ce que j'ai fait pour vous, je ne doute pas qu'à votre tour vous ne désiriez faire quelque chose pour moi. Je vous demande de vouloir bien reprendre les chaînes que je vous ai ôtées, et, dans cet état, de vous en aller à la ville du Toboso vous présenter devant M^{me} Dulcinée. Vous lui direz que l'esclave de sa beauté, le chevalier de la Triste-Figure, se recommande à son souvenir. Vous lui conterez de point en point comment j'ai brisé vos fers; et vous serez libres ensuite d'aller où bon vous semblera.

— Seigneur chevalier, notre libérateur, répondit au nom de tous l'un des galériens, ce que vous demandez n'est pas raisonnable, puisque, si nous allions ensemble sur les chemins, nous serions sûrement repris par la Sainte-Hermandad. Nous prions Votre Seigneurie de vouloir bien changer cette ambassade à M^{me} Dulcinée du Toboso contre un certain nombre d'*Ave Maria* dits à l'intention de cette belle dame. Nous serons très exacts à prier pour elle.

— Pardieu! s'écria don Quichotte en colère, vous irez tout seul, vous qui parlez, chargé de votre belle chaîne. »

Le galérien n'était point patient. Il fit un signe à ses compagnons, qui, s'éloignant aussitôt, firent pleuvoir tant de pierres sur don Quichotte que son bouclier ne pouvait suffire à l'en garantir. Rossinante ne remuait non plus qu'une souche. Sancho s'était mis à l'abri derrière son âne. Le malheureux chevalier fut atteint



La plaisanterie n'est pas mauvaise, répondit le commissaire (p. 40).

Ayuntamiento de Madrid



Ayuntamiento de Madrid

et renversé. Dans l'instant, les galériens fondent sur lui, lui ôtent le bassin à barbe, lui en donnent cinq ou six coups sur les épaules, le jettent contre la terre, et dépouillent notre héros d'une casaque qu'il portait sur ses armes. Ils auraient pris jusqu'à ses chausses, si les cuissards ne les en eussent empêchés. Sancho en fut quitte pour son manteau.

Après s'être partagé le butin, les galériens s'échappèrent par diverses routes, plus occupés de fuir la Sainte-Hermandad que d'aller trouver M^{me} Dulcinée.

Don Quichotte et Rossinante restèrent couchés l'un auprès de l'autre, tandis que Sancho, ramassé en boule, tremblait de toutes ses forces entre les jambes de son âne, qui baissait tristement la tête et secouait les oreilles, croyant toujours entendre siffler les pierres.

CHAPITRE X

AVENTURE DE LA SIERRA MORENA

Don Quichotte, se voyant ainsi payé de ses bienfaits, s'écria :

« Sancho, l'on a raison de dire que jamais on ne gagne rien à obliger des méchants. J'aurais dû suivre ton conseil. A l'avenir, je serai plus sage.

— Vous, monsieur? répondit l'écuyer, vous serez plus sage quand je serai Turc. Mais puisque vous regrettez de n'avoir pas écouté mes avis, écoutez-les donc à présent. Décampons vite, croyez-moi; car je vous avertis que toutes vos chevaleries ne seraient pas d'un grand profit avec la Sainte-Hermandad. »

Don Quichotte obéit sans répliquer. Sancho, qui marchait devant son âne, entra dans la sierra Morena, avec le projet de s'y cacher quelques jours. Arrivés au pied d'un rocher, nos voyageurs s'endormirent sous de grands lièges. Mais le destin qui les poursuivait amena justement dans le même lieu le galérien que don Quichotte avait chargé d'aller trouver Dulcinée, et qui avait aussi ses raisons pour craindre la Sainte-Hermandad. Il trouva nos héros enfoncés dans un profond sommeil, et comme la reconnaissance n'était pas la vertu qu'il pratiquait le plus, il ne se fit aucun scrupule de voler l'âne de Sancho, qui lui parut meilleur que Rossinante.

L'aurore brillait à peine que l'écuyer, se réveillant, s'aperçut qu'il n'avait plus son âne, et se mit à jeter des cris entremêlés de sanglots. Don Quichotte, éveillé par ses plaintes, le consola de son mieux, mais il ne put essuyer ses larmes qu'en lui promettant de lui donner trois ânes, de cinq qu'il avait chez lui.

L'écuyer, encore sanglotant, se mit à suivre tristement son maître à pied. Don Quichotte marchait au pas et s'enfonçait de plus en plus dans la montagne, lorsqu'il aperçut sur une colline un homme qui sautait de rocher en rocher avec

une extrême légèreté. Notre héros dit à son écuyer de courir après cet homme; mais Sancho lui déclara qu'il ne pouvait s'éloigner, parce qu'aussitôt qu'il était sans son maître la frayeur lui glaçait le sang.

Dans ce moment ils arrivèrent à un ruisseau sur le bord duquel était une mule morte, à demi mangée des corbeaux. Un vieux pâtre, qui vint à paraître sur le sommet de la montagne, se mit à siffler pour rassembler ses chèvres. Don Quichotte l'aperçut, et lui cria de vouloir bien descendre. Le vieux pâtre vint à sa voix.

« Je gage, dit-il en arrivant, que vous désirez savoir pourquoi cette mule est là. Il y a six mois qu'elle n'en a bougé. Vous avez dû rencontrer son maître »

— Brave homme, ajouta don Quichotte, savez-vous à qui elle appartenait?

— Monsieur, répondit le vieux pâtre, tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il y a six mois à peu près que nous vîmes arriver un jeune homme d'une belle taille et d'une jolie figure, monté sur cette mule que vous voyez. Il nous demanda quel était l'endroit le plus désert de ces montagnes : nous lui indiquâmes celui-ci. Aussitôt il piqua sa mule, s'enfonça parmi ces rochers, et nous le perdîmes de vue. Quelques jours après, un de nos pâtres rencontra ce jeune voyageur. Ses habits étaient déchirés, son visage brûlé du soleil : nous eûmes de la peine à le reconnaître. De tout cela, monsieur, nous avons conclu que ce malheureux jeune homme a de temps en temps des accès de folie... »

Don Quichotte, surpris autant qu'intéressé par ce récit, remerciait le vieux pâtre, lorsqu'il vit sortir du milieu des rocs le jeune homme aux habits déchirés qui venait à eux en marmottant quelques paroles. Don Quichotte descendit de cheval et courut l'embrasser tendrement.

« J'exposerais ma vie avec joie, lui dit-il, pour trouver un remède à vos maux. Daignez donc m'instruire de vos peines : je vous jure, par l'ordre de chevalerie que j'ai reçu, que ma sensibilité mérite votre confiance. »

Le jeune homme, pendant que notre chevalier parlait, l'examinait depuis les pieds jusqu'à la tête.

« Je consens à vous raconter mes malheurs, dit-il enfin, pourvu que vous me promettiez de ne pas m'interrompre dans mon récit. Je sens qu'il serait impossible à une faible tête d'en retrouver, d'en renouer le fil, si vous le rompiez une seule fois. »

Don Quichotte promit. Le jeune homme reprit alors.

« Je m'appelle Cardenio. Je suis né dans une grande ville de l'Andalousie. Ma famille est noble et riche. Dans la même ville vivait une jeune personne à qui le Ciel avait prodigué tous ses dons. Elle était aussi noble, aussi riche que moi. Elle se nommait Lucinde. J'allai trouver son père et je le priai de m'accorder sa main. Il me reçut avec amitié, me répondit que ce mariage honorerait également les

deux époux; mais il ajouta que j'avais un père, que c'était à lui à faire cette demande. Je courus donc chez mon père; je le trouvai une lettre à la main : « Cardenio, me dit-il, cette lettre va t'instruire de ce que veut faire pour toi le duc « Richard. » Ce duc Richard, comme vous savez, est un grand d'Espagne dont les domaines sont en Andalousie. Il écrivait à mon père pour le prier de m'envoyer auprès de lui, afin que je devinsse le compagnon, l'ami de son fils aîné, l'assurant qu'il voulait employer son crédit à mon avancement. « Cardenio, me dit mon « père, vous partirez dans deux jours. » Je n'osai répliquer. Le lendemain, j'instruisis le père de Lucinde de tout ce qui se passait, et je le suppliai de vouloir bien ne pas disposer de sa fille avant mon retour de chez le duc. Il me le promit. Lucinde me fit le serment de n'être jamais qu'à moi. Je lui dis adieu en versant des larmes.

« J'arrivai chez le duc Richard. Son fils aîné me témoigna bientôt de l'estime et de l'amitié; mais le cadet, appelé Fernand, me chérit encore plus que son frère et se déclara mon meilleur ami. Quelque temps après, le duc m'ayant permis de retourner chez mon père, don Fernand y vint avec moi et fut reçu par lui comme le fils de mon bienfaiteur. Je revis Lucinde, je la retrouvai fidèle.

« Peu de jours après, Lucinde, qui aimait beaucoup à lire les romans de chevalerie, me fit demander *Amadis de Gaule...* »

A ces mots, don Quichotte tressaillit, et ne pouvant contenir son émotion :

« Seigneur, interrompit-il, si Votre Seigneurie avait dit, en commençant son histoire, que M^{me} Lucinde aimait les livres de chevalerie, cela seul eût assez prouvé qu'elle est belle, sage, aimable, spirituelle, parfaite. Dès ce moment j'en suis sûr, je le soutiens et je le soutiendrai ! Pardon si, malgré ma promesse, j'ai interrompu votre récit, mais je ne suis plus maître de moi dès que j'entends parler de chevalerie. Daignez continuer, s'il vous plaît, j'écoute avec autant d'attention que d'intérêt. »

Pendant que don Quichotte parlait, Cardenio, rêveur et pensif, avait laissé tomber sa tête sur son sein et regardait fixement la terre. Tout à coup, son accès de folie venant de le reprendre, il bondit en arrière, saisit une grosse pierre et la jeta de toute sa force à la poitrine de don Quichotte, qui fut renversé sur le dos.

Sancho, voulant venger son maître, tombe à coups de poing sur Cardenio; mais celui-ci, se relevant, a bientôt jeté l'écuyer par terre et se met à danser sur son corps. A la fin, lassé de battre, il s'en retourne vers ses rochers.

Notre héros se releva, et, désirant malgré tout entendre la fin de l'histoire de Cardenio, remonta sur Rossinante et s'achemina de son mieux sur les traces de celui qu'il cherchait.

CHAPITRE XI

COMMENT LE VAILLANT CHEVALIER DE LA MANCHE IMITA LE BEAU TÉNÉBREUX

Comme il s'enfonçait dans la montagne, Sancho le suivait en soupirant.

« Je m'enfonce dans ces déserts, dit don Quichotte, pour exécuter un projet sublime qui seul doit m'acquérir plus de gloire que n'en ont jamais obtenu les chevaliers les plus renommés.

— Dans ce projet-là, monsieur, courez-vous de grands dangers ?

— Cela dépendra de ta diligence et du plus ou moins de temps que tu mettras à l'ambassade dont je prétends t'honorer. Approche, tu vas tout savoir.

« Tu n'ignores pas, mon ami, que le fameux Amadis de Gaule fut peut-être le plus parfait des chevaliers errants du monde. Or, une des plus belles actions d'Amadis, celle qui prouva le mieux son courage et sa constance, ce fut, quand il eut le malheur de plaire à la belle Oriane, de se retirer sur la Roche-Pauvre, où il vécut longtemps dans la pénitence sous le nom significatif du *Beau Ténébreux*. Il m'est plus facile d'imiter cette pénitence du grand Amadis que de fendre comme lui des géants, de mettre en fuite des armées.

— Qu'est-ce donc que vous voulez faire ? demanda Sancho.

— Imiter Amadis et peut-être Roland, qui, apprenant qu'Angélique lui avait été infidèle, arracha les arbres, troubla les fontaines, tua les troupeaux, mit le feu aux maisons et devint tout à fait fou, ce qui lui fit beaucoup d'honneur.

— Mais vous avez dit, ce me semble, que ces deux messieurs avaient des raisons pour faire ces belles choses. Je ne vois pas que vous en ayez.

— Non, et voilà justement en quoi j'aurai bien plus de mérite. C'en est fait, Sancho, je suis fou, oui, mon cher enfant, je veux être fou, et je le serai jusqu'à la réponse d'une lettre que tu vas porter de ma part à madame Dulcinée. Si cette

réponse est telle que mon amour la mérite, je reprendrai ma raison pour mieux sentir ma félicité. Si la cruelle me dédaigne, je garderai mon délire pour diminuer ma douleur. Tu vois que dans les deux cas l'affaire est excellente, et que je ne peux qu'y gagner. »

En parlant ainsi, don Quichotte se trouvait au pied d'une haute montagne qui, séparée des autres, s'élevait seule dans une prairie arrosée par un ruisseau. La fraîcheur de l'eau courante, la beauté de la verdure émaillée de fleurs sauvages, quelques bouquets d'arbres plantés çà et là, engagèrent notre chevalier à choisir cet agréable endroit pour y faire sa pénitence.

« O Dulcinée du Toboso, s'écria-t-il, jour de mes nuits, aimant de mon cœur, étoile brillante de mes longs voyages, regarde l'état affreux où ton absence me réduit ! Et toi, mon fidèle écuyer, toi, le compagnon de ma gloire, n'oublie, n'oublie rien de ce que tu vas me voir faire, afin de le raconter à celle qui cause mes maux. »

Puis don Quichotte s'éloigna de quelques pas et commença sa lettre pour Dulcinée. Lorsqu'il l'eut achevée, il appela son écuyer afin qu'il l'apprît par cœur.

« N'espérez point cela, lui dit Sancho, j'ai une trop mauvaise mémoire ; mais lisez-moi toujours cette lettre pour ma seule satisfaction, parce que je suis sûr qu'elle est bonne.

— La voici, reprit don Quichotte.

Haute et souveraine dame,

Celui qui languit loin de vous, celui dont le cœur, profondément blessé, souffre et chérit ses souffrances, vous souhaite, douce Dulcinée, ce repos qu'il a perdu. Si votre beauté me dédaigne, si votre fierté me rebute, je succomberai, malgré ma constance, sous le poids de mes douleurs. Mon fidèle écuyer Sancho vous rendra compte, ennemie adorée, de l'affreux état où je suis réduit. Mes tristes jours sont à vous ; un mot peut les conserver, un mot aussi peut les finir. Commandez, il me sera doux de satisfaire votre cruauté.

Le vôtre jusqu'à la mort.

CHEVALIER DE LA TRISTE-FIGURE.

— Par la vie de mon père ! s'écria Sancho, je n'ai jamais rien entendu de pareil. Vous êtes un diable pour l'esprit. Ah çà, n'oubliez pas à présent d'écrire sur une autre feuille la lettre de change des trois ânon, et signez-la d'une façon moins gentille, mais plus claire. »

Don Quichotte écrivit aussitôt :

Madame ma nièce, vous payerez comptant, par cette première de change, à mon écuyer Sancho Pança, valeur reçue de lui, trois ânon de cinq que j'ai laissés sous votre garde, lesquels vous seront alloués dans vos comptes, en me représentant la quittance dudit Sancho.

Fait au milieu de ces montagnes de la Sierra Moréna, ce 22 août de la présente année.

Ayuntamiento de Madrid





Il interrompit ses culbutes pour monter sur le haut d'une roche (p. 47).

« C'est à merveille, dit Sancho. Mettez là votre pàrafe, et je vais seller Rossinante, qui pourra fort bien suppléer au défaut de mon âne, car je suis un fort mauvais piéton.

— Attends, attends, reprit don Quichotte, je désire au moins que tu me voies tout nu; et je ne te demande que quelques minutes pour faire devant toi une douzaine de folies dont tu pourras parler comme témoin.

— Oh ! non, monsieur, je vous en prie, que je ne vous voie pas tout nu ! Je serais sûr de me mettre à pleurer; et j'ai déjà tant pleuré sur mon âne, que mes pauvres yeux n'y pourraient suffire. Laissez-moi partir, j'en serai plus tôt de retour et je vous promets de vous rapporter une réponse favorable... Mais, à propos, de quoi vivrez-vous jusqu'à mon retour ?

— Ne t'en inquiète point, Sancho. L'herbe de ces prés, les fruits de ces arbres, suffiront à ma nourriture. J'espère même ne rien manger du tout, ce qui serait encore mieux. Je suis plus occupé de la crainte que tu ne puisses pas me retrouver dans ces déserts; et je te conseille, pour ne pas te perdre, de couper des branches de genêt, que tu sèmeras sur la route jusqu'à l'entrée des montagnes. Elles te guideront quand tu reviendras. »

Sancho approuva cet expédient. Il se munit d'un faisceau de genêts, demanda la bénédiction de son maître, et, montant sur Rossinante, il se mit aussitôt en route. Mais il n'avait pas fait cent pas qu'il revint précipitamment :

« Vous aviez raison, dit-il, je pense qu'il est nécessaire que je voie quelques-unes de vos folies, pour les affirmer par serment en sûreté de conscience... »

Don Quichotte, qui ne demandait pas mieux, se déshabilla dans l'instant, ôta jusqu'à ses caleçons, ne garda que sa chemise, et fit ensuite deux sauts en l'air avec deux culbutes la tête en bas.

Sancho n'en voulut pas voir davantage. Il tourna bride en fermant les yeux, et reprit vite son chemin.

Le chevalier de la Triste-Figure, demeuré seul et en chemise, interrompit ses culbutes pour monter sur le haut d'une roche. Là, il réfléchit mûrement sur un point qui l'embarrassait :

« Examinons bien, disait-il en lui-même, si je dois prendre le parti de me déclarer fou furieux, comme Roland, ou fou triste, comme Amadis. Ces deux modèles sont également beaux à suivre. »

Il se décida enfin pour le second parti, descendit du rocher et reprit une partie de ses vêtements.

Tandis qu'il célébrait sa dame, qu'il confiait sa douleur aux nymphes des bois et qu'il se nourrissait d'herbes sauvages, Sancho poursuivait son chemin. Vingt-quatre heures après avoir quitté son maître, il arriva pour dîner à la fatale hôtel-

lerie où l'on s'était amusé à le faire sauter dans la couverture. Dès qu'il l'aperçut, il lui prit un frisson. Cependant, comme il avait faim, il s'arrêta malgré lui, regardant de côté la porte et ne sachant s'il devait entrer. A l'instant même, il en sortit deux hommes dont l'un dit à l'autre :

« Seigneur licencié, n'est-ce point là Sancho Pança ? »

— C'est lui-même, répondit l'ecclésiastique, et je reconnais le cheval de don Quichotte. »

Aussitôt le curé et le barbier, car c'étaient eux, s'approchèrent de notre voyageur :

« Ami Sancho, dit le curé, qu'avez-vous fait de votre maître ? »

— Mon maître, au fond de ces montagnes, accomplit une pénitence ; et moi, comme son ambassadeur, je vais porter une lettre de lui à madame Dulcinée du Toboso, pour laquelle il se meurt d'amour.

— Nous devons nous occuper, dit le curé, surpris de cette nouvelle folie, de le tirer de son désert. Nous réfléchirons là-dessus à table. Venez avec nous dans l'auberge.

— Non, répondit Sancho en détournant la tête. Si cela vous est égal, je n'entrerai point dans cette auberge-là. Je vous en dirai quelque jour les raisons. Vous pouvez m'envoyer ici mon dîner, avec un peu d'orge pour Rossinante. »

On ne le pressa pas davantage, et le barbier lui fit porter à manger.

Le curé, pendant ce temps, imaginait un moyen qui devait réussir auprès de don Quichotte pour le conduire où l'on voudrait. C'était de s'habiller en demoiselle errante en se couvrant le visage d'un voile ; de déguiser maître Nicolas, le barbier, en écuyer, et de s'en aller ainsi se jeter aux pieds de notre héros en lui demandant un don. Après que ce don serait accordé, la demoiselle, affligée, devait le prier de venir avec elle pour la venger d'un chevalier félon, et le prierait de ne point exiger qu'elle ôtât son voile avant la fin de cette aventure. De cette manière, on était certain de mener don Quichotte jusqu'à son village, où l'on essaierait de guérir son inconcevable folie.

CHAPITRE XII

COMMENT ON VINT A BOUT DE FINIR L'AUSTÈRE PÉNITENCE DE NOTRE CHEVALIER

Maître Nicolas applaudit à l'invention du curé, qu'il voulut exécuter sur l'heure. Il emprunta de la femme de l'aubergiste un corps de jupe avec une coiffe. Quant à lui, pour se déguiser, il pensa qu'il lui suffisait de s'attacher au menton une barbe de queue de bœuf, extrêmement rousse et touffue. L'hôtesse aida le curé à s'habiller en demoiselle, l'affubla d'un jupon de drap et d'un corset de velours vert, galonné de satin blanc. Dans cet équipage, enveloppé dans son manteau, le curé monta sur sa mule à la manière des femmes. Le barbier monta sur la sienne, muni de sa longue barbe rousse.

Sancho, qui les attendait à la porte, ne put s'empêcher de rire en les voyant. Ils l'instruisirent de leur projet, qu'ils présentèrent comme le seul moyen d'arracher don Quichotte à ses déserts, pour qu'il s'occupât sur-le-champ de devenir empereur et de récompenser son écuyer. Sancho les remercia et prit avec eux la route de la Sierra Morena.

Ils arrivèrent le soir même à l'entrée des montagnes, y passèrent la nuit, et le lendemain matin firent halte à l'endroit où les genêts coupés indiquaient le chemin.

Il fut décidé que Sancho irait en avant rendre compte à don Quichotte de son ambassade à Dulcinée, qu'il lui dirait que cette dame n'avait pu lui répondre que de vive voix pour la raison qu'elle ne savait pas écrire, mais qu'elle ordonnait à son chevalier, sous peine de son indignation, de se rendre aussitôt près d'elle. Sancho promit de revenir instruire le curé des projets de son maître et laissa ses deux compagnons dans une prairie ombragée d'arbres, pour aller seul trouver don Quichotte.

Le curé et le barbier attendaient paisiblement le retour du fidèle écuyer, lorsqu'ils entendirent près d'eux une voix qui chantait avec art et justesse, et, s'étant avancés, ils découvrirent sur un rocher un homme qui gardait la tête penchée sur la poitrine comme quelqu'un qui médite. Le curé, ne doutant point que ce fût ce Cardenio dont Sancho lui avait raconté l'histoire, s'approcha doucement, le salua et lui fit entendre qu'il était instruit de ses malheurs. Cardenio, surpris d'entendre au milieu de ces déserts un langage aussi touchant, répondit avec politesse et offrit au curé de lui conter la fin de son histoire.

Il lui fit connaître alors comment don Fernand, profitant de son absence, avait demandé pour lui-même la main de Lucinde à son père; comment celui-ci, ébloui par cette alliance, lui avait donné sa parole; comment enfin Lucinde défaillante avait dû, pour obéir à la volonté paternelle, laisser Fernand mettre à son doigt l'anneau de l'épouse et prononcer le *oui* fatal. C'est alors que Cardenio, fou de douleur, s'était enfui au milieu de ces montagnes pour y pleurer et y attendre la mort.

A peine avait-il terminé son récit, qu'une voix douce et tendre se fit entendre tout près de là. Le curé, surpris de ces accents, s'avança, suivi de ses deux compagnons, vers l'endroit d'où ils semblaient partir. Ils aperçurent alors une jeune femme qui tenta de s'enfuir à leur approche. Mais le curé, l'ayant rejointe, parvint à dissiper sa terreur. Enfin elle se rassura et dit avec un soupir :

« Ma bouche n'a point l'habitude du mensonge, et votre cœur me semble avoir l'habitude de la pitié. »

Elle revint avec confiance s'asseoir auprès du curé et commença son histoire :

« Il est un bourg dans l'Andalousie qui donne le titre de duc à un grand d'Espagne. Mon père habite dans ce bourg. Il est laboureur et fort riche. Cette immense richesse n'a rien fait pour mon bonheur; le seul défaut de naissance a causé toutes mes peines. Je n'échappai point aux yeux d'un des fils de ce duc dont mon père était le vassal : j'eus le malheur de plaire à ce jeune homme, qui s'appelle don Fernand. »

A ce nom, Cardenio tressaillit. La jeune femme, qui se nommait Dorothée, continua :

« Je dois avouer à ma honte que mon orgueil était flatté de me voir ainsi distinguée par un homme comme Fernand. « Prends garde, ma fille, me disait mon père, je te laisse à juger à toi-même s'il est possible que tu deviennes l'épouse de don Fernand. » Je me croyais sûre de moi et j'espérais que don Fernand finirait par m'oublier. Mais mon silence et ma froideur rendirent sa passion plus violente. Il trouva le moyen d'arriver jusqu'à moi, tomba à mes genoux : « Ce nom d'époux, me dit-il, est l'unique bien où j'aspire; je ne suis venu dans ces lieux

« que pour vous presser d'accepter ma main. » Surprise et touchée du serment solennel que me faisait don Fernand, je lui représentai les obstacles qui s'opposaient à son dessein, la colère du duc son père... Mes raisons, mes prières, furent inutiles. Il me donna sa foi d'époux, pria le Ciel de l'accabler de toutes ses malédictions si jamais il pouvait l'oublier, et finit par me persuader de la sincérité de ses promesses. Il partit en me laissant une riche bague, comme le gage de sa foi, comme l'anneau de son épouse... Ce fut la dernière fois que je le vis. J'eus beau le chercher avec soin aux promenades, à l'église; un mois tout entier s'écoula sans que j'entendisse parler de Fernand. Ma santé s'altérait, lorsqu'une nouvelle imprévue vint mettre le comble à mon infortune.

« Il se répandit que Fernand s'était marié, depuis quelques jours, dans une ville peu éloignée, avec une jeune demoiselle, aussi noble, aussi riche que belle, et qui s'appelait Lucinde. On ajoutait que des événements extraordinaires avaient troublé cet hymen, qu'à l'instant même du mariage Lucinde n'avait pas voulu prononcer le *oui* fatal, que sa mère l'avait dit pour elle, et que Lucinde s'évanouit...

— O Ciel! s'écria alors Cardenio, c'était la mère de Lucinde...?

— Qui prononça le *oui* pour sa fille, reprit Dorothee surprise. Le lendemain Lucinde, se refusant au parjure qu'on exigeait d'elle, disparut. Ses parents, au désespoir, la firent chercher partout. Moi-même j'ai fui. Je suis arrivée jusque dans cette solitude où, sans secours, sans nourriture, j'espérais ne pas attendre longtemps cette mort que je demande, que je cherche et qui seule peut finir mes peines. »

A peine Dorothee avait achevé de parler, que Cardenio, lui prenant la main :

« Madame, je suis ce malheureux à qui Lucinde avait donné sa foi, et que les crimes de don Fernand ont réduit à l'état où vous me voyez. J'ai tout perdu comme vous; j'ai perdu de plus la raison, mais depuis votre récit il me semble que je la retrouve. Lucinde ne m'a point trahi : elle ne veut, elle ne peut jamais avoir d'autre époux que Cardenio ; les serments les plus sacrés vous assurent la main de Fernand. Ne nous quittons plus, madame. Allons ensemble chercher ce perfide, et je vous jure par l'honneur de le forcer à vous tenir parole, ou de mourir sous ses coups. »

Le curé engagea les deux infortunés à venir dans sa maison et proposa d'aller lui-même trouver don Fernand. Puis il finit par les instruire du motif de son voyage, de leur ancienne amitié pour don Quichotte, du vif désir qu'il avait de guérir ce bon gentilhomme de son étrange folie.

Dans le même instant on entendit la voix de Sancho. Le barbier courut au-devant de lui.

« Où êtes-vous donc ? lui dit l'écuyer. Je viens de retrouver monseigneur don Quichotte dans un état digne de pitié : il est en chemise, maigre, jaune, blême, mourant de faim, mais soupirant toujours pour madame Dulcinée. Ma foi, voyez à le tirer de là promptement, car, pour peu qu'il y reste, il court de grands risques de n'être jamais empereur. »

Tandis que maître Nicolas rassurait Sancho, le curé contait à Dorothée ce qu'il avait imaginé pour ramener chez lui don Quichotte. L'aimable Dorothée offrit aussitôt de jouer le rôle de la dame affligée. Le curé accepta son offre, et comme Sancho, qui la considérait de tous ses yeux, demandait quelle était cette belle dame :

« Mon ami, répondit le curé gravement, c'est seulement l'héritière en ligne directe du grand royaume de Micomicon. D'après la glorieuse réputation dont votre maître jouit en Guinée, cette princesse s'est mise en route pour le chercher et vient lui demander vengeance d'un certain géant qui l'a détrônée. Ce n'est que cela, mon frère Sancho.

— J'en suis bien aise, répondit l'écuyer. Mon maître lui assommera ce coquin de géant. Mais ensuite, monsieur le curé, je vous serais fort obligé d'engager monseigneur don Quichotte à se décider un peu promptement à épouser cette belle dame. »

Pendant cette conversation, Dorothée était montée sur la mule du curé, maître Nicolas sur la sienne, avec la barbe de queue de bœuf. Le curé, qui n'était plus nécessaire et qui voulait rester avec Cardenio, dit à Sancho de guider la princesse.

Au bout de trois quarts de lieue, ils aperçurent don Quichotte debout, habillé, mais non couvert de ses armes. Dorothée courut se mettre à deux genoux devant le héros de la Manche. Celui-ci fit de vains efforts pour la relever :

« Non, valeureux chevalier, dit-elle, je ne quitterai point cette situation qui convient trop à mon infortune, avant que votre courtoisie ait daigné m'accorder un don. J'ose lui répondre d'avance que cette faveur, que je viens chercher des extrémités de la terre, ne pourra qu'ajouter encore à votre gloire immortelle.

— Très belle dame, lui dit don Quichotte, je suis irrévocablement décidé à ne point vous écouter que vous ne soyez debout.

— Cette résolution est triste pour moi, seigneur, car je suis fermement résolue à ne pas me relever que je n'aie obtenu ce que je demande. »

Sancho, que ce long prologue impatientait, vint doucement dire à l'oreille de son maître :

« Accordez-lui son don, croyez-moi. Cette belle dame est la princesse Micomicona, héritière du grand empire de Micomicon, qui est dans l'Éthiopie de la Guinée.



Don Quichotte fit de vains efforts pour la relever (p. 52).

Ayuntamiento de Madrid

Ayuntamiento de Madrid

— Qu'elle soit ce qu'elle voudra, répondit don Quichotte, je sais ce que me prescrivent ma conscience et ma profession. Daignez vous lever, madame ; je me suis engagé à ce que vous vouliez.

— Apprenez donc, chevalier magnanime, reprit Dorothée, ce que j'attends de votre valeur. Je demande que dès ce moment vous m'accompagniez partout où je voudrai vous conduire et que vous n'entrepreniez aucune aventure avant de m'avoir vengée du traître qui a usurpé mes États.

— Madame, je confirme mon don. Partons à l'heure même. Un moment perdu pour la gloire ne se répare jamais. »

Notre héros se revêtit de ses armes et voulut se mettre en route sur-le-champ. Le barbier n'osait ni parler ni se remuer, de peur que sa barbe, mal attachée, ne vînt tout à coup à tomber. Dès qu'il vit don Quichotte à cheval, il se hâta d'aider Dorothée à remonter sur sa mule et la suivit sur la sienne. Le seul Sancho marchait à pied, en donnant de nouveaux soupirs à la mémoire de son âne.

Pendant ce temps, Cardenio et le curé, cachés derrière des halliers, voyaient venir nos voyageurs et ne savaient comment les joindre. Le curé, qui avait l'esprit inventif, coupa avec ses ciseaux la barbe de Cardenio, lui donna son manteau noir, et par ce moyen le changea tellement qu'il n'était plus reconnaissable. Il partit avec son compagnon pour aller par un sentier plus court rejoindre le grand chemin, et justement il s'y trouva comme don Quichotte sortait des montagnes. En apercevant notre héros, le curé feignit une grande surprise. Don Quichotte, étonné d'abord, finit par le reconnaître et voulut aussitôt descendre pour lui céder son cheval.

« Non, seigneur, lui dit le curé, que Votre Grandeur demeure sur la selle ; c'est là qu'elle travaille pour la renommée. »

On continua de marcher, et don Quichotte supplia Dorothée de l'instruire de ses malheurs.

« Je vous dois ce récit, seigneur, lui répondit-elle, et je suis prête à vous satisfaire. Vous saurez d'abord que je m'appelle la princesse Micomicona. Mon père, souverain paisible du grand empire de Micomicon, s'appelait Zinacrio le savant. On l'avait ainsi surnommé parce qu'il était fort habile dans la magie. Il découvrit par son art qu'il me laisserait bientôt orpheline et que mes États seraient envahis par un effroyable géant, nommé Pandafilando aux yeux louches. Zinacrio me conseilla donc de fuir aussitôt qu'il serait mort, de m'embarquer pour l'Espagne où je trouverais le seul guerrier capable de me défendre. Il ajouta que ce héros, mon vengeur, s'appellerait don Gigotte ou Quichotte, qu'il devait être grand de taille, maigre et sec de visage. Je dois encore vous faire savoir que mon père Zinacrio m'a laissé un écrit par lequel il m'ordonne,



aussitôt que le chevalier prédit aurait tué Pandafilando, de l'épouser sur-le-champ et de le mettre en possession de mes États.

— Eh bien ! Sancho, que t'en semble ? dit don Quichotte. Entends-tu ce qu'on me propose ? Avais-je tort ou raison ? As-tu toujours peur que nous ne manquions de royaumes et de princesses à épouser ?

— Ma foi ! monsieur, je conviens de tout, répondit Sancho plein de joie ; et bien fou serait l'étourdi qui ne ferait pas la noce après avoir tordu le cou à ce grand monsieur Pendaro. »

Au même instant on vit sur la route un homme qui paraissait être un Bohémien, monté sur un âne gris.

« Ah ! coquin, lui cria notre écuyer, rends-moi ma vie, ce que j'ai de plus cher au monde, mon amour, ma seule joie ! rends-moi mon âne, voleur ! »

Le Bohémien, qui reconnut Sancho et qui le vit si bien accompagné, ne se le fit pas dire deux fois, et, sautant aussitôt par terre, il s'enfuit à travers champs. Sancho était déjà près de son âne ; il l'embrassait, il le baisait avec des larmes de tendresse. Tout le monde partagea la joie de Sancho, et don Quichotte l'assura qu'il n'en aurait pas moins les trois ânes donnés par la lettre de change.

CHAPITRE XIII

GRANDS ÉVÉNEMENTS DANS L'HÔTELLERIE

Le lendemain, on arriva sans aventure à la fameuse hôtellerie si redoutée par Sancho, qui ne put éviter d'y entrer. L'aubergiste, sa femme, sa fille et l'aimable Maritorne, en reconnaissant don Quichotte, s'avancèrent au-devant de lui. Le chevalier les reçut gravement et leur recommanda de lui donner un meilleur lit que la dernière fois. On lui répondit que pourvu qu'il payât mieux, il serait traité comme un prince, et sur-le-champ on lui arrangea la même chambre qu'il avait occupée. Notre héros, qui se trouvait fatigué, ne tarda pas à se coucher et à dormir.

Au milieu de la nuit, Sancho tout effrayé sortit du grenier où couchait don Quichotte en criant :

« Au secours, messieurs ! Mon maître livre en ce moment la plus terrible bataille où jamais il se soit trouvé. Par ma foi ! il vient d'appliquer un si furieux coup d'épée au géant de Madame la princesse qu'il lui a coupé la tête comme un navet. J'ai vu couler son sang dans la chambre comme une rivière rouge, et rouler d'un autre côté sa tête, qui est grosse au moins comme une outre.

— C'est fait de moi ! s'écria l'aubergiste en se frappant la tête de ses mains. Je gage que don Quichotte a donné quelques coups d'épée à des outres de vin rouge que j'ai mises dans ce grenier, et que c'est mon pauvre vin que cet imbécile a pris pour du sang. »

Tout le monde courut avec de la lumière à la chambre de notre héros. Il se démenait en rêvant qu'il combattait le géant et frappait de toutes ses forces, ainsi que l'aubergiste l'avait deviné, sur les malheureuses outres, dont le vin rouge ruisselait à flots autour de lui. L'aubergiste, à ce spectacle, voulut se jeter sur le chevalier. Cardenio et le curé le retinrent. On fit d'inutiles efforts pour réveiller

notre héros ; on n'en put venir à bout qu'avec un grand seau d'eau fraîche que le barbier alla chercher et lui jeta sur le corps.

Pendant ce temps, le pauvre Sancho allait, venait, se baissait, regardait sous les lits, dans les coins, cherchant partout la tête du géant.

« Dans cette chienne de maison, s'écriait-il avec colère, on ne peut compter sur rien, tout se fait par enchantement. J'ai vu rouler cette tête, je l'ai vue de mes deux yeux, et le diable l'a emportée, je ne la trouve plus à présent ! »

Don Quichotte, enfin réveillé, jetait autour de lui des yeux de surprise. Tout à coup, il tombe aux pieds du curé :

« Madame, dit-il, Votre Altesse n'a désormais rien à redouter. Votre persécuteur n'est plus : ce bras, avec l'aide de Dieu, vient de lui faire mordre la poussière. »

Le curé parvint à ramener la paix en obtenant de don Quichotte qu'il voulût bien se remettre au lit, et promettant à l'aubergiste de lui payer tout le dégât. Dorothee consola Sancho et l'assura que, quoiqu'il eût perdu la tête du géant, il n'en aurait pas moins son petit royaume.

Le lendemain, l'aubergiste, regardant sur la grande route, s'écria :

« Voici une belle troupe de voyageurs : s'ils s'arrêtent chez nous, la journée sera bonne.

— Qu'est-ce que ces voyageurs ? demanda Cardenio.

— Quatre hommes à cheval, répondit l'aubergiste, armés de boucliers, de lances, et portant sur le visage des masques noirs. Au milieu d'eux est une femme vêtue de blanc et voilée. Deux valets à pied les suivent. »

Dorothee, à ces paroles, se couvrit le visage de son voile, et Cardenio se retira dans la chambre de don Quichotte pour éviter ces étrangers, qui entrèrent dans l'hôtellerie.

Les quatre cavaliers descendirent de cheval. L'un d'eux alla prendre la dame voilée et la fit asseoir sur une chaise un peu loin de la chambre où était Cardenio. La dame, s'asseyant, fit un soupir, et laissa tomber ses bras comme une personne accablée. Dorothee, l'entendant soupirer, lui demanda si elle était malade. Avant qu'elle pût répondre, le cavalier masqué qui commandait aux autres se pressa de dire :

« Réservez votre pitié, madame, pour des personnes qui en soient plus dignes. Vous vous adressez à une ingrate qui ne vous parlerait que pour vous tromper.

— Je n'ai jamais trompé, reprit alors la dame voilée, et vous le savez trop bien, vous qui ne me rendez si malheureuse que parce que je garde ma foi. »

Ces paroles furent entendues de Cardenio dans la chambre de don Quichotte. Il tressaillit à cette voix, se précipita vers la porte, en s'écriant :

« O Dieu! serait-il possible! me la rendriez-vous à la fin? »

A ce cri, la dame tourna la tête et voulut s'élancer vers la chambre d'où le cri était parti; mais le cavalier la retint. La dame, en se débattant, perdit le voile qui couvrait son visage, et dans la même agitation le masque du cavalier vint à tomber. Deux cris aussitôt se confondent : Cardenio reconnaît Lucinde, Dorothee reconnaît Fernand.

Tous se taisaient. La crainte, la joie, l'amour, la colère, se peignaient dans leurs vifs regards, lorsque Lucinde, rompant la première le silence, dit ces paroles à Fernand :

« Seigneur, il en est temps encore, revenez enfin à vous-même. Renoncez volontairement à un bien qui n'est pas à vous, et que jamais vous ne posséderez. Voilà mon époux, voilà celui que j'ai choisi. Laissez-moi retourner à lui, ou servez-vous du seul moyen qui vous reste de m'en empêcher : percez ce cœur où il règne, où il régnera toujours. Je bénirai mon trépas, puisqu'il me délivrera de votre indigne violence et qu'il prouvera du moins au seul homme que je puisse aimer que Lucinde est morte fidèle. »

A peine a-t-elle achevé de parler que Dorothee, faible et pâle, fait un effort, se traîne vers Fernand et vient tomber à ses genoux.

« Ah! monseigneur, lui dit-elle, vous qui m'avez appelée votre épouse, ne détournes pas vos regards de moi, daignes reconnaître à vos pieds la malheureuse Dorothee. Souffrez que je sois votre esclave, je vous le demande à genoux, en arrosant vos pieds de mes larmes. Est-ce une trop grande faveur pour celle à qui vous aviez juré, par l'honneur, par la religion, de la prendre pour votre épouse? »

Aux derniers mots de Dorothee, tout le monde versait des pleurs. Fernand lui-même, ému, troublé, ne respirait qu'avec peine. Son visage s'adoucissait, ses mains tremblaient, ses yeux mouillés essayent de regarder Lucinde. Enfin, la laissant tout à coup, il se tourne vers Dorothee, et la relevant avec transport :

« Vous avez vaincu, lui dit-il, aimable et belle Dorothee. Oui, je reviens, je reviens à mes premières amours. »

Il la presse contre son cœur en prononçant ces paroles. Lucinde, à peine en liberté, s'était précipitée vers Cardenio. Celui-ci, embrassant ses genoux, pleurait d'amour et de joie, la regardait, doutait de son bonheur et craignait que sa raison ne fût trop faible encore pour le soutenir.

« C'en est fait, s'écria don Fernand. Que Lucinde et Cardenio jouissent en paix d'un bonheur qu'ils n'ont que trop acheté. Je ne puis rien leur envier si mon épouse adorée daigne pardonner mon égarement. »

En finissant ces mots, il fléchit un genou devant Dorothee, et, se retournant

avec un sourire mêlé de tendresse et de repentir, il tend la main à Cardenio. Dès ce moment plus de colère, plus de haine. Tous quatre portent l'un sur l'autre des regards doux et satisfaits. Leur joie pure est partagée par le curé, maître Nicolas, Sancho lui-même, qui sanglotait. Il est vrai qu'il a dit depuis n'avoir pleuré que de chagrin de ce que Dorothée n'était plus princesse.

Ayuntamiento de Madrid



Don Fernand et ses amis allèrent saisir Don Quichotte au milieu de son sommeil (p. 59).

CHAPITRE XIV

ENCHANTEMENT DE NOTRE HÉROS

Deux jours s'étaient écoulés. Toute l'illustre compagnie s'occupait de quitter l'auberge et d'éviter à Dorothée la peine de reconduire don Quichotte à son village. On imagina pour cela de faire une grande cage, où, dans des barreaux de bois, notre héros pût tenir à l'aise. Cette cage devait être placée sur une longue charrette à bœufs. Quand tout fut prêt, don Fernand et ses amis se couvrirent le visage de masques, se déguisèrent en lutins, allèrent saisir don Quichotte au milieu de son sommeil, lui attachèrent les pieds et les mains et l'enfermèrent dans la cage.

Notre héros éveillé, voyant ces figures étranges, sentant qu'il ne pouvait se mouvoir, ne douta point que ce ne fussent des fantômes et se crut pour cette fois véritablement enchanté.

Les lutins, après avoir fermé la porte de la cage avec des clous, enlevèrent le captif et marchèrent vers la charrette. Comme ils passaient dans la cour, maître Nicolas, déguisant et renforçant de son mieux sa voix, se mit à crier :

« O vaillant chevalier de la Triste-Figure ! que ton grand cœur se console de te voir ainsi prisonnier. Tu ne pouvais autrement finir la terrible aventure dans laquelle tu t'es engagé. Et toi, ô le plus fidèle, le plus noble des écuyers ! console-toi de te voir enlever la fleur de la chevalerie. Tu ne tarderas pas, selon les promesses de ton maître, à monter au faite de la grandeur. Crois-en la parole de Mentiriane : suis ce héros enchanté ; marche en paix. Je retourne au ciel. »

A ces dernières paroles la voix s'affaiblit par degrés et cessa de se faire entendre. Aussitôt les fantômes emportèrent la cage et allèrent la placer sur la charrette.

Dès que Rossinante et l'âne de Sancho furent prêts, Cardenio suspendit à l'arçon d'un côté le bouclier du héros, de l'autre le bassin à barbe. Sancho, monté sur son âne, mena le coursier par la bride. L'hôtesse, sa fille et Maritorne vinrent à travers les barreaux prendre congé du chevalier, en feignant de verser des larmes. Pendant ce temps, maître Nicolas et le curé disaient adieu à don Fernand et à Cardenio. Toutes les dames, surtout Dorothée, les virent partir avec des regrets, et leur firent promettre d'instruire Fernand de ce que deviendrait don Quichotte. On s'embrassa de nouveau, et le bon maître Nicolas, l'obligeant curé, se mettant des masques pour n'être pas reconnus de don Quichotte, montèrent enfin sur leurs mules.

L'ordre de la marche fut ainsi réglé : le conducteur de bœufs allait en avant; ensuite venait la charrette; derrière elle, Sancho Pança, monté sur son âne, traînait après lui Rossinante, et derrière Sancho, maître Nicolas et le curé masqués réglaient doucement le pas de leurs mules sur les pas tardifs des bœufs. Don Quichotte, assis dans la cage, les mains attachées sur son estomac, les pieds étendus en avant, gardait un profond silence et se tenait raide, grave, droit, immobile comme une statue.

Le lendemain, au milieu du jour, on arriva dans le village de don Quichotte. C'était un dimanche. Tous les paysans, rassemblés sur la grande place, environnèrent la charrette, reconnurent avec surprise leur compatriote et l'accompagnèrent jusqu'à sa maison, où les petits garçons avaient déjà couru annoncer son arrivée. La gouvernante et la nièce se hâtèrent de sortir et, voyant don Quichotte pâle et tristement couché sur du foin, se mirent à jeter des cris perçants.

La femme de Sancho Pança, du plus loin qu'elle aperçut son mari, vint à lui tout essoufflée, en lui demandant si l'âne était en bonne santé.

« Oui, oui, répondit l'écuyer, l'âne se porte mieux que son maître.

— Dieu soit loué! reprit Thérèse. A présent, dis-moi, mon ami, si tu as fait de bonnes affaires, si ton écuyerie t'a beaucoup valu. Me rapportes-tu une belle robe, de jolis souliers pour nos enfants? Voyons, voyons tout cela!

— Patience, patience, ma femme! tu auras le temps d'admirer tout ce que je te rapporte.

— Ah! mon pauvre ami, que j'en suis impatiente! et que je t'ai regretté depuis un siècle que je t'ai quitté!

— C'est bon! Thérèse, c'est bon! je t'ai regrettée aussi; mais il faut bien travailler à sa petite fortune. Aussi, encore un voyage comme celui que je viens de faire, et tu peux être sûre de te voir comtesse ou gouverneuse de quelque île.

— Gouverneuse, mon ami! Je ne sais pas ce que c'est, mais cela doit être bon.

— Diable! si c'est bon! je le crois. A la vérité, c'est cher : avant d'être là, il

faut recevoir une incroyable quantité de coups de bâton; quelquefois même on est berné. A cela près, ma chère amie, c'est une très agréable chose que le métier d'écuyer errant, et je t'assure qu'il y a du plaisir à courir les aventures. »

Pendant cette conversation, la gouvernante et la nièce avaient porté don Quichotte dans sa chambre, où elles l'avaient mis au lit. Le curé leur recommanda d'en avoir le plus grand soin, surtout de veiller avec attention à ce qu'il ne s'en allât plus.

Les pauvres filles promirent qu'elles sauraient bien l'en empêcher; mais cette promesse fut vaine : don Quichotte, à peine guéri, leur échappa de nouveau.



DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

VISITE DE SANCHE PANÇA

Le curé et le barbier furent près d'un mois sans voir don Quichotte, de peur de lui renouveler le souvenir des choses passées. Il n'en visitaient pas moins sa nièce et sa gouvernante, leur recommandant toujours de veiller sur le malade, de ne lui donner que des aliments sains, nourrissants, propres à fortifier son estomac et sa tête. Les pauvres filles suivaient cet avis avec une scrupuleuse attention. Elles commençaient même à se flatter, d'après la tranquillité de leur maître, qu'il avait repris sa raison. Cette nouvelle engagea ses deux amis à lui faire une visite, après s'être donné parole de ne point parler de chevalerie et d'éloigner tout ce qui pouvait rouvrir une cicatrice si fraîche et si tendre.

Ils allèrent donc chez le bon voisin, qu'ils trouvèrent assis dans son lit, vêtu d'une camisole de laine verte, la tête couverte d'un bonnet rouge, et si maigre, si décharné, qu'il ressemblait à une momie.

Ils furent parfaitement reçus. Don Quichotte parla si bien que ses deux amis ne doutèrent plus qu'il n'eût recouvré tout à fait sa raison. La gouvernante et la nièce, présentes à cet entretien, pouvaient à peine contenir leur joie; et le curé fut si satisfait qu'il crut pouvoir essayer de toucher de loin à la chevalerie.

Il prétendit avoir reçu des nouvelles de Madrid par lesquelles on lui apprenait que les Turcs s'armaient puissamment. On ajoutait, disait-il que Sa Majesté, inquiète de ces préparatifs qui menaçaient toute la chrétienté, faisait mettre en état de défense les côtes de Naples et de Sicile.

« Sa Majesté a raison, répondit froidement don Quichotte; mais peut-être ne pense-t-elle pas au moyen le plus sûr qu'elle ait pour repousser les infidèles;

elle n'a qu'à faire publier un ordre à tous les chevaliers errants d'Espagne de se rassembler près d'elle. Quand il n'en viendrait qu'une demi-douzaine, vous conviendrez qu'il y en aurait assez pour mettre les Turcs à la raison. J'en connais même un dont le bras seul suffirait.

— C'est fait de nous ! cria la gouvernante. Mon maître veut redevenir chevalier errant.

— Redevenir ! répondit don Quichotte en la regardant fixement, je n'ai pas cessé de l'être, et je mourrai tel, grâce à Dieu.

— Mon cher voisin, dit alors le curé, je suis forcé de vous avouer que j'ai quelquefois des doutes sur l'existence de ces fameux héros. Dans mes jours d'incrédulité, je vais jusqu'à soupçonner que leurs histoires sont des mensonges inventés par des esprits creux qui n'avaient rien de mieux à faire.

— Ah ! mon Dieu ! reprit don Quichotte, est-il possible que vous partagiez une erreur que j'ai déjà vue à beaucoup de gens ! Elle serait bientôt dissipée avec un peu d'étude et de réflexion. Depuis que j'ai approfondi cette matière, je suis si persuadé de l'existence des chevaliers qu'il me semble les avoir vus, et si on me les montrait, je les reconnaîtrais tous... »

Mais cette conversation fut tout à coup interrompue par des cris qu'on entendit à la porte.

Ces cris venaient de la gouvernante et de la nièce, qui, après avoir quitté l'entretien, voulaient empêcher Sancho de voir son maître.

« Què demande ce fainéant ? disaient les deux filles ensemble. Retournez chez vous, mon ami, sans venir débaucher notre maître et le mener ensuite courir les champs.

— Gouvernante du diable ! répondait Sancho, c'est bien lui qui m'a débauché, en me promettant une belle et bonne île dont je n'ai pas reçu le premier sou.

— Ah ! ce sont des îles qu'il te faut ! On t'en donnera, maudit gourmand ! c'est pour toi que les îles sont faites ! »

Don Quichotte, qui était accouru au bruit avec le barbier, ordonna qu'on fît entrer Sancho. Ses deux voisins prirent alors congé de lui et s'en allèrent persuadés qu'il n'y avait point d'espoir de guérison.

Dès que le maître et l'écuyer se virent ensemble, ils s'enfermèrent, et don Quichotte dit à Sancho :

« Que dit-on de moi dans le village ? Que pensent les chevaliers, les gentilshommes, le peuple, de ma vaillance, de ma courtoisie, de mes exploits ? Approuve-t-on les efforts que j'ai faits pour ressusciter la chevalerie ? Instruis-moi de tout, Sancho, avec la franchise d'un bon serviteur, et ne me traite point comme ces princes à qui, pour le malheur des peuples, on déguise la vérité.



« Gouvernante du diable! » répondait Sancho (p. 64).

Ayuntamiento de Madrid



Ayuntamiento de Madrid

— Monsieur, répondit l'écuyer, puisque vous voulez tout savoir, je vous dirai tout sans vous dorer la pilule; mais il faut que vous me promettiez de ne vous fâcher de rien.

— Je te le promets. Parle librement.

— Vous saurez d'abord que presque tout le monde s'accorde à vous regarder comme un fou, et l'on ajoute que je ne le suis guère moins. Quant à votre valeur et à vos exploits, les uns disent : « C'est un fou assez agréable; » d'autres : « Il est courageux, mais toujours battu... » Enfin, monsieur, on nous accommode assez mal.

— Tu ne m'étonnes point, Sancho. L'envie attaqua César, Alexandre, et même don Galaor. Je ne puis me plaindre si c'est là tout.

— Ah! monsieur, jusqu'à présent je ne vous ai donné que des roses; mais si vous voulez savoir le reste, j'irai vous chercher, pour vous mettre au fait, un jeune étudiant de Salamanque, le fils de Barthélemy Carrasco, qui n'est arrivé que d'hier, et qui m'a dit une chose bien singulière : c'est qu'on a imprimé votre histoire avec votre nom de don Quichotte de la Manche. J'y suis aussi, moi, avec mon propre nom de Sancho Pança. L'on y raconte des aventures, des conversations qui ne se sont passées qu'entre nous deux, et qui me font donner au diable pour deviner comment l'historien a pu les savoir... Mais je vais vous chercher le bachelier.

— Tu me feras plaisir, Sancho. Je meurs d'impatience d'être instruit de ces détails. »

Sancho sortit aussitôt pour ramener avec lui le bachelier. Ce bachelier était un petit homme de vingt-quatre ans à peu près, pâle, maigre, avec des yeux vifs, le nez épaté, la bouche grande, gai, malin, rempli d'esprit et persifleur de son métier.

En entrant chez don Quichotte, il se mit à genoux devant lui :

« Permettez, seigneur, dit-il, que je baise vos vaillantes mains, que j'honore en votre personne le plus brave, le plus renommé des chevaliers errants passés et futurs.

— Est-il vrai, demanda don Quichotte en faisant relever Carrasco, que mes aventures soient imprimées?

— S'il est vrai, seigneur! Demandez-le au Portugal, à Valence, à Barcelone, où plus de douze mille exemplaires sont déjà sortis de la presse! Cet ouvrage sera traduit dans toutes les langues de l'Europe!...

— Dites-moi, s'il vous plaît, monsieur le bachelier, quelle est celle de mes actions qu'on paraît priser davantage?

— L'on n'est pas d'accord sur ce point. Les uns préfèrent l'aventure des



moulins à vent que Votre Seigneurie prit pour des géants. Les autres, ces deux terribles armées, devenues deux troupeaux de moutons.

— Mais ne promet-on point une seconde partie?

— Si fait, répondit le bachelier. Le public la demande, l'auteur s'en occupe; mais il cherche des matériaux qu'il n'espère guère trouver.

— Je gage, interrompit l'écuyer, que cet imbécile d'auteur s'imagine que nous allons rester ici les bras croisés. Ah! vraiment, il nous connaît bien! Avant peu, s'il plaît au Seigneur, nous lui donnerons de l'occupation; et si mon maître suivait mes avis, nous serions déjà en campagne. »

Comme Sancho prononçait ces paroles, Rossinante hennit dans son écurie. Don Quichotte en tressaillit, et, ne doutant point que ce hennissement ne fût un heureux présage, il résolut de partir avant trois jours. Le malin bachelier, qu'il instruisit de son dessein, l'approuva fort. Le départ fut fixé à peu de jours de là, le secret recommandé sur toutes choses, et nos trois amis se séparèrent.

CHAPITRE II

DON QUICHOTTE VA VOIR DULCINÉE

La gouvernante et la nièce eurent beau s'arracher les cheveux, s'égratigner le visage, don Quichotte et Sancho firent tous leurs préparatifs. Le surlendemain, vers la fin du jour, ils montèrent, l'un sur Rossinante, l'autre sur son âne fidèle, et prirent ensemble la route du village du Toboso. Le bachelier les accompagna quelque temps. Lorsque la nuit fut venue, il embrassa notre héros, le pria de lui donner de ses nouvelles, et s'en revint annoncer au curé et au barbier que don Quichotte était parti.

« Ami, dit don Quichotte à Sancho, je crains qu'au milieu de la nuit profonde qui va bientôt couvrir la terre, nous ne puissions apercevoir le Toboso, où j'ai résolu de m'arrêter pour voir la belle Dulcinée, lui demander sa bénédiction, et reprendre à ses genoux une force, une valeur nouvelle. »

En effet, minuit sonnait lorsque nos deux voyageurs atteignirent le Toboso, dont tous les habitants étaient ensevelis dans un paisible sommeil. Le profond silence qui régnait dans les rues était souvent interrompu par des chiens qui aboyaient, des ânes qu'on entendait braire, des pores de mauvaise humeur qui grognaient au fond des étables, et quelques chats miaulant sur le haut des maisons.

Le courage de Sancho commençait à chanceler, et notre héros lui-même regardait ces différents cris comme de tristes présages.

« Mon fils, dit-il à son écuyer, hâte-toi de me conduire au palais de Dulcinée. »

Sancho, plus embarrassé qu'il n'osait le dire, parce que de sa vie il n'avait été dans la maison de cette illustre dame, ne savait trop quel chemin prendre.

« Monsieur, répondit-il avec lenteur, ce n'est pas à l'heure qu'il est que l'on va

faire des visites : la porte du palais sera fermée, et si nous faisons du bruit, nous mettrons la ville en rumeur. »

Dans ce moment, un villageois qui s'en allait déjà travailler à la terre vint à passer avec ses mules.

« Mon ami, lui dit don Quichotte, je vous souhaite le bonjour et je vous prie de m'indiquer le palais de la princesse Dulcinée.

— Monsieur, répondit le paysan, il n'y a que peu de jours que je suis dans ce village au service d'un riche fermier. Ici vis-à-vis est la maison du curé et du sacristain, qui connaissent sûrement cette princesse. Quant à moi, je n'en ai jamais entendu parler. »

En disant ces mots, il s'éloigna.

Sancho, voyant que son maître ne savait plus quel parti prendre, lui dit :

« Monsieur, le jour approche. Croyez-moi, retirons-nous dans quelque bois voisin d'ici. Je reviendrai tout seul, je regarderai à toutes les lucarnes du Toboso jusqu'à ce que je tombe au palais de madame Dulcinée. Je finirai sûrement par la dénicher. Alors je parlerai à madame et retournerai vous porter ses ordres.

— Ton conseil est plein de sagesse, lui répondit don Quichotte. Je vais le suivre sur-le-champ. »

Notre écuyer, qui grillait de voir son maître hors du village, se hâta de le conduire à deux milles de là, dans un petit bois où don Quichotte se cacha de son mieux, tandis que Sancho s'apprêtait à s'acquitter de son ambassade.

Au moment de retourner au Toboso, Sancho reçut les ordres de son maître :

« Va, mon fils, lui dit don Quichotte, et garde-toi de revenir avant d'avoir vu la beauté suprême qui règne sur ce cœur esclave. Souviens-toi surtout, ô le plus fortuné des écuyers du monde, de remarquer, de retenir jusqu'au plus petit mouvement que fera cet astre si beau.

— Vous pouvez vous en fier à moi, répondit Sancho, je vous entends à merveille. »

Il partit au trot de son âne, laissant don Quichotte à cheval, appuyé tristement sur sa lance, les yeux élevés vers le ciel. Notre écuyer s'occupait déjà des moyens de se tirer de cette difficile ambassade. Lorsqu'il se vit hors du bois, il s'arrêta, descendit de sa monture et s'assit au pied d'un arbre pour recueillir ses esprits et s'entretenir avec lui-même.

« Ah ça, mon frère Sancho, se dit-il, commençons un peu par savoir où va Votre Seigneurie. — Je vais à la quête d'une princesse qui est le ciel du soleil de beauté. — C'est fort bien, monsieur, mais où pensez-vous la trouver? — Dans la grande ville du Toboso. — Ah! c'est différent. Et de quelle part, s'il vous plaît, allez-vous chercher cette grande princesse? — De la part du fameux don Qui-

chotte, qui répare le mal, redresse les torts, donne à manger à ceux qui ont soif, à boire à ceux qui ont faim. — C'est à merveille. Dites-moi si vous connaissez cette beauté si célèbre. — Point du tout, je ne l'ai jamais vue, et mon maître ne la connaît pas plus que moi. — Croyez-moi, monsieur Sancho, renoncez à cette ambassade. — Je commence à voir que vous avez raison, et voici le parti que je vais prendre. Mon maître est fou, je n'en puis douter. Profitons de la facilité avec laquelle le seigneur don Quichotte se persuade de tout ce qu'on lui dit. La première femme que je rencontrerai sera madame Dulcinée; je la ferai voir comme telle à mon maître. S'il dit que non, je dirai que si. Je l'affirmerai, je le jurerai, il finira par le croire. L'entrevue se passera comme elle pourra, peu m'importe, je serai quitte de mon message, et si monseigneur don Quichotte n'est pas content, il ne m'en donnera plus de pareils. »

Après ce petit soliloque, notre écuyer, moins inquiet, se reposa plusieurs heures pour laisser penser à son maître qu'il s'occupait, pendant ce temps, de faire sa commission. Il vit enfin venir à lui, du côté du Toboso, trois paysannes sur des ânes. Remontant aussitôt sur le sien, il courut retrouver son maître.

« Réjouissez-vous, cria-t-il de loin, j'apporte de bonnes nouvelles.

— Ah! mon fils, répond le héros, parle! Hâte-toi de m'apprendre si je dois marquer ce jour avec une pierre noire ou blanche.

— Marquez-le avec une pierre rouge. Je vous annonce que madame Dulcinée vient elle-même vous voir, accompagnée de deux demoiselles d'honneur. Montez à cheval et venez au-devant de la princesse, qui ne doit pas être loin. Ah! qu'elle est belle, monsieur, et que son habit est riche! Elle et ses deux demoiselles reluisent d'or, de rubis, de diamants, de chaînes et de perles. Les yeux m'en font encore mal.

— Allons, mon fils, allons jouir de cette faveur ineffable. Je te donne dès ce moment la dépouille du premier combat où tu me verras vainqueur.

— A la bonne heure! Quand je la tiendrai, je vous en remercierai. »

Nos héros marchaient déjà. Don Quichotte, regardant le chemin, n'y voit que les trois paysannes. Il se retourne vers Sancho :

« Ami, dit-il d'un air inquiet, les as-tu laissées loin de la ville?

— Comment! répondit l'écuyer, est-ce que vous êtes aveugle?

— Je ne vois encore que trois paysannes sur leurs ânes.

— Ah! pour le coup, en voici bien d'une autre! Je ne m'y attendais pas! Quoi! monsieur, ces trois princesses toutes d'or, ces trois haquenées blanches, vous paraissent trois paysannes sur leurs ânes! Je n'ai rien à dire, vous êtes malade.

— Mais sérieusement je le crains, car je te jure sur ma foi que j'ai beau les considérer, je les vois toujours comme j'ai dit.



— Eh bien ! croyez-moi, gardez-en le secret, je ne vous trahirai pas. Et venez toujours faire la révérence à la princesse. »

A ces mots, il met pied à terre, s'avance vers celle des paysannes qui était au milieu des deux autres, arrête son âne par le licou, tombe à deux genoux et lui dit :

« O reine, duchesse de beauté, je supplie Votre Grandeur de vouloir bien recevoir dans sa grâce le chevalier de la Triste Figure, que vous voyez là tout pétrifié par votre magnifique présence. »

Don Quichotte, à son exemple, s'était aussi mis à genoux et contemplait attentivement celle que Sancho appelait reine. De temps en temps il frottait ses yeux, tout surpris de ne voir jamais qu'une grosse villageoise, courte, trapue et camarde. Il n'osait pas ouvrir la bouche. Les trois paysannes, aussi étonnées, se regardèrent d'abord sans rien dire. Enfin, celle que Sancho retenait lui répond avec humeur :

« Otez-vous de là, laissez-nous passer : nous avons autre chose à faire que d'écouter vos bêtises. »

— Ah ! princesse ! répondit l'écuyer, comment n'êtes-vous pas touchée de voir devant vous à genoux la colonne des chevaliers errants ?

— Veux-tu finir ? reprit la princesse, ou faut-il que je t'apprenne que je sais étriller les ânes ? Mais voyez donc, ma commère, ces petits freluquets qui veulent, je crois, se moquer de nous ! Ah ! oui, par ma foi ! ils ont bonne mine !

— Sancho, dit alors don Quichotte, lève-toi, mon fils, lève-toi. Je vois trop jusqu'à quel excès va la fureur de mes ennemis. Ils veulent ma mort, ils seront contents. O vous, unique souveraine de ce cœur brisé d'affliction, vous, innocente victime des enchanteurs cruels qui, pour me punir, ont osé cacher vos divins attraites sous la figure d'une villageoise, daignez au moins m'honorer d'un regard ! Peut-être, hélas ! quelque prestige vous empêche aussi de me reconnaître, peut-être mon visage est changé pour vous, mais mon âme est toujours la même ! Les enchanteurs ne peuvent rien sur l'amour pur, constant, éternel, dont elle brûle pour vous.

— Je t'en ponds, répliqua Dulcinée. Allons ! hue ! laissez-nous passer. »

Elle frappe alors des talons son âne, lui fait prendre le galop, et, dans les mouvements qu'elle se donne, le bât, mal sanglé, tourne sous le ventre. La princesse, les pieds en l'air, fait la culbute, tombe sur le pré. Don Quichotte vole à son secours, la relève, Sancho raccommode le bât. Notre héros veut l'y replacer, mais la villageoise, d'un saut, s'y remet à califourchon, pique des deux et s'enfuit légère comme un oiseau.

« Diable ! s'écria Sancho, quelle gaillarde ! Elle caracole mieux qu'un écuyer cordouan. »

Ses demoiselles la suivaient du même train. Bientôt elles disparurent.

« Eh bien ! Sancho, dit alors l'infortuné don Quichotte, suis-je assez persécuté par ces maudits enchanteurs ! Les perfides, non contents de m'enlever le bonheur suprême de voir ma Dulcinée, de lui parler, ont poussé la barbarie jusqu'à la changer, à la transformer en une laide paysanne ; car elle était laide, Sancho.

— Point du tout, répondit l'écuyer ; moi je ne l'ai vue que très belle. »

Pendant cette conversation, nos héros remontaient sur leurs bêtes et prenaient le chemin de Saragosse, où devaient se célébrer des joutes annuelles, qui attiraient beaucoup d'étrangers.

CHAPITRE III

AVENTURE DU CHAR DE LA MORT

Don Quichotte, triste et pensif, marchait en réfléchissant à la malice des enchanteurs et au moyen de rendre à Dulcinée sa figure et sa dignité premières, lorsqu'il vit tout à coup paraître sur le chemin une charrette découverte, remplie de personnages fort extraordinaires.

Celui qui conduisait les mules était un diable hideux. Après lui venaient la Mort, sous la figure d'un squelette humain; un ange, avec de grandes ailes; un empereur portant sur sa tête une belle couronne d'or; un guerrier couvert de ses armes, et d'autres figures non moins singulières.

Notre héros, surpris, arrêta son coursier. Sancho se mit à trembler de toutes ses forces. Bientôt le vaillant don Quichotte se réjouit de ce nouveau péril, et se plaçant devant la charrette :

« Charretier, s'écria-t-il, cocher, diable, qui que vous soyez, qui semblez mener la barque à Caron, apprenez-moi qui vous êtes, où vous allez, d'où vous venez !

— Seigneur, répondit le diable, nous sommes des comédiens de campagne. C'est aujourd'hui la Fête-Dieu. Ce matin, dans un bourg situé derrière cette colline, nous avons représenté la tragédie des *États de la mort*. Ce soir, nous devons la jouer encore dans ce village que vous voyez d'ici.

— Sur ma parole de chevalier errant, répondit alors don Quichotte, j'avais d'abord cru que c'était quelque grande aventure qui m'était réservée. On a raison de dire qu'il faut se défier des apparences. Passez, passez, braves gens. Allez jouer votre tragédie, et disposez même de moi si je peux vous être bon à quelque chose, car dès mon enfance j'aimai le théâtre et ceux qui en font profession. »



« Seigneur, répondit le diable, nous sommes des comédiens de campagne » (p. 72).

Ayuntamiento de Madrid



Ayuntamiento de Madrid

Ayuntamiento de Madrid



Le diable aux grelots sauta à l'instant même sur l'âne laissé par Sancho (p. 73).

Tandis qu'il parlait, un des comédiens resté en arrière rejoignit ses camarades. Celui-là était vêtu de diverses couleurs et tout couvert de grelots. Au bout d'un bâton qu'il portait à la main étaient attachées trois vessies dont il frappait vivement la terre et qu'il agitait en l'air en sautant avec ses grelots. Rossinante eut peur de ce bruit. Pour la première fois de sa vie, il s'avisa de prendre le mors aux dents et d'emporter son maître dans la campagne.

Sancho, voulant le ramener, se jeta à bas de son âne et courut après Rossinante. Le diable aux grelots sauta à l'instant même sur l'âne laissé par Sancho, le força d'aller à coups de vessie et vola avec lui vers le village.

Pendant ce temps, le pauvre Rossinante ne manqua pas de faire ce qu'il faisait toutes les fois qu'il lui arrivait de s'égayer : il tomba rudement avec don Quichotte et demeura couché près de lui.

Sancho, voyant d'un côté son maître à terre, de l'autre son âne allant au galop, frappé continuellement par les bruyantes vessies, ne savait plus auquel courir. Son bon naturel l'emporta cependant : ce fut son maître qu'il préféra. Inquiet, troublé, désolé, le triste écuyer releva le héros, le remonta sur Rossinante, en lui disant :

« Monsieur, le diable emporte mon âne !

— Quel diable ? reprit don Quichotte.

— Pardi ! celui des vessies. Voyez, ô mon Dieu ! voyez comme il le fait galoper !

— Suis-moi, je vais te le faire rendre, fussent-ils déjà tous deux arrivés dans le plus profond de l'enfer ! »

Par bonheur, à ce moment l'âne et le diable culbutèrent, et l'âne, libre après sa chute, s'en revint au grand trot vers son maître.

« Le voici ! s'écria Sancho, le voici ! Oh ! je m'en doutais, le bon animal ne peut vivre longtemps sans moi ! Ce n'est plus la peine de vous fâcher.

— Comment ! s'écria don Quichotte, tu penses que je laisserai l'audace de ce diable impunie ? Non, je veux le châtier, fût-ce sur l'empereur lui-même !

— Ne vous y frottez pas, monsieur, car il n'y a rien à gagner avec des comédiens. Ceux dont le métier est d'amuser les autres ont toujours tout le monde pour eux ; jamais on ne leur donne tort.

— Qu'importe, Sancho ! Mon bras me suffit, quand même l'univers combattrait pour eux. »

Il court aussitôt après la charrette en proférant des menaces terribles. Les comédiens, qui les entendirent et qui les virent s'approcher, se jetèrent promptement à terre, ramassèrent de gros cailloux ; et la Mort, rangeant en bataille l'empereur, l'ange, la reine et le diable cocher, attendit notre chevalier dans une excellente position.



Don Quichotte, étonné, s'arrêta pour examiner son terrain et voir comment il pouvait attaquer avec avantage ce redoutable bataillon.

« Monsieur, lui dit alors Sancho, je vous demande s'il n'y aurait pas plus de témérité que de bravoure à un homme seul de prétendre vaincre une armée commandée par la Mort en personne, et composée d'empereurs et d'anges. D'ailleurs, dans tout ce monde-là il n'y a pas de chevalier errant.

— Tu as raison, Sancho : c'est toi seul que cette affaire regarde. Je dois être simple spectateur et ne t'aider que de mes conseils. Allons, mon fils ! mets l'épée à la main et va toi-même venger ton âne.

— C'est fort bien dit, mais mon âne et moi nous pardonnons à nos ennemis. Nous sommes bons, pacifiques, doux, et nous oublions les injures.

— A la bonne heure, chrétien Sancho ! Et si ta clémence te porte au pardon, nous ferons bien de laisser ces fantômes pour courir à des aventures un peu plus dignes de nous. »

A ces mots, il tourna bride et poursuivit froidement sa route, tandis que la Mort et son escadron, remontés dans la charrette, continuaient doucement la leur.

Ce fut ainsi que cette épouvantable rencontre, grâce à la prudence de Sancho, n'eut pas de suite funeste.

CHAPITRE IV

ÉTRANGE RENCONTRE DU VAILLANT DON QUICHOTTE ET DU BRAVE CHEVALIER DES MIROIRS

Notre héros et son écuyer s'arrêtèrent sous de grands arbres pour souper de leurs provisions et attendre le jour suivant. L'écuyer demanda bientôt la permission de fermer les contrevents de ses yeux : c'était sa manière de dire qu'il voulait dormir. Il se livra donc au sommeil, après avoir établi les coursiers dans une herbe fraîche et touffue.

Nos héros dormaient chacun au pied d'un liège, lorsqu'un bruit soudain dans les bois réveilla tout à coup don Quichotte. Il écouta, regarda à travers les arbres et vit deux hommes à cheval, dont l'un, déjà descendu, dit à l'autre :

« Ote la bride à nos coursiers. Laisse-les paître dans cette prairie : ce bocage silencieux convient à mes tendres douleurs. »

A ces mots, le voyageur se laissa tomber sur le gazon, et les armes dont il était couvert retentirent contre la terre. Don Quichotte ne douta point que ce ne fût un chevalier errant. Il s'approcha de Sancho, le prit par le bras, l'éveilla avec peine, et d'une voix basse :

« Ami, lui dit-il, si je ne me trompe, voici une très belle aventure.

— Plaise à Dieu qu'elle soit bonne ! répondit l'écuyer, tout endormi. Où donc est-elle, monsieur ?

— Regarde de ce côté. Vois-tu ce chevalier errant tristement couché sur l'herbe ?... Mais chut ! le chevalier se mouche et paraît se disposer à chanter. »

La voix de l'inconnu se fit entendre. Don Quichotte et son écuyer écoutèrent attentivement.

L'inconnu, ayant fini sa romance par un soupir, reprit aussitôt avec une voix dolente :

« O la plus aimable, la plus ingrate des femmes ! Jusques à quand, cruelle Cassildée de Vandalie, laisseras-tu se consumer dans la douleur ce chevalier ton captif ? La gloire que tant d'exploits m'ont acquise...

— A la manière dont il commence, dit l'écuyer surpris à don Quichotte, cela m'a l'air d'être long. »

L'inconnu dans ce moment entendit la voix de Sancho :

« Qui va là ? s'écria-t-il. Êtes-vous du nombre des infortunés ou de ceux que le sort favorise ?

— Des infortunés, répondit don Quichotte.

— Approchez donc, l'état de mon cœur me rend chers tous les malheureux. »

Don Quichotte s'avança alors, et son écuyer le suivit.

« Asseyez-vous près de moi, dit l'inconnu, vous que je présume être un chevalier errant, puisque je vous trouve à cette heure dans ce lieu solitaire et sombre, reposant sur l'herbe verte, lit ordinaire des héros qui suivent notre profession.

— Oui, seigneur, reprit don Quichotte, j'ai l'honneur d'être chevalier errant. »

L'écuyer de l'inconnu prit alors Sancho par le bras, et les deux écuyers se retirèrent.

« Seigneur, dit l'inconnu à don Quichotte, je dois vous apprendre que l'incomparable Cassildée de Vandalie, dont mon heureux destin m'a rendu l'esclave, n'a payé mes tendres soins qu'en occupant sans cesse ma valeur à des travaux plus grands, plus pénibles que ceux du fameux Hercule. Je vins à bout de tout, seigneur. Alors l'inexorable Cassildée me commanda de parcourir l'Espagne et de faire avouer, le fer à la main, à tous les chevaliers errants de cette contrée que ma dame l'emportait en beauté sur toutes les princesses du monde. Vous me voyez occupé de cette difficile entreprise. J'ai déjà vaincu une foule de chevaliers, parmi lesquels le triomphe dont je m'honore davantage, c'est d'avoir forcé le plus grand, le plus redoutable de nos guerriers, le fameux don Quichotte de la Manche, à convenir que sa Dulcinée n'était pas digne de disputer la palme à Cassildée de Vandalie. »

A ces paroles, notre héros eut besoin de faire un effort pour réprimer sa colère et ne pas répondre par un démenti.

« Seigneur, dit-il le plus doucement qu'il lui fut possible, je ne m'oppose point à ce que vous ayez vaincu beaucoup de chevaliers espagnols, mais j'ai de fortes raisons de vous assurer que celui que vous avez pris pour don Quichotte n'était pas ce guerrier célèbre : vos yeux sans doute furent abusés.

— Comment ! Que voulez-vous dire ? J'ai si bien vaincu don Quichotte que je vais vous le dépeindre. C'est un grand homme, maigre, sec, dont le visage est

long, décharné, le nez aquilin, les moustaches noires et pendantes. Il a pris pour son surnom celui de chevalier de la Triste Figure. Son écuyer est un laboureur appelé Sancho Pança. Le vigoureux coursier qui le porte dans les batailles se nomme Rossinante; sa dame, Dulcinée du Toboso. Voilà, ce me semble, assez de détails; et si malheureusement ils ne vous suffisent pas, je porte une épée, seigneur, qui prouve tout ce que j'avance.

— Je vous dirai alors, seigneur, que voilà don Quichotte lui-même, prêt à vous détromper à pied comme à cheval. »

En disant ces mots, le héros se lève et met la main sur son épée. L'inconnu le regarde sans s'émouvoir.

« Les exploits de nuit, répond-il, ne plaisent qu'aux brigands : attendons que la belle aurore puisse éclairer notre combat. J'y mets l'expresse condition que le vaincu demeurera soumis aux volontés du vainqueur, pourvu qu'il ne lui prescrive rien de contraire aux lois de la chevalerie.

— J'aurais dicté moi-même ces conditions, » reprit le fier don Quichotte.

Aussitôt les deux héros allèrent éveiller leurs écuyers et leur commandèrent de tenir prêts leurs chevaux au point du jour, pour vider cette grande querelle.

Sancho, surpris et tout effrayé, demeura muet à cet ordre.

« Frère, lui dit l'écuyer inconnu, vous êtes instruit sans doute de la coutume d'Andalousie ?

— Non, répondit le triste Sancho.

— Je vais vous mettre au fait, mon ami : c'est, lorsqu'on est témoin d'une bataille, de ne point rester oisif.

— Qu'entendez-vous par ces paroles ?

— J'entends que pendant le combat de nos maîtres, nous jouerons aussi des couteaux.

— Ah ! c'est la coutume d'Andalousie ?

— Oui, c'est un ancien usage, auquel on ne peut guère manquer. Ainsi, mon confrère, préparez-vous.

— Monsieur, j'ai l'honneur de vous dire que cet usage, fort vilain, est particulier à votre pays. D'ailleurs, je n'ai point d'épée.

— A cela ne tienne, mon cher. J'ai avec moi deux grands sacs de toile. Vous en prendrez un, moi l'autre, et nous nous battons à coups de sac.

— Comme cela, je veux bien. Celui qui frappera le mieux ne risquera que d'ôter la poussière de l'habit de son ennemi.

— Sans doute, mais je dois vous prévenir que de peur que le vent n'emporte les sacs, nous aurons soin de mettre dans chacun une douzaine de gros cailloux.

— Seulement ! diable ! Comme vous y allez ! Oh ! bien, monsieur, je vous



déclare que vos sacs seraient remplis d'étoffes de soie, que je ne me battrais point. Laissons à nos maîtres cette folie. Vivons et buvons, croyez-moi. Dieu nous ordonne de vivre en paix : chacun de nous ne peut qu'y gagner. Tel qui cherche noise finit souvent par se faire frotter. Un chat qu'on pousse à bout devient un lion : vous ne savez pas ce dont je suis capable. Restons en repos, je vous le répète; le mal qui en arriverait serait sur votre conscience. »

A ce moment, le soleil se levait, et toute la nature semblait sourire à l'astre du jour, lorsque le pauvre Sancho, jetant les yeux sur cet écuyer avec lequel il avait passé la nuit, pensa tomber à la renverse en découvrant son terrible nez. Ce nez énorme lui ombrageait tout le visage, descendait de deux doigts au-dessous de la bouche; il était de plus surmonté de plusieurs grosses verrues rougeâtres, et donnait au reste de la figure un aspect effroyable. Sancho recula de quatre pas, croyant apercevoir un spectre.

Don Quichotte, pendant ce temps, contemplait son adversaire, dont la visière, exactement fermée, ne lui permettait pas de voir le visage. Sa taille n'était pas haute, mais ses membres paraissaient forts. Il portait par-dessus ses armes une casaque de brocart d'or, semée d'une multitude de lunes brillantes comme des miroirs. Un superbe panache de plumes blanches, vertes, jaunes, ombrageait son casque, et sa grosse lance était armée d'un fer acéré.

Notre héros jugea que son ennemi devait être redoutable. Il s'en réjouit au fond de son cœur et lui demanda poliment de vouloir bien lever sa visière.

« Je ne montre jamais mon visage qu'après le combat, » répondit fièrement l'inconnu. »

Tous deux aussitôt s'élancent sur leurs coursiers et s'éloignent pour prendre du champ. Don Quichotte n'avait pas fait vingt pas que le chevalier des Miroirs lui cria :

« Souvenez-vous bien, seigneur, de la parole donnée : le vaincu doit rester soumis à la volonté du vainqueur.

— Sans doute, répondit don Quichotte en s'arrêtant, à la condition qu'il ne lui prescrira rien de contraire aux lois de la chevalerie. »

Notre héros enfonça alors ses éperons dans les flancs maigres de Rossinante et, pour la première fois de sa vie, le fit partir au galop. L'inconnu voulut en faire autant; mais, malgré ses coups de talons, son cheval, essoufflé, demeura immobile. Le pauvre chevalier s'agitait avec ses jambes, avec sa bride, avec sa lance et son écu, quand le héros de la Manche, arrivant sur lui comme la foudre, lui fit vider les arçons et le jeta à terre sans connaissance.

Aussitôt à pied, l'épée à la main, il courut auprès du vaincu, dont il se hâta de délayer le casque pour s'assurer s'il était mort, et, découvrant le visage de

son ennemi, il reconnut... faut-il le dire?... les traits, la figure, la propre figure du bachelier Samson Carrasco.

« Sancho, cria-t-il, accours, et juge toi-même du nouveau tour de la malice inconcevable de ces perfides magiciens. »

Sancho, reconnaissant le bachelier qui demeurait étendu sans mouvement, se mit à faire de grands signes de croix.

« Monsieur, dit-il, c'est égal. Commencez par lui passer votre épée au travers du corps, ce sera toujours un enchanteur de moins. »

Don Quichotte leva son épée ; mais l'écuyer inconnu, dépouillé de son grand nez, vint se jeter aux pieds du vainqueur :

« Arrêtez ! s'écria-t-il, ne tuez pas votre ami...

— Où est votre nez ? demanda Sancho.

— Le voilà, répondit l'écuyer en le tirant de sa poche et lui montrant un nez postiche.

— Sainte Marie ! ajouta Sancho en considérant l'écuyer tremblant, n'es-tu pas Thomas Cécial, mon voisin et mon compère ?

— Sans doute, je suis Thomas Cécial, et je t'expliquerai pourquoi le malheureux Carrasco et moi nous étions ainsi déguisés. Au nom de Dieu ! empêche ton maître de le tuer. »

Le bachelier reprit alors ses sens, et don Quichotte, lui présentant la pointe de son épée :

« Chevalier, dit-il, vous allez mourir si vous ne confessez que la beauté de Dulcinée l'emporte sur celle de votre dame, et si vous ne me promettez d'aller jusqu'à la ville du Toboso vous remettre à la discrétion de cette illustre princesse.

— Je confesse et promets tout ce qu'il vous plaira.

— Ce n'est pas tout : avouez et croyez que le chevalier que vous avez jadis vaincu ne pouvait être don Quichotte, mais quelqu'un qui lui ressemblait ; comme de mon côté j'avoue et je crois que vous n'êtes pas le bachelier Carrasco, mais quelqu'un qui lui ressemble.

— Vous avez toute raison, reprit le pauvre infortuné, j'avoue, je crois, je pense, je sens que ce que vous dites est la vérité. Mais, pour Dieu ! donnez-moi la main et daignez m'aider à me relever. »

Don Quichotte, satisfait, secourut son ennemi, parvint, avec les deux écuyers, à le remettre à cheval, et, le laissant entre les mains de Thomas, il reprit, suivi de Sancho, la route de Saragosse.

Tandis que, tout orgueilleux de sa victoire, il s'éloignait à grands pas de son adversaire, celui-ci, triste, humilié, s'en allait la tête basse, songeant à la désagréable issue qu'avaient eue ses beaux projets.

C'était d'après les conseils de maître Nicolas et du curé que le malin Carrasco s'était fait chevalier errant. Ces deux amis de notre héros, désespérant de le retenir chez lui, avaient ensemble arrêté de laisser partir don Quichotte et de le faire suivre ensuite par le bachelier déguisé.

« Vous l'appellerez au combat, lui avaient-ils dit, vous le vaincrez aisément, et vous lui ferez jurer de demeurer deux ans dans sa maison, sans pouvoir reprendre les armes. Don Quichotte, scrupuleux observateur des lois de la chevalerie, ne manquera sûrement point à sa parole, et nous aurons alors le temps de guérir son pauvre cerveau. »

Thomas Cécial, voisin de Sancho, s'était offert pour jouer le rôle d'écuyer, muni d'un grand nez postiche pour que Sancho ne le reconnût point. Carrasco avait suivi avec lui les traces de notre héros et l'avaient découvert dans le bois où l'aventure pensa se terminer tragiquement pour le pauvre bachelier.

« Mon ami, dit celui-ci à Thomas qui le ramenait, puisque me voilà chevalier, je ne cesserai de l'être qu'après avoir étrillé monsieur don Quichotte. »

CHAPITRE V

OU L'ON VERRA LA PLUS GRANDE PREUVE DE COURAGE QUE DON QUICHOTTE
AIT JAMAIS DONNÉE

Le lendemain, don Quichotte, qui cheminait sur la grand'route, aperçut devant lui, en levant la tête, un grand chariot sur lequel flottaient des banderoles aux armes du roi. Il ne douta point que ce ne fût une aventure, baissa sa visière et serra sa lance. La voiture aux banderoles arrivait. Elle n'était conduite que par deux hommes dont l'un était sur les mules, l'autre sur le derrière du chariot. Don Quichotte marcha vers eux :

« Frères, dit-il, où allez-vous ? Quel est ce char ? Que contient-il ? Que signifient ces banderoles ?

— Monsieur, répondit le conducteur, cette voiture est à moi. Elle contient deux grandes cages où sont deux lions d'Afrique, que le gouverneur d'Oran envoie à Sa Majesté. Les banderoles, où vous voyez les armes du roi, vous apprennent que le présent est pour lui.

— Sont-ils un peu forts, ces lions ?

— Si forts, que jamais il n'en vint de pareils en Espagne.

— Mon ami, répondit don Quichotte, donnez-vous la peine de descendre, ouvrez ces cages et laissez-moi ces pauvres bêtes. Je serais bien aise d'apprendre aux enchanteurs qui me les adressent ce que c'est que don Quichotte de la Manche. »

Et comme le conducteur hésitait :

« Coquin, poursuivit-il, je jure Dieu que si tu n'ouvres ces cages tout à l'heure, cette lance que tu vois va te clouer à ta charrette. »

Le conducteur effrayé supplia notre héros de lui permettre au moins de dételer ses mules et de sauver ces pauvres bêtes qui faisaient toute sa fortune,



« Homme de peu de foi, s'écria don Quichotte, ma pitié t'accorde ce que tu demandes. Dételle tes mules et fuis. Dans un moment tu verras toi-même l'inutilité de tes précautions.

— Monsieur, monsieur, s'écria Sancho avec un accent lamentable, j'ai vu à travers les barreaux une seule patte de ces messieurs : je vous réponds, sur ma foi, que d'après cette patte-là le lion doit être plus gros qu'une montagne.

— Les lions sont gros quand on a peur, répondit don Quichotte. Retire-toi, mon pauvre Sancho. Si je péris dans ce combat, tu sais ce que tu dois dire à Dulcinée. »

Tandis que Sancho se mettait prudemment à l'abri, le conducteur, pressé de plus en plus par notre héros, se décida à le satisfaire. Il ouvrit en plein la cage du lion et découvrit tout à coup son énorme taille, sa crinière horrible, ses yeux farouches et sanglants. Don Quichotte le considéra sans effroi. Le lion se retourna, étendit lentement ses membres, allongea ses muscles, ses griffes, ouvrit sa gueule profonde et fit un long bâillement. Ensuite, avec une langue énorme, il nettoya son museau, passa et repassa cette langue sur ses joues, se leva, allongea sa tête hors de la cage et promena à droite et à gauche deux prunelles qui ressemblaient à deux immenses brasiers.

Notre chevalier, attentif, suivait tous ses mouvements. Il n'était ému que du vif désir de commencer le combat. Mais le généreux lion, qui se souciait peu de chevalerie, présenta son derrière au héros et se coucha au fond de sa cage.

Don Quichotte voulut que le conducteur l'irritât à coups de bâton et le forçât de s'élancer.

« Non pas, s'il vous plaît, répondit le pauvre homme, car la première chose qu'il ferait serait de me mettre en morceaux. Mais en vérité, seigneur chevalier, vous devriez être plus que content : vous avez poussé la valeur jusqu'au dernier point où elle peut atteindre. Il me semble que lorsque le plus brave des guerriers a défié son ennemi, lui a présenté le combat, et que l'autre le refuse, il a mis sa gloire à couvert. La victoire est à vous, seigneur : le lion a fui, donc il est vaincu.

— Vous avez raison, reprit don Quichotte. Ami, fermez cette cage. Je suis quitte envers mon devoir. Meurent, meurent les enchanteurs ! Et vive la chevalerie ! »

Le conducteur ne demandait pas mieux que d'obéir à ces derniers ordres. Il referma la cage et rappela Sancho.

« Mon ami, dit le héros au charretier, vous pouvez ratteler vos mules et poursuivre votre route. Et toi, Sancho, donne deux écus d'or à ces messieurs pour le temps que je leur ai fait perdre. »



Don Quichotte le considéra sans effroi (p. 82).

Ayuntamiento de Madrid

Ayuntamiento de Madrid

Sancho donna les écus d'or. Le conducteur et le charretier vinrent baiser la main du héros et lui promirent de raconter au roi l'action dont ils avaient été témoins.

« Messieurs, répondit don Quichotte, si Sa Majesté vous demande quel est celui qui osa mettre fin à cette aventure, je vous serai obligé de lui dire que c'est le chevalier des Lions. Je suis résolu de m'appeler ainsi désormais et de quitter le surnom de la *Triste Figure* que j'avais porté jusqu'à présent. »

Le conducteur et le charretier ne s'opposèrent point à ce changement. Ils prirent congé de don Quichotte et continuèrent leur route, tandis que celui-ci poursuivait la sienne avec son écuver.

CHAPITRE VI

GRANDE ET SURPRENANTE AVENTURE DE LA CAVERNE DE MONTESINOS

Trois jours s'étant écoulés, don Quichotte pria Sancho de lui trouver un guide qui pût le mener par le plus court chemin à la célèbre caverne de Montesinos, dans laquelle il était résolu de descendre. Sancho lui amena un jeune écolier, et bientôt notre héros, accompagné de son écuyer et de son guide, se mit en route.

Nos voyageurs arrivèrent ainsi à un village où ils passèrent la nuit. Le guide avertit don Quichotte qu'il n'était plus qu'à deux lieues de la caverne, et que s'il avait toujours le projet d'y descendre, de longues cordes étaient nécessaires. Notre héros en fit acheter cent brasses. Le lendemain il partit avec ses deux compagnons, et arriva vers les deux heures de l'après-midi à l'entrée du précipice, qui était si remplie de ronces et de broussailles qu'on pouvait à peine l'apercevoir.

Don Quichotte, descendu de cheval, se fit passer sous les bras plusieurs doubles de la corde.

« Ah ça, monsieur, lui dit Sancho, que Votre Seigneurie prenne garde à ne pas faire comme ces bouteilles qu'on met à rafraîchir dans les puits et qu'on retire cassées. Je ne vois pas qu'il soit bien nécessaire que vous descendiez là dedans.

— Attache toujours, et tais-toi. Cette grande aventure m'est réservée. »

Notre héros, se voyant attaché, regretta beaucoup de ne s'être pas pourvu d'une petite sonnette pour avertir de temps en temps qu'il était encore en vie. Mais, s'abandonnant à la Providence, il se jeta à genoux, et élevant la voix :

« O dame de mes peines ! s'écria-t-il, illustre et belle Dulcinée, je vais me précipiter, m'ensevelir dans cet abîme, uniquement pour apprendre au monde qu'il n'est point de travaux au-dessus d'un cœur qui t'adore. »

Ayuntamiento de Madrid





Puis, s'abandonnant à la corde, il se laissa couler dans le précipice (p. 85).

Cela dit, il s'approcha de l'entrée, tira son épée et coupa les broussailles qui lui fermaient le chemin. Puis, s'abandonnant à la corde, il se laissa couler dans le précipice, en demandant qu'on filât de la corde. Le guide et l'écuyer obéissaient. Bientôt ils n'entendirent plus la voix du héros, et les cent brasses étaient à leur fin. Incertains de ce qu'ils devaient faire, ils demeurèrent à peu près une demi-heure à se consulter. Au bout de ce temps ils jugèrent qu'il fallait retirer la corde; mais elle revenait sans aucun poids, ce qui leur fit imaginer que don Quichotte n'était plus au bout. Sancho pleurait, se désolait et retirait plus vite la fatale corde. Enfin, au bout de quatre-vingts brasses, il sentit tout à coup qu'elle était pesante, et après dix brasses encore il vit distinctement son maître.

Quand celui-ci fut tout à fait remonté, on s'aperçut qu'il était endormi. Aussitôt on l'étendit par terre, on le secoua, et le héros, ouvrant les yeux, s'écria :

« O mes chers amis, vous me privez du plus doux, du plus beau spectacle de l'univers ! Hélas ! il n'est donc que trop vrai que le bonheur passe comme un songe ! Cette caverne est le séjour des merveilles. Asseyez-vous, mes enfants, écoutez bien et croyez.

« Je descendais, soutenu par votre corde, dans les ténèbres de cet abîme, lorsqu'à une longue distance du jour je découvris sur ma droite une cavité profonde. Je résolus d'entrer dans cette cavité. Je vous criai, mais en vain, de ne plus filer de corde. Je m'arrêtai sur un roc en saillie, et, voyant que, malgré mes cris, la corde arrivait toujours, je la saisis, j'en fis un rouleau sur lequel je me reposai. A peine assis, un sommeil paisible vint s'emparer de mes sens.

« Tout à coup je me réveille et me trouve au milieu d'un pré délicieux. Je m'avance dans cette prairie et découvre bientôt un superbe palais de cristal. Deux portes d'émeraude s'ouvrent : il sort du palais un vieillard, couvert d'un manteau mordoré et tenant à la main un rosaire. Son air et sa démarche me pénétrèrent de respect. Il vint à moi ; je l'attendis : « Depuis longtemps, me dit-il, « intrépide don Quichotte, tout ce que nous sommes ici d'enchantés soupirons « après votre arrivée. Suivez-moi, digne chevalier ; le destin permet que je vous « révèle les étonnantes merveilles de ce château de cristal dont je suis l'alcade « éternel : c'est Montesinos qui vous parle ! »

« Je me promenais donc avec lui dans la délicieuse prairie, lorsque tout à coup j'aperçois, jouant ensemble sur le gazon, trois villageoises absolument semblables à celles que nous rencontrâmes sur la route du Toboso. Surpris, troublé à cette vue, j'ai prié le vieillard de me dire s'il connaissait ces trois villageoises.

« — Non, me dit-il, elles ne sont arrivées que depuis peu ; mais je pense qu'elles « doivent être des princesses enchantées, car c'est ici le rendez-vous de toutes les « victimes des enchanteurs ». Ne doutant plus alors que ce ne fût Dulcinée, j'ai volé

vers elle, je l'ai reconnue et j'ai voulu lui parler : mais, hélas ! sans me répondre, sans me jeter un regard, elle a fui comme un faon timide. Je suis resté les bras tendus, dévorant mes pleurs, mes soupirs, et je me disposais à poursuivre cette fugitive si chère à mon cœur, lorsque le palais, la prairie, Montesinos, tous les objets, ont disparu soudain à mes yeux.

— O mon bon Dieu ! s'écria Sancho en se frappant le front de ses mains, est-il possible que les enchanteurs soient assez forts pour ôter ainsi la raison et le bon sens à mon maître ! Ah ! monsieur ! je vous le demande par tout ce que vous révérez, ne contez jamais à personne ce que vous venez de nous dire, car on finira par croire que vous êtes un peu timbré.

— Mon fils, répondit notre héros, je pardonne à ton amitié les conseils sévères qu'elle me donne. Mais tu connais mon horreur pour le mensonge : je t'affirme que tout ce que tu viens d'entendre m'est arrivé de point en point. »

Après avoir dîné sur l'herbe des provisions de Sancho, ils remontèrent à cheval pour aller coucher dans une hôtellerie qui n'était pas fort éloignée.

CHAPITRE VII

LES MARIONNETTES DE MÉLISANDRE

Ils étaient à peine arrivés à l'hôtellerie qu'on y vit entrer un homme vêtu de peaux de chamois depuis la tête jusqu'aux pieds, portant un large emplâtre vert sur l'œil et sur la joue gauche. En arrivant il s'écria :

« Seigneur aubergiste, avez-vous de la place? Pouvez-vous donner à coucher au fameux singe devin et aux marionnettes de Mélisandre? »

— Eh! c'est maître Pierre! répondit l'aubergiste avec joie. Pour vous, maître Pierre, je refuserais le duc d'Albe. Faites arriver promptement votre singe et vos marionnettes. J'ai beaucoup de monde ici, la recette sera bonne, et nous allons rire ce soir. »

Tandis que la salle se préparait, Sancho, mis par l'aubergiste au courant des merveilleux dons de divination du singe de maître Pierre, voulut savoir si les grandes choses que son maître avait vues dans la caverne de Montesinos étaient véritables ou non. Le singe sauta sur l'épaule de maître Pierre, qui, après l'avoir écouté, dit gravement à Sancho :

« Le devin prétend que votre question est difficile, mais qu'un seul mot y répondra. Tout ce que l'illustre don Quichotte assure avoir vu dans la caverne de Montesinos est au moins très vraisemblable. »

Notre héros, fort satisfait de la réponse, se rendit dans la salle du spectacle. On lui donna la place d'honneur. Tout ce qui était dans l'auberge vint se ranger derrière lui. Plusieurs bougies furent allumées autour d'un petit théâtre qu'elles éclairaient parfaitement. Maître Pierre se cacha derrière pour faire mouvoir les figures. Son petit garçon se plaça debout sur le devant de la scène, tenant une baguette à la main, pour tout expliquer aux spectateurs, et la toile se leva.

Toutes les oreilles étaient attentives, tous les yeux fixés sur la scène, lorsqu'on entendit derrière le théâtre un grand bruit de trompettes et de tambours. Alors le petit garçon prit la parole et dit d'un ton de fausset :

« Ici commence la véritable histoire de la belle Mélisandre et de son époux don Gaïféros. Vous allez voir comme Mélisandre, prisonnière chez les Maures, fut remise en liberté par son mari. Le voilà, ce don Gaïféros qui, oubliant sa femme, fait une partie de dames. Ce personnage qui paraît avec la couronne en tête, c'est l'empereur Charlemagne, père de Mélisandre. Il n'est pas de trop bonne humeur de voir son gendre oublier sa femme et le réprimande vertement de la laisser captive. Voyez comment don Gaïféros se lève, enflammé de colère, comme il jette par terre la table, les dames et le damier, comme il demande ses armes. Il va s'armer, monte à cheval et se met en route.

« A présent, messieurs, regardez cette grande tour; voyez-y sur le balcon cette jeune dame habillée en maure : c'est la femme de Gaïféros qui songe à son époux. Ce chevalier que vous voyez sur son cheval, c'est don Gaïféros lui-même. Il arrive au pied de la tour. Mélisandre le considère, le prend pour un voyageur et lui chante la romance :

Beau chevalier, viens-tu de France?

As-tu vu don Gaïféros?

« Voyez comment Gaïféros se dépêche d'ôter sa cape, comment sa femme le reconnaît et comme elle saute de joie. Voyez-vous don Gaïféros escalader la muraille, arriver jusqu'à sa femme, la saisir, la tirer à lui, sans regarder seulement s'il déchire ou non le beau falbala? Il l'emporte, la jette à califourchon sur la croupe de son cheval, se remet en selle, prend le galop, et la belle Mélisandre, qui se sent un peu cahotée, serre son mari de toutes ses forces, et tremble parce qu'elle n'est pas accoutumée à cette manière de voyager.

« Malheureusement, Mélisandre a été vue descendant du haut de la tour et fuyant avec son époux. Le roi Marsile fait aussitôt sonner l'alarme. Entendez-vous les armes, les cris, les instruments de musique? Au milieu de ce tumulte, voyez la superbe cavalerie qui sort à la poursuite de Mélisandre. Regardez ces beaux cavaliers, avec leurs grandes moustaches, leurs cimenterres à la main, leur air farouche et terrible. Oh! combien voilà d'escadrons! oh! que je crains pour les époux! Si par malheur ils sont rejoints, vous allez les voir revenir attachés à la queue de leur coursier, et livrés ensuite aux atrocités d'un peuple infidèle et barbare.

— Non, par Dieu! s'écria à ce moment don Quichotte d'une voix tonnante. Non, tant que je vois le jour, il ne peut rien arriver au brave don Gaïféros. Arrêtez,

Ayuntamiento de Madrid

lâches musulmans ! cessez une indigne poursuite. C'est moi qui défends Mélisandre, c'est moi qui vous défie tous !... »

A ces mots, l'épée à la main, il s'élance sur les marionnettes, enfonce, renverse les escadrons maures, détruit les maisons, les remparts, pénètre même plus loin ; et si maître Pierre ne se fût baissé, sa tête tombait sur la scène avec celles de ses guerriers.

Ce pauvre maître Pierre, à l'abri derrière sa plus forte planche, criait de toutes ses forces :

« Seigneur don Quichotte, apaisez-vous ! Ceux que vous tuez ne sont pas des Maures, ce sont des figures de pâte. Ah ! malheureux que je suis ! vous me cassez tout, vous me ruinez ! »

Don Quichotte n'écoutait rien et continuait le carnage. En quelques minutes, le théâtre croule par terre. La cavalerie fut taillée en pièces ; le roi Marsile, grièvement blessé, demeura dans les débris ; l'empereur Charlemagne perdit sa couronne. Le petit garçon courut se cacher. L'aubergiste et tout l'auditoire gagnèrent la porte.

Notre héros, au milieu des morts, des blessés et des fuyards, maître du champ de bataille, s'arrêta pour reprendre haleine.

« Je voudrais bien, s'écria-t-il, que tous ceux qui osent nier l'utilité de la chevalerie fussent témoins de cette aventure. Où seraient donc Gaïféros et la belle Mélisandre si le hasard ou leur bonheur ne m'avait pas conduit ici ? Vive, vive la chevalerie ! Elle seule fait des heureux !

— Ce n'est pas moi qu'elle rend tel, répondit maître Pierre d'une voix douloureuse. J'avais, il y a trois quarts d'heure, des empereurs, des rois à mes ordres ; mes coffres étaient pleins de dames, de chevaliers, de coursiers superbes, et me voilà dépouillé, pauvre et solitaire. »

Ce touchant discours attendrit Sancho.

« Ne pleurez pas, dit-il, maître Pierre, vos plaintes me fendent le cœur. Je connais monseigneur don Quichotte : il est bon, il est scrupuleux, et s'il vous a fait quelque tort, vous pouvez être certain qu'il vous en dédommagera.

— Assurément, dit notre héros, mais je ne sache pas que maître Pierre ait rien à réclamer de moi.

— Comment, rien ! reprit celui-ci. Regardez donc ces corps morts, ces membres épars, ces princesses mutilées !

— Allons, dit notre chevalier, voilà sans doute un nouveau tour de messieurs les enchanteurs. Vous verrez que mes ennemis ne seront plus que des marionnettes ! J'ai fait ce que ma profession m'obligeait de faire. Si la chance tourne à présent, ce n'est pas ma faute ; et pour vous prouver la pureté de mes intentions,

je me condamne de bon cœur à vous payer le dommage. Estimez-le vous-même, maître Pierre, je m'acquitterai sur-le-champ. »

Maître Pierre, en s'inclinant, répondit qu'il n'attendait pas moins du magnanime don Quichotte, et proposa de rendre juges de ses demandes l'aubergiste et le grand Sancho. Ces deux arbitres furent agréés. On convint d'une somme de quarante réaux, que Sancho paya sur-le-champ. Maître Pierre fut content, don Quichotte fort satisfait d'avoir sauvé Mélisandre, et la paix rétablie dans l'hôtellerie, où tout le monde alla se coucher.

CHAPITRE VIII

COMMENT NOTRE HÉROS RENCONTRA UNE BELLE DAME QUI CHASSAIT,
ET DE CE QUI S'ENSUIVIT

Comme don Quichotte et son écuyer traversaient ensemble une prairie, notre héros aperçut une troupe de fauconniers et de chasseurs. Au milieu d'eux était une jeune dame, d'une figure agréable et noble, montée sur une haquenée blanche. Elle tenait à la main un faucon. Les hommages qu'on s'empressait de lui rendre témoignaient qu'elle était d'un haut rang et qu'elle commandait à tous les chasseurs.

« Mon fils Sancho, dit notre chevalier, cours auprès de cette belle dame qui porte un oiseau sur le poing. Dis-lui que le chevalier des Lions, qui met à ses pieds son profond respect, lui demande la permission de se présenter devant Son Altesse pour lui offrir ses services. »

Sancho partit aussitôt au trot de son âne, arriva au milieu des chasseurs, s'approcha de l'amazone, descendit, se mit à genoux et lui dit :

« Madame, qui êtes si belle, je m'appelle Sancho Pança, écuyer du chevalier des Lions, que vous voyez arrêté là-bas. Mon maître, qui s'appelait jadis le chevalier de la Triste Figure, m'envoie vous dire qu'il serait charmé de baiser les pieds de votre beauté, de se consacrer au service de Votre Altesse et de votre oiseau. Mais il lui faut pour cela votre permission, et j'ajoute que Votre Seigneurie peut fort bien la lui donner, parce qu'elle n'en sera pas fâchée.

— Aimable écuyer, répondit la dame, vous vous acquittez à merveille des messages que l'on vous donne. Commencez par vous relever : l'ami, le compagnon fidèle du chevalier de la Triste Figure, dont je connais parfaitement et la gloire et les exploits, ne doit point parler à genoux. Levez-vous donc, je vous



prie, et retournez dire à votre maître que le duc mon époux et moi nous serons charmés de le recevoir dans notre maison, peu éloignée d'ici. »

Notre écuyer s'inclina respectueusement, traversa d'un air fier la troupe des chasseurs et alla rendre compte à don Quichotte de l'agréable réponse de madame la duchesse. Notre héros, en l'écoutant, se redressa sur sa selle, s'affermir sur ses étriers, leva sa visière et s'avança la tête haute.

La duchesse, pendant ce temps, avait fait appeler son époux, l'avait instruit de l'ambassade, et, comme ils avaient tous deux entendu raconter les folies de don Quichotte, ils se firent un plaisir extrême de connaître le héros de la Manche, et convinrent de le traiter comme un véritable chevalier errant. Le duc alla vers lui et l'embrassa.

« Si l'illustre chevalier de la Triste Figure, lui dit-il d'un ton sérieux, veut nous faire l'honneur d'y venir, prenons le chemin du château.

— Sans doute, dit Sancho d'un air capable, il le veut bien, et moi aussi. Mais, monsieur le duc, n'oubliez donc pas que nous nous appelons à présent le chevalier des Lions. »

Don Quichotte remonta sur son coursier, le duc reprit aussi le sien, et la duchesse, placée entre son époux et le chevalier, se mit en route.

Dès que l'on approcha du château, le duc alla lui-même en avant donner des ordres pour la réception qu'il voulait faire à don Quichotte. Dès que le chevalier arriva, deux écuyers richement vêtus vinrent l'aider à descendre. Quatre belles demoiselles lui présentèrent un superbe manteau d'écarlate, qu'elles attachèrent sur ses épaules. Les galeries se remplirent de monde. Tous les habitants de la maison criaient : « Heureux, heureux le jour où nous recevons ici la fleur de la chevalerie ! » Enchanté de tant d'honneurs, don Quichotte s'avancait gravement, donnant la main à la duchesse et remerciant tout bas le Ciel de ce qu'enfin il se voyait traité de la même manière qu'il avait vu, dans ses livres, traiter les chevaliers errants.

On introduisit notre héros dans une superbe salle, tapissée de drap d'or. Six demoiselles vinrent le désarmer et lui présentèrent une aiguière d'or pour qu'il se lavât les mains. Quand cela fut fait, douze pages, précédés d'un maître d'hôtel, vinrent lui annoncer que le dîner était prêt. Don Quichotte fut conduit avec beaucoup de pompe à la salle du festin.

Tandis qu'ils étaient à table, un des convives se tourna vers Sancho, qui se tenait debout près de la chaise de son maître :

« N'est-ce pas vous, lui dit-il, qui vous appelez Sancho Pança, à qui votre maître a promis le gouvernement d'une île ?

— Oui, monsieur, répondit Sancho, et je mérite ce gouvernement tout aussi.

Ayuntamiento de Madrid



« Seigneur, reprit Don Quichotte, je dois vous répondre avec franchise... » (p. 93).

Ayuntamiento de Madrid

bien que certains personnages. Je suis de ceux de qui on peut dire : « S'il est mis avec les bons, c'est qu'il est bon. » Grâce au Ciel, j'ai un bon maître, je suis avec lui depuis longtemps, j'y profite tous les jours, et j'espère qu'avec l'aide de Dieu ni lui ni moi ne manquerons d'empires, non plus que d'îles à gouverner.

— Non, certainement, interrompit le duc, car j'en possède neuf assez considérables ; et, en faveur du seigneur don Quichotte, je vous donne dès aujourd'hui le gouvernement de la plus belle.

— Sancho ! s'écria notre chevalier, cours te mettre à genoux devant Son Excellence, et la remercier de son bienfait. »

L'écuyer obéit sur-le-champ. Après quoi le maître d'hôtel l'emmena dîner avec lui.

Don Quichotte, demeuré seul avec ses aimables hôtes, parla de Dulcinée selon sa folie, et de beaucoup d'autres choses avec esprit et raison. Après l'avoir écouté, le duc lui demanda sérieusement s'il pensait que son écuyer Sancho fût en état de bien gouverner l'île dont il voulait lui faire don.

« Seigneur, reprit don Quichotte, je dois vous répondre avec franchise. Le caractère de Sancho est un assemblage singulier des choses les plus contraires : il est à la fois bon homme et subtil, naïf et rusé, et lorsqu'il semble dire une niaiserie, il se trouve qu'il vous a donné une excellente leçon. Quant à son cœur, il est bon, et sa probité parfaite. Il aime la vertu par instinct. Sa simplicité cache un grand sens. J'ose croire que cela suffit pour faire un bon gouverneur ; du moins j'en connais beaucoup qui sont loin d'avoir les qualités de Sancho, et qui ne savent pas mieux lire que lui. »

A ce moment, le repas étant terminé, Sancho entra dans la salle et se jeta aux genoux de la duchesse :

« Madame, lui dit-il, c'est fini. Après la bonté que vous venez de me témoigner, je suis décidé à me faire chevalier errant et à vous choisir pour ma dame. En attendant, je ne suis qu'un pauvre écuyer, laboureur de mon métier ; je m'appelle Sancho, j'ai une femme et des enfants ; si dans tout cela vous trouvez quelque chose qui puisse vous convenir, tout est à votre service, vous en pouvez disposer comme de votre bien propre.

— Il est aisé de voir, répondit la duchesse, que vous fûtes élevé dans le centre même de la politesse et de la fine galanterie. Je suis reconnaissante de votre offre, mon ami Sancho, et j'espère vous le prouver en pressant monsieur le duc de vous donner le gouvernement qu'il vous a promis. Avant peu vous serez installé dans votre dignité de gouverneur, revêtu d'or et de soie, maître absolu dans votre île. Je vous recommande seulement de traiter avec bonté vos vassaux, qui sont tous des gens de bien.

— Qu'ils soient tranquilles, madame la duchesse, et vous pouvez l'être sur ma parole. Soyez sûre que les bons trouveront en moi leur ami, que je les écouterai, les recevrai, les servirai à tous les instants du jour. Pour les méchants, point d'oreille. Voilà tout mon secret. »

Cela dit, don Quichotte et Sancho allèrent dormir, tandis que la duchesse et son époux s'inquiétaient de préparer à notre héros une belle et grande aventure, parfaitement dans le goût de l'ancienne chevalerie.

CHAPITRE IX

GRANDE AVENTURE DE LA FORÊT

La duchesse, qui s'était fait raconter toute l'histoire de l'enchantement de Dulcinée, disposa la grande aventure qu'elle réservait à don Quichotte. Quand tout fut prêt, l'aimable duchesse indiqua pour le lendemain une partie de chasse avec des chevaux, des piqueurs nombreux et l'appareil le plus magnifique. On porta de sa part à notre héros un superbe habit de chasseur, qu'il refusa, d'après le vœu qu'il avait fait de ne jamais quitter ses armes. Sancho ne refusa point celui qu'on vint lui offrir, qui était d'un beau drap vert : il le regarda, l'examina bien, s'assura qu'il était tout neuf, et se promit de le vendre à la première occasion.

Le lendemain, don Quichotte armé de pied en cap, Sancho revêtu de son habit vert, vinrent attendre la duchesse. Tous les chasseurs se mirent à sa suite, et la troupe se rendit dans une forêt située entre deux montagnes. Là, les postes furent pris, les chiens découplés, et la chasse commença par des fanfares et des cris de joie. La courageuse duchesse descendit de son palefroi, courut occuper un défilé par où les sangliers avaient coutume de passer et prépara sa lance. Don Quichotte et le duc, à pied, se tinrent à ses côtés. Sancho, qui venait d'apprendre que c'était aux sangliers qu'on en voulait, se mit derrière son maître, après s'être assuré d'une allée par laquelle on pût s'échapper.

A peine avait-il pris ses précautions que tout à coup un sanglier énorme, poursuivi par toute la meute, parut, les yeux pleins de feu, la gueule écumante, présentant aux chiens, aux chasseurs, des défenses épouvantables.

Don Quichotte, l'épée à la main, s'élança droit au sanglier. Le duc le suivit. La duchesse, plus prompte, les aurait devancés tous deux si son époux ne l'eût retenue. Sancho, voyant l'animal, se jeta à bas de son âne, s'enfuit et, gagnant

un arbre, fit ses efforts pour monter dessus. Mais il ne put arriver qu'à la moitié. Troublé par la peur, il saisit une branche sèche, qui cassa sous sa main : Sancho tomba; chemin faisant, une autre branche l'accrocha et le tint suspendu dans l'air. Le malheureux écuyer se mit à jeter des cris si perçants que tout le bois en retentit. L'animal, pendant ce temps, expirait sous les coups des chasseurs. Don Quichotte aperçut alors l'écuyer au bout de la branche, les bras tendus, la tête en bas, et tout auprès de lui son âne, seul ami qui ne l'eût pas abandonné. Notre héros courut le délivrer. Sancho, mis à terre, ne s'occupa plus que de pleurer l'énorme déchirure de son bel habit vert tout neuf.

Les chasseurs portèrent le sanglier en triomphe jusqu'à des tentes dressées au milieu de la forêt. Là se trouvèrent des tables couvertes d'excellents mets, et on ne songea plus qu'à dîner. Le repas terminé, on continua la chasse. La nuit venue, comme on était prêt à s'en retourner au château, la forêt parut tout à coup éclairée d'un nombre infini de lumières. On entendit dans le lointain des timbales, des trompettes, d'autres instruments guerriers. Chacun s'arrêta, se demandant d'où pouvait venir ce bruit. Don Quichotte lui-même était surpris, le duc inquiet, la duchesse troublée, Sancho tremblant. Tous gardaient un profond silence, lorsqu'un courrier, vêtu en démon, vint à passer en cornant d'un effroyable cornet.

« Courrier, lui demanda le duc, qui êtes-vous? et quelle est cette grande armée qui traverse la forêt?

— Je suis le diable, répondit le courrier d'un accent terrible : je cours après don Quichotte de la Manche; et le bruit que vous entendez vient d'une troupe d'enchanteurs qui conduisent sur un char Dulcinée de Toboso.

— Si vous étiez le diable, reprit le duc, vous auriez déjà reconnu le héros que vous cherchez, puisque le voilà devant vous.

— Chevalier des Lions, dit alors le diable en se retournant, le grand Merlin m'envoie vers toi pour te commander de l'attendre ici. Tu l'y verras avec ta Dulcinée; il doit t'indiquer le moyen de désenchanter cette illustre dame. J'ai dit, tu m'entends, obéis. »

A ces mots, il sonna du cor, s'échappa et s'enfuit dans le bois.

« Seigneur, demanda le duc à notre héros, aurez-vous le courage d'attendre?

— Oui, sans doute, répondit-il, l'enfer dût-il m'attaquer!

— Vous êtes le maître, ajouta Sancho. Pour moi, je déclare que je m'en vais. Ces messieurs sont un peu trop laids pour qu'on ait du plaisir à les voir. »

En parlant ainsi, l'écuyer voulut prendre le chemin du château; mais un épouvantable bruit, qui justement venait de ce côté, le força à rester à sa place. Au même instant, aux quatre coins de la forêt on entendit des décharges de mousqueterie, comme si quatre combats se livraient à la fois. Le héros soutint vaillamment

cette épreuve, trop forte pour son écuyer. Sancho, demi-mort de peur, se laissa tomber presque sans connaissance sur les genoux de la duchesse. On courut chercher de l'eau, qu'on lui jeta sur le visage, et bientôt il reprit ses sens.

Ce fut pour voir arriver un char traîné par quatre grands bœufs tout couverts d'une étoffe noire. Ces bœufs portaient à chaque corne une torche allumée. Au milieu du char, sur un trône, on remarquait trois vieillards, dont la barbe blanche passait la ceinture : ils étaient entourés de démons si laids que Sancho ferma les yeux pour ne pas les voir. Le char s'arrêta devant don Quichotte, et un des trois vieillards se leva :

« Reconnais-moi, lui dit-il, je suis le savant Lirgande.

— Et moi le puissant Alquif, reprit le second vieillard.

— Et moi l'enchanteur Arcalaüs, ajouta le troisième d'une voix menaçante. Malheur aux chevaliers dont je suis l'ennemi mortel! »

Le char reprit alors sa marche et disparut. On entendit une agréable musique de flûtes et de hautbois, et l'on vit bientôt paraître un char en triomphe, attelé de six mules grises, caparaçonnées de blanc. Dans le char, douze figures blanches, portant des flambeaux allumés, entouraient un trône, sur le haut duquel on voyait assise une nymphe vêtue d'une toile d'argent. Son visage était couvert d'un voile, mais si fin, que son tissu laissait distinguer tous les traits. Elle paraissait avoir dix-huit ans. Sa modestie et sa grâce égalaient seules sa beauté. Près d'elle se tenait debout une longue figure immobile, vêtue d'une tunique noire et la tête voilée d'un crêpe.

Au moment où le char parvint devant don Quichotte, la longue figure ôta tout à coup son voile et fit voir un vieillard pâle qui ressemblait à un spectre. Sancho pensa tomber une seconde fois ; don Quichotte fut ému. Le vieillard, en le regardant, lui adressa la parole :

« Reconnais-moi, chevalier des Lions : je suis Merlin, le père des enchanteurs et l'ami des héros. J'ai appris que Dulcinée avait vu, par je ne sais quelle perfidie, disparaître toute sa beauté. Si tu veux voir finir ses maux, écoute ce que le sort a décidé :

Par la main de Sancho, sur son large derrière
Trois mille et trois cents coups appliqués fortement
Rendront à cet objet charmant
Son éclat, sa beauté première.

— Oui-da ! s'écria Sancho. Que je me donne seulement trois mille trois cents coups ! C'est une misère, n'est-ce pas ? Pardieu ! monseigneur Merlin, vous avez là de belles recettes pour désenchanter les gens ! Je ne vois pas ce que ma peau peut avoir de commun avec les magiciens ; mais, dans tous les cas, je vous avertis

que si madame Dulcinée ne peut redevenir belle que lorsque je me serai fôuetté, la pauvre dame risque beaucoup de rester laide toute sa vie!

— Insolent que vous êtes! reprit don Quichotte en colère, je ne sais ce qui me tient que je ne vous attache tout à l'heure à cet arbre et que je ne vous applique deux fois plus de coups qu'on n'a la bonté de vous en demander!

— Non, interrompit Merlin, Sancho doit se fouetter lui-même, de son plein gré, quand il voudra, sans que personne puisse l'y contraindre.

— Eh! qu'ai-je à démêler, s'il vous plaît, reprit Sancho, avec madame Dulcinée? Que monsieur mon maître se fasse donner des coups pour elle, rien de plus juste; mais quant à moi, serviteur, n'y comptez pas!

— O le moins pitoyable des écuyers, dit alors la jeune nymphe d'une voix dolente, en se levant du trône où elle était assise; cœur de pierre, âme de bronze! Les tigres sont moins cruels que toi. Ah! laisse-toi toucher, si ce n'est pour moi, du moins pour ton malheureux maître, que je vois prêt à mourir de douleur!

— Sancho, mon ami Sancho, reprit alors la duchesse, votre cœur ne vous dit-il rien?

— Pardonnez-moi, madame, il me dit que les coups ne sont pas agréables, et que décidément je n'en veux point.

— Puisque rien ne peut vous fléchir, mon ami Sancho, dit alors le duc, je suis obligé de vous avouer que je me ferais un scrupule de vous donner l'île promise, pour la raison qu'un gouverneur d'une âme aussi dure que la vôtre n'est pas digne de commander à des hommes.

— Allons, mon ami, dit la duchesse, un peu de résolution! Un *oui* ne vous coûtera guère. Considérez...

— Mon Dieu, madame, je considère qu'il est facile de donner des conseils dans les affaires où l'on n'est pour rien. Mais, malheureusement pour moi, jé vous aime trop, madame la duchesse, et je ne veux pas qu'il soit dit que je vous refuse quelque chose. Je consens à me donner les trois mille trois cents coups de fouet. J'y mets pourtant les conditions suivantes : d'abord que je serai le maître absolu du temps où il me plaira d'accomplir ma pénitence, sans que jamais on ait le droit de me presser sur ce point; *item*, que je ne serai point tenu de me fouetter jusqu'au sang; *item*, que si par hasard quelque coup porte en l'air, il entrera toujours dans le compte; enfin que si je me trompe dans le calcul à mon désavantage, le seigneur Merlin, qui sait tout, prendra soin de m'en avertir.

— Soyez tranquille sur cet article, répondit l'enchanteur, car au moment même où finira le nombre prescrit, Dulcinée désenchantée viendra remercier elle-même son aimable libérateur et lui offrir un digne prix des peines qu'il aura souffertes.

— Allons ! voilà qui est dit, j'accepte la dure pénitence. »

A ce mot, la musique se fit entendre. Dulcinée salua de la tête le duc, la duchesse, don Quichotte, et fit à Sancho une révérence qu'elle accompagna d'un sourire gracieux. Le char continua sa route. Notre héros, transporté de joie, courut se jeter au cou de son fidèle écuyer, et toute la troupe regagna le château.

CHAPITRE X

COMMENT SANCHE PRIT POSSESSION DE SON ÎLE ET LA GOUVERNA

C'était l'intendant du duc, homme d'esprit inventif et gai, qui avait disposé toute cette aventure.

Peu de jours après, la duchesse, que Sancho ne quittait plus, lui demanda s'il s'occupait de désenchanter Dulcinée. L'écuyer lui répondit qu'il était fort exact à tenir sa parole, et que déjà, la nuit passée, il s'était donné cinq coups, sur les trois mille trois cents.

Sur ces entrefaites, voulant mettre à profit la rare crédulité de leurs hôtes, le duc et la duchesse donnèrent des ordres pour que Sancho prît possession du gouvernement promis.

Le duc vint dire à notre écuyer de se tenir prêt à partir pour son île, où ses nouveaux sujets l'attendaient comme on attend la rosée au mois de mai.

« Je vous ai promis une île, lui dit-il, elle est prête. Vous la trouverez belle, bonne, bien conditionnée. Soyez donc prêt demain matin à vous rendre dans vos États. Ce soir on doit vous apporter les nouveaux habits et les autres choses nécessaires à votre dignité. Sancho, vous devez être à la fois et militaire et lettré : vous aurez un vêtement qui tiendra de l'un et de l'autre.

— Je crois vous avoir dit, monseigneur, répondit Sancho, que je n'étais pas un grand lettré, puisque je n'ai jamais su lire ; mais beaucoup de gouverneurs ne l'ont guère su plus que moi. Quant à mes qualités militaires, je me bats fort bien lorsque je suis le plus fort. Voilà ce que je peux vous offrir. »

L'intendant qui s'était si bien acquitté de préparer l'aventure de la forêt, reçut ordre, dès le même soir, de conduire le nouveau gouverneur dans le bourg qu'on appelait son île. Il se rendit en cérémonie auprès de notre écuyer, qu'on avait

déjà revêtu d'une espèce de simarre et d'un manteau mordoré, avec la toque pareille.

Sancho, dans cet équipage, accompagné d'une suite nombreuse, alla prendre congé du duc et de la duchesse. Ensuite, le cœur gros de soupirs, il vint embrasser les genoux de son maître, qui lui donna sa bénédiction, avec des yeux pleins de larmes. Le bon écuyer ne put retenir les siennes. Enfin il se mit en chemin, monté sur un beau mulet, et suivi de son âne chéri, que le duc avait fait couvrir d'un magnifique harnais. Sancho retournait souvent la tête pour le regarder, et, presque aussi reconnaissant des honneurs rendus à son âne que de ceux rendus à lui-même, il s'avancait vers sa capitale, plus heureux et plus satisfait que le successeur des Césars.

Un bourg à peu près de mille maisons, qui appartenait au duc, composait le puissant État où Sancho devait donner des lois. On lui dit que ce bourg s'appelait l'île de Barataria.

Aux portes de sa capitale, Sancho trouva les principaux du peuple, qui venaient au-devant de lui. Les cloches sonnèrent. Tous les habitants firent paraître une grande joie. Notre écuyer, au milieu d'eux, se vit remettre les clefs de la ville, et des crieurs publics le proclamèrent gouverneur perpétuel de l'île de Barataria.

Le bon Sancho reçut tous ces honneurs en silence, d'un air grave, sans paraître trop surpris. Mais ceux des habitants qu'on n'avait pas mis dans le secret ne laissaient pas d'être étonnés de la mine, de la barbe épaisse, de la taille courte et ronde de celui qu'on leur avait choisi pour maître.

Sancho, conduit à la salle de justice, fut installé sur un siège de velours, sous un magnifique dais. L'intendant du duc, qui faisait office de maître des cérémonies, lui dit avec respect :

« Seigneur, une coutume antique et révérée prescrit au nouveau gouverneur qui prend possession de cette île de commencer par juger deux ou trois causes un peu difficiles, afin que son peuple, témoin de sa sagesse, se réjouisse d'avance de la félicité dont il doit jouir : Votre Seigneurie ne refusera point sans doute de se soumettre à cet usage. »

Comme il parlait, deux hommes entrèrent, dont l'un était vêtu en paysan et dont l'autre portait de grands ciseaux.

« Seigneur gouverneur, dit celui-ci, je suis tailleur de mon métier. Hier, ce laboureur est venu me trouver dans ma boutique, et, me montrant un morceau de drap : « Pourriez-vous, m'a-t-il dit, faire une capote avec l'étoffe que voici ? — « Oui, lui ai-je répondu sur-le-champ, j'en aurai assez pour une capote. » Surpris de ce que je n'hésitais pas et croyant sans doute que je voulais lui voler de son

drap : « Regardez bien, a-t-il repris, n'en auriez-vous pas assez pour deux capotes ? »
« — Oh ! mon Dieu, oui ! » lui répondis-je en souriant, car je devinais ses soupçons. Alors, il m'en a demandé trois, et, augmentant toujours le nombre à mesure que je promettais de le satisfaire, nous avons fini par convenir ensemble que je lui livrerais cinq capotes. Elles sont prêtes, et cet honnête homme refuse non seulement de m'en payer la façon, mais il veut que je lui rende son drap. J'ai recours à votre justice.

— Mon frère, demanda Sancho au laboureur, le fait s'est-il passé comme il le dit ?

— Je le confesse, répondit-il, mais je demande à Votre Seigneurie d'ordonner qu'on lui montre les cinq capotes.

— Très volontiers ! s'écria le tailleur en tirant sa main de dessous son manteau, et en faisant voir au bout de ses cinq doigts cinq petites capotes fort jolies. Vous les voyez, je les donne à examiner au plus habile tailleur, il n'y trouvera pas un point à reprendre ; et je jure sur ma conscience qu'il ne m'est pas resté le plus petit morceau de drap. »

Tout le monde se mit à rire. Sancho seul ne perdit point sa gravité.

« Le bon sens, dit-il, dans cette occasion, doit tenir la place de la loi : j'ordonne que le tailleur perde sa façon et le laboureur son étoffe. Appelez-en d'autres, car le temps m'est cher et je n'aime pas à le perdre. »

Deux vieillards se présentèrent :

« Seigneur, dit l'un d'eux, j'ai prêté dix écus d'or à cet homme. Un long temps s'est écoulé sans qu'il m'ait parlé de sa dette. Voyant qu'il paraissait l'avoir oubliée, je l'ai prié de me rendre mon or. Quelle a été ma surprise lorsque, pour toute réponse, il m'a dit me l'avoir rendu ! Je n'ai ni billet ni témoins. Je demande à Votre Seigneurie d'ordonner à mon débiteur de jurer qu'il m'a payé : je l'ai toujours connu pour un honnête homme, je ne puis croire qu'il voulût faire un faux serment.

— Qu'avez-vous à dire ? demanda Sancho à l'autre vieillard qui écoutait en silence, appuyé sur un gros bâton.

— Je suis prêt, répondit-il, à jurer sur votre baguette de juge que j'ai remis à cet homme les dix écus d'or qu'il m'a prêtés. »

Sancho baissa sa baguette, et le vieillard, donnant son bâton à tenir au créancier, jura qu'il avait rendu la somme qu'on lui demandait ; ensuite il reprit son bâton et, d'un air assuré, regarda tout le monde. Le premier vieillard, étonné, considéra quelques instants celui qui venait de jurer, puis il leva les yeux au ciel avec plus de pitié que de colère, et, sans rien dire, il allait partir, lorsque Sancho le rappela.

Ayuntamiento de Madrid



Le grand personnage noir baissa sa baguette... (p. 103).

Ayuntamiento de Madrid

« Tout n'est pas fini, dit-il. Vieillard qui jurez si facilement, donnez-moi votre gros bâton. Prenez-le, continua-t-il, vous qui demandez ce qui vous est dû : vous pouvez partir à présent. Sur ma parole, vous êtes payé.

— Mais, seigneur, reprit le créancier, ce bâton ne vaut pas dix écus d'or!

— Je pense qu'il les vaut, répondit Sancho, et pour vous en assurer, j'ordonne qu'on le brise à l'instant. »

On lui obéit : les dix écus sortirent du milieu du bâton. Toute l'assemblée applaudit, et les habitants de l'île ne doutèrent plus que leur gouverneur ne fût un nouveau Salomon.

Après quoi, Sancho fut conduit en grande pompe au palais qui devait être sa demeure. Là, dans une vaste salle, était dressée une grande table, couverte d'excellents mets. Dès que Sancho parut, des fifres, des hautbois se firent entendre, et quatre pages vinrent présenter une aiguière au gouverneur, qui se lava gravement les mains en regardant de côté le dîner. La musique ayant cessé, Sancho vint s'asseoir à table, où son couvert était seul. A ses côtés se plaça debout un vénérable et grand personnage, vêtu de noir, portant une longue baguette à la main. Sancho, sans rien dire, mais d'un air inquiet, le considéra quelques instants, tandis qu'un jeune bachelier bénissait les mets et que le maître d'hôtel approchait les meilleurs plats.

Notre gouverneur, qui mourait de faim, se hâta de remplir son assiette; mais à peine portait-il à sa bouche le premier morceau que le grand personnage noir baissa sa baguette, et sur-le-champ l'assiette et le plat furent emportés. Le maître d'hôtel, diligent, vint présenter un autre mets : le gouverneur veut en goûter; la baguette arrive avant lui, le mets disparaît comme l'autre. Surpris et peu satisfait de cette promptitude à dégarnir la table, Sancho demanda à l'homme à la baguette si la coutume du pays était de dîner comme l'on joue à passe-passe.

« Non, seigneur, répondit le grand personnage. J'ai l'honneur d'être le médecin des gouverneurs de cette île. Cette place, qui me fait jouir de forts appointements, me prescrit le soin d'étudier le tempérament, la complexion de monseigneur, afin de lui faire éviter tout ce qui pourrait être nuisible à sa précieuse santé. Pour cela j'assiste toujours à ses repas et je ne lui laisse manger que les choses qui lui conviennent. Le premier plat, dont Votre Seigneurie a goûté, était un aliment froid, que son estomac aurait eu de la peine à digérer; le second, au contraire, était chaud, provoquant trop à la soif, risquant d'enflammer les entrailles et d'absorber l'humide radical si nécessaire à la vie.

— C'est à merveille, reprit Sancho; mais cela étant, monsieur le docteur, faites-moi le plaisir de bien regarder tout ce qui est sur la table, de marquer une bonne fois ce qui est salubre, ce qui est nuisible, et puis de me laisser manger à



mon aise; car, de quelque façon que ce soit, je vous avertis qu'il faut que je dîne, et je ne suis pas gouverneur pour le plaisir de mourir de faim.

— Votre Seigneurie a raison. Je vais lui indiquer les aliments qu'elle pourra se permettre. Ces lapereaux ne valent rien, parce que c'est un gibier lourd; ce veau ne vous est pas meilleur, parce qu'il n'est pas une viande faite; ces ragoûts sont détestables, à cause des épices; ce rôti, s'il n'était pas lardé, pourrait vous être permis, mais comme le voilà, c'est impossible. »

A ces mots, Sancho se renversa sur le dossier de son fauteuil, et, toisant le médecin depuis les pieds jusqu'à la tête :

« Monsieur le docteur, dit-il, comment vous nommez-vous, s'il vous plaît?

— Je m'appelle, répondit-il, le docteur Pedro Recio de Agüero et suis né dans le village de Tirtea-de-Fuera.

— Eh bien! s'écria Sancho avec des yeux brûlants de colère, monsieur le docteur Pedro Recio de Agüero, natif de Tirtea-de-Fuera, sortez à l'instant de ma présence; sinon je jure Dieu que je vous fais pendre, vous et tous les médecins que je trouverai dans mon île. Sortez! ou je vous étrille si bien que jamais lapin ou perdrix ne risquera de vous faire du mal. Que l'on me donne à manger, je l'ai bien gagné ce matin. »

Le docteur, tout tremblant, s'enfuit. Sancho, à peine remis de sa fureur, allait commencer à dîner, lorsqu'on entendit le bruit d'un courrier. Le courrier, couvert de poussière, vint présenter un paquet à Sancho, qui s'en fit lire l'adresse. Elle portait : *A don Sancho Pança, gouverneur de l'île de Barataria, pour être remis en ses mains ou dans celles de son secrétaire.*

« Qui est mon secrétaire? demanda Sancho.

— C'est moi, seigneur, répondit un jeune homme avec un accent biscayen.

— Lisez cette lettre, et rendez-m'en compte. »

Le secrétaire fit lecture de la lettre, qui s'exprimait en ces termes :

Je viens d'être averti que mes ennemis et les vôtres doivent venir vous attaquer pendant la nuit. Tenez-vous prêt à les recevoir. Je sais de plus, par des espions fidèles, que quatre assassins déguisés sont entrés dans votre ville : ils en veulent à vos jours. Examinez avec soin tous ceux qui vous approcheront, et surtout ne mangez de rien de ce qu'on vous présentera. Je me prépare à vous secourir, mais j'espère tout de votre valeur et de votre prudence.

VOTRE AMI, LE DUC.

« Monsieur l'intendant, s'écria Sancho lorsqu'il eut entendu cette lettre, la première chose que nous avons à faire, c'est de mettre dans un cul de basse-fosse le docteur Pedro Recio; car, si quelqu'un en veut à mes jours, ce ne peut être que lui, qui voulait me faire mourir de faim.

— Seigneur, répondit l'intendant, l'avis que nous venons de recevoir mérite la plus sérieuse attention. J'ose supplier Votre Seigneurie de ne toucher à aucun des mets qui sont sur la table, attendu que je ne puis répondre des personnes qui les ont apprêtés.

— A la bonne heure! reprit tristement Sancho. Mais faites-moi donc apporter du pain bis avec quelques livres de raisin : ce serait bien le diable si on les avait empoisonnés. De façon ou d'autre il faut que je mange. Les gouverneurs ne peuvent vivre d'air. Qu'on ne laisse plus entrer qui que ce soit avant que j'aie mangé mon pain. »

L'intendant, pour lui rendre un peu de courage, vint lui dire qu'il avait lui-même pris le soin de préparer un bon souper dont Sa Seigneurie pouvait manger sans aucune crainte. Sancho embrassa l'intendant, déclara qu'il serait toujours le meilleur de ses amis et le nomma son premier ministre.

CHAPITRE XI

FIN DU GOUVERNEMENT DE SANCHE

Sept jours s'étaient écoulés depuis que l'illustre gouverneur tenait les rênes de son empire. Accablé de lassitude, n'en pouvant plus, rassasié, non de bonne chère, mais de procès, de règlements, de lois nouvelles, il profitait du calme de la nuit pour prendre un moment de repos, et commençait à se livrer au sommeil, lorsque tout à coup il fut réveillé par des clameurs, des sons de cloches et un bruit épouvantable qu'il entendit dans toute la ville. Il leva la tête, s'assit sur son lit et écouta attentivement : le bruit redoublait, et bientôt des trompettes et des tambours se mêlèrent aux cris de terreur et aux coups des tocsins. Surpris, troublé, saisi de frayeur, il se jeta à bas de son lit, chaussa des pantoufles et, sans se donner le temps de se vêtir, courut à la porte de sa chambre. A l'instant même arrivaient en courant une vingtaine de personnes, l'épée à la main, portant des flambeaux et criant de toutes leurs forces :

« Aux armes ! aux armes, seigneur gouverneur ! Les ennemis sont dans l'île ; nous sommes perdus ! »

A ces paroles, Sancho interdit regarda en silence ceux qui lui parlaient.

« Armez-vous donc, lui dit un d'entre eux, armez-vous, seigneur, ou c'est fait de vous et de votre gouvernement !

— J'aurai beau m'armer, répondit-il, il n'en sera ni plus ni moins. Je n'entends pas grand'chose aux armes : cette affaire-ci regarde mon maître ; c'est à lui qu'il faut la laisser. Je vous réponds qu'en un tour de main il vous aura fait place nette ; mais quant à moi, je vous le répète, les batailles ne sont pas mon fort.

— Qu'osez-vous dire, seigneur ? Vous êtes notre capitaine, notre chef, notre

général. Nous vous apportons des armes. Hâtez-vous de vous en servir, et que chacun ici fasse son devoir, vous en marchant à notre tête, nous en mourant pour vous défendre.

— A la bonne heure, messieurs! Armez-moi donc, puisque vous le voulez! »

Aussitôt sur la chemise du malheureux gouverneur on appliqua deux larges boucliers, l'un par devant, l'autre par derrière. On les attacha ensemble avec des liens, en faisant passer ses bras par les vides des deux boucliers. Ainsi serré comme entre deux étaux, Sancho se trouva pris jusqu'aux genoux, qu'il n'avait pas même la liberté de ployer. Il demeura fixe, immobile, debout et droit comme un fuseau. On lui mit une lance à la main, et tous alors, avec de grands cris, lui dirent :

« Venez, guidez-nous, nous sommes sûrs de la victoire : allons, marchez, digne héros!

— Eh! comment voulez-vous que je marche? répondit le triste gouverneur. Je ne peux pas remuer les jambes, tant vous m'avez bien emboîté entre ces planches, qui m'étouffent!

— Ah! seigneur gouverneur, rien n'arrête jamais les hommes courageux. Allons! »

Sancho, piqué, voulut tenter de se remuer. Au premier mouvement qu'il fit, il perdit son aplomb et tomba par terre. Là, il resta comme la tortue ensevelie dans sa carapace ou comme un bateau jeté sur le sable. Sans pitié pour lui, les mauvais plaisants qui l'environnaient firent comme s'ils ne l'avaient pas vu tomber. Ils éteignent les flambeaux, redoublent leurs cris, vont, viennent, courent, se précipitent les uns sur les autres, en choquant leurs épées sur leurs écus.

A chaque coup, Sancho, tremblant et suant à grosses gouttes, retirait sa tête sous ses boucliers, se ramassait et se faisait petit autant qu'il lui était possible. Ce fut bien pis quand l'un des combattants s'avisa de monter sur le pauvre gouverneur en criant :

« Marchez ici! Les ennemis viennent par là! Courez vite de ce côté! Barriadez les rues! Courage! Tout va bien. »

Au même instant, Sancho entendit crier :

« Victoire! victoire! ils ont pris la fuite. Levez-vous, seigneur gouverneur, venez jouir de votre triomphe, venez partager les dépouilles que nous devons au puissant effort de votre bras invincible.

— Si vous voulez que je me lève, répondit Sancho d'une voix dolente, il faut d'abord que vous me leviez. »

On le mit alors sur ses pieds :

« Je suis bien aise, reprit-il, que les ennemis soient battus. Je ne leur ai pas fait grand mal, et j'abandonne ma part des dépouilles pour un petit doigt de vin, si quelqu'un de vous a la charité de me le donner. »

On courut lui chercher du vin, on le délivra des deux boucliers, et, ruisselant de sueur, on le porta sur son lit, où il fut quelque temps avant de reprendre ses sens. Enfin, ayant retrouvé un peu de force, il demanda quelle heure il était. On lui dit que l'aurore allait paraître. Sans répondre il se leva, s'habilla lentement dans un grand silence, et s'en alla droit à son écurie, suivi de toute sa cour. Là, s'approchant de son âne, il lui prit la tête dans ses deux mains, et fixant sur lui des yeux pleins de larmes :

« Mon ami, dit-il, mon vieux camarade, toi qui ne t'es jamais plaint de partager ma misère, tant que je ne pensais qu'à te nourrir ou à raccommoder ton bât, mes heures, mes jours, mes années étaient heureuses. Depuis que la vanité, l'ambition, le sot orgueil, ont pris ta place dans mon cœur, je n'ai senti que des peines, des chagrins et des maux cuisants. »

En disant ces mots, sans prendre garde à personne, il s'en alla chercher le bât, revint le mettre sur l'âne, l'y attacha, monta dessus, et regardant l'intendant, le secrétaire, le maître d'hôtel et le docteur Pedro Recio, qui l'environnaient :

« Messieurs, dit-il, laissez-moi passer, laissez-moi retourner à mon ancienne liberté, sans laquelle il n'est point de bonheur. Je ne suis pas né, je le sens, pour gouverner ou défendre des îles. Je m'entends mieux à bêcher, à labourer, à tailler la vigne, qu'à faire des ordonnances et à livrer des batailles. Pauvreté, paix et liberté, voilà les seuls biens de ce monde. Adieu, messieurs, je vous salue. Nu je vins, nu je m'en vas. J'entrai dans le gouvernement sans avoir un sou dans ma poche, j'en sors sans avoir une maille. Je souhaite que tous les gouverneurs puissent en dire autant. Serviteur, messieurs, laissez-moi partir. Le temps s'écoule, j'ai du chemin à faire. »

On le pressa de prendre avec lui tout ce dont il pouvait avoir besoin. Le modeste Sancho ne voulut rien qu'un peu d'orge pour son âne et un morceau de pain et de fromage pour lui.

Après avoir embrassé tout le monde, non sans répandre quelques larmes, il se mit en chemin, laissant les mauvais plaisants qui l'avaient tant tourmenté aussi surpris de sa résolution subite que de sa profonde sagesse.

Le trajet était court jusqu'au château. Sancho, à son arrivée, environné de tous les gens de la maison, alla se mettre à genoux devant le duc et la duchesse.

« Votre Grandeur, dit-il au duc, m'a donné, sans que je l'eusse mérité, le gouvernement de l'île de Barataria. Je me suis acquitté de mon mieux de cette



Après avoir embrassé tout le monde, il se mit en chemin (p. 108).

Ayuntamiento de Madrid

pénible charge. J'en suis sorti comme j'y étais entré, n'emportant rien que mon âne. Voici, madame la duchesse, votre gouverneur revenu à vos pieds, qu'il baise, et revenu surtout de l'idée que les gouvernements soient faits pour lui. Je n'en veux plus, je vous remercie. Je me remets paisiblement au service de mon maître, auprès de qui, si quelquefois j'éprouve de petits accidents, je trouve du moins de la joie, du pain et de l'amitié. »

Tel fut le discours de Sancho, que don Quichotte lui-même applaudit. Le duc l'embrassa tendrement. La duchesse voulut aussi embrasser son ancien ami, et donna des ordres à son maître d'hôtel pour que les soins les plus attentifs le consolassent de ses disgrâces.

CHAPITRE XII

GRAVE DIFFÉREND DE DON QUICHOTTE ET DE SANCHE

Notre héros, charmé dans le fond de son cœur du retour de son écuyer, résolut de ne plus différer à se remettre en campagne. Depuis longtemps il se reprochait de perdre dans la mollesse un temps dont il devait compte à la renommée. Il alla donc prendre congé du duc et de la duchesse et leur annonça son départ pour le lendemain matin. On lui témoigna les plus vifs regrets. La duchesse fit à Sancho de tendres adieux, lui recommanda de s'adresser à elle si jamais elle pouvait lui être utile, et souhaita autant de gloire que de bonheur au chevalier de la Manche.

Le lendemain don Quichotte, couvert de ses armes et monté sur Rossinante, parut dans la cour du château. Son écuyer, près de lui sur son âne, montrait un visage satisfait, et ce n'était pas sans motif. L'intendant, d'après les ordres de la duchesse, était venu lui porter en secret une bourse de deux cents écus d'or.

Tous les habitants du château étaient aux balcons, aux croisées, et tous saluaient les deux héros. Don Quichotte salua gracieusement ses aimables hôtes, tourna la bride de Rossinante, et, suivi de son écuyer, prit la route de Barcelone.

Vers le soir, nos voyageurs gagnèrent un petit bois, dans lequel une fontaine claire serpentait sur un vert gazon. Ils s'arrêtèrent au bord de cette eau, et, laissant paître l'âne et Rossinante, ils se couchèrent sur l'herbe tendre. Comme don Quichotte ne cessait de pousser de profonds soupirs, Sancho lui demanda quelle était la cause de ses souffrances.

« Mon ami Sancho, répondit notre héros, il dépendrait de toi d'adoucir beaucoup mes tourments.

— Vous n'avez qu'à dire, monsieur ; que faut-il faire ?

— Te rappeler tes promesses, t'éloigner de quelques pas, et, profitant du calme

de la nuit, te donner, de bonne amitié, trois ou quatre cents coups, à compte sur les trois mille et tant nécessaires pour désenchanter Dulcinée. Voilà, je l'avoue, la seule consolation dont soit susceptible mon cœur affligé.

— Je suis fâché, monsieur, que ce soit la seule, par la raison que ce que vous demandez mérite de longues réflexions. On ne se décide pas ainsi tout d'un coup à se donner des coups de fouet; cela vaut la peine d'y penser. Commençons par dormir, nous verrons ensuite. »

Et notre écuyer, souhaitant le bonsoir à son maître, s'endormit sur l'herbe d'un profond sommeil. Don Quichotte, qui ne pouvait dormir, réfléchit qu'il était sans doute nécessaire d'aider un peu l'accomplissement de l'oracle de Merlin.

« Oui, pensa-t-il, puisque le paresseux Sancho a poussé la négligence jusqu'à ne se donner encore que cinq coups de fouet sur les trois mille trois cents qu'on exige, c'est à moi de les lui appliquer, pour que, d'une manière ou d'une autre, Dulcinée soit délivrée. »

Cela dit, don Quichotte se leva, alla prendre le bridon de Rossinante, l'ajusta en deux ou trois doubles, revint doucement vers Sancho et commençait à détacher ses culottes, lorsque notre écuyer, se réveillant, se mit à crier :

« Qui va là ? »

— C'est moi, ami, répondit don Quichotte, ne crains rien. Je veux seulement réparer ta négligence, acquitter tes anciennes dettes, et t'épargner la peine de te fatiguer. Laisse-moi faire.

— Non, de par tous les diables, monsieur ! Je prie Votre Seigneurie de se tenir en repos. Dans cet instant, je ne me sens point la plus petite fantaisie de recevoir des coups de fouet. Attendez, s'il vous plaît, que l'envie m'en prenne.

— Oh ! je suis lassé de tant de délais ! Nous n'en finirons jamais si je ne m'en mêle pas. »

Il saisit alors l'écuyer et voulut de force accomplir l'oracle. Sancho, qu'il obligeait à se défendre, se mit sur ses pieds, donna un croc-en-jambe à son maître et tomba par terre avec lui. Mais don Quichotte était dessous, et l'écuyer lui tenait les mains.

« Comment, traître ! lui disait le héros, tu oses attaquer ton seigneur ! »

— Ce n'est pas moi qui attaque, répondait Sancho : je respecte, j'aime mon seigneur, mais je ne veux pas qu'il me fouette. Promettez-moi de ne plus venir me surprendre quand je dors, et sur-le-champ je vous laisse libre. »

Don Quichotte le jura par Dulcinée. Aussitôt l'écuyer se leva, s'éloigna de quelques pas et, sans entrer en explication, s'enfonça dans le fond du bois pour continuer son sommeil.

CHAPITRE XIII

RÉCEPTION DE NOTRE HÉROS A BARCELONE ET SON ENTRETEN AVEC LA TÊTE ENCHANTÉE

C'était le jour de la Saint-Jean. L'aurore, qui venait de paraître, découvrit aux yeux de nos héros la superbe ville de Barcelone. En même temps le bruit des timbales, le son des hautbois, se firent entendre au milieu de la ville, et des cris de joie, lancés dans les airs, annoncèrent la solennité de la fête. Une foule de cavaliers, parés de riches habits, montés sur des chevaux superbes, couraient çà et là; des décharges de mousqueterie se mêlaient aux belliqueuses fanfares, et les canons des vaisseaux répondaient par intervalles à l'artillerie des remparts.

Don Quichotte et surtout Sancho demeuraient éblouis de ce spectacle, lorsqu'ils virent accourir vers eux un groupe de cavaliers. C'étaient de jeunes seigneurs prévenus par le duc de la prochaine arrivée de don Quichotte dans leur ville. L'un d'eux s'écria en arrivant :

« Que le miroir, le flambeau, le digne modèle de la chevalerie, soit le bienvenu dans notre cité! Que tous s'empressent de rendre hommage au brave, au fameux don Quichotte! »

Notre chevalier n'eut pas le temps de répondre. Il fut entouré, pressé, emporté pour ainsi dire vers la ville, dans laquelle il fit son entrée au milieu de ce brillant escadron, précédé par de la musique et suivi d'un peuple nombreux qui se précipitait sur son passage. On le conduisit ainsi jusqu'à la maison de don Antonio Moréno, jeune homme riche et jouissant d'une grande considération dans la ville. Tout était prêt pour recevoir le héros. Antonio le fit loger dans le plus beau de ses appartements, lui prodigua les honneurs, les soins les plus attentifs, et Sancho, qu'il n'oublia point, se réjouit de se retrouver dans le château de la duchesse.

Ayuntamiento de Madrid



Don Quichotte voulut à son tour l'interroger (p. 113).

Ayuntamiento de Madrid

Lorsque don Quichotte eut quitté ses armes et qu'il se fut revêtu de son beau pourpoint chamois, il vint rejoindre la compagnie, qui l'attendait pour dîner. On se mit à table. Sancho, présent au repas, et que sa gaieté rendait babillard, amusa tous les convives en racontant ce qu'il avait souffert pendant son gouvernement.

Après le dîner, don Antonio conduisit son hôte et quelques personnes de la compagnie dans un assez grand cabinet dont le principal ornement était un buste de bronze placé sur un long pied de jaspe.

« Seigneur chevalier, dit-il en lui faisant remarquer ce buste, cette tête que vous voyez et que vous prenez peut-être pour celle de quelque empereur, est le chef-d'œuvre de la nécromancie. C'est l'ouvrage d'un enchanteur polonais, disciple du fameux Scot dont on raconte tant de merveilles. Cet homme extraordinaire logea chez moi, et pour mille écus d'or me laissa ce buste, qui répond comme une personne à toutes les questions qu'on lui fait. Vous êtes le maître, ajouta-t-il, d'en faire sur-le-champ l'épreuve; et si vous voulez je vais commencer. »

Alors, s'adressant au buste :

« Tête, dit-il, je te demande de me dire quelle est ma pensée en ce moment. »

Le buste, sans remuer les lèvres, mais d'une voix claire et distincte, répondit :

« Je ne pénètre point les pensées. »

Don Quichotte demeura muet de surprise. Sancho fit un signe de croix.

« Tête, continua don Antonio, dis-moi combien nous sommes ici.

— Toi, répondit le buste, ta femme, deux dames, deux de tes amis, un fameux chevalier nommé don Quichotte et son écuyer Sancho Pança. »

L'étonnement de tout le monde fut extrême. Don Quichotte voulut à son tour l'interroger :

« Tête, dit-il, ce que j'ai vu dans la caverne de Montesinos est-il vrai ou fantastique? Mon écuyer accomplira-t-il la pénitence qui lui fut imposée? Et verrai-je le désenchantement de Dulcinée? »

— Ce que tu demandes, répondit le buste, sur la caverne de Montesinos serait le sujet d'une discussion longue dans laquelle je ne veux point entrer. Ton écuyer, avec l'aide du temps, accomplira la pénitence, et Dulcinée deviendra ce qu'elle a toujours été.

— Il suffit, s'écria le héros, je ne me plaindrai de rien si j'arrive à ce bonheur suprême. »

Sancho s'approcha alors doucement :

« Madame la tête, dit-il, serai-je encore gouverneur? Reverrai-je mes enfants et ma femme? »

— Oui, répondit le buste, tu gouverneras dans ta maison; c'est alors que tu reverras ta Thérèse et tes enfants.



— Pardi, voilà une belle réponse, s'écria Sancho. J'en aurais dit autant sans être sorcier. »

Antonio consola l'écuyer en lui promettant qu'un autre jour la tête s'expliquerait davantage. Il finit par recommander le secret à tous les témoins de cette merveille ; mais ce secret fut mal gardé. Bientôt on ne parla dans la ville que de la tête enchantée. Antonio, craignant une enquête de la police, se hâta d'aller expliquer au Saint-Office comment un tuyau placé dans le piédestal de ce buste creux portait à l'oreille d'un homme caché dans une chambre au-dessous tout ce qui se disait en haut, et rapportait de même les réponses que cet homme s'amusa à faire.

Malgré cet aveu simple et vrai, les inquisiteurs, de peur de scandale, exigèrent qu'on brisât le buste. Cette circonstance ne persuada que mieux à don Quichotte la vérité des oracles de la fameuse tête enchantée.

Le lendemain de ce jour, Antonio et ses amis proposèrent à don Quichotte de visiter les galères. Sancho témoigna une grande joie de cette proposition et suivit son maître sur le port. Le général, qu'on avait prévenu, aussitôt qu'il les vit arriver, fit abattre les tentes et sonner des fanfares. Un esquif, couvert de riches tapis, garni de coussins de velours, vint prendre nos deux héros. Le canon de la galère capitane se fit entendre, et les autres galères lui répondirent.

Au milieu de ces honneurs, don Quichotte montait à l'échelle qui conduisait sur le pont de la galère. Tout l'équipage le salua par des cris trois fois répétés. Le général, après l'avoir embrassé, lui fit un beau compliment, auquel don Quichotte répondit avec grâce ; et le signal fut donné pour une promenade en mer.

A ce signal, tous les forçats, dépouillés de la ceinture en haut, se mirent à ramer avec tant de force et de vitesse que Sancho se crut emporté par une légion de diables. Il regardait en tremblant cette foule d'hommes nus, et se rangeait le plus près qu'il pouvait de son maître, assis à la poupe avec le général, lorsque le premier rameur de la droite, faisant semblant de croire que notre écuyer voulait aller à la proue, le prit dans ses bras, l'enleva et le passa à son compagnon, qui le passa de même à un autre. Le pauvre écuyer, voltigeant ainsi de main en main, arriva en un clin d'œil à l'autre bout de la galère. Il fut près de s'évanouir de terreur ; et cette terreur augmenta par la chute de la grande antenne, qu'on abattait au même moment.

Sancho, fermant les yeux et baissant la tête, crut que le ciel tombait sur lui. Interrogé sur ce qu'il avait, il répondit en bégayant qu'il voulait parler à son maître. Aussitôt les mains des forçats le firent de nouveau voyager dans l'air et le ramenèrent à sa première place.

A peine y était-il arrivé qu'il vit le commandeur sauter dans les bancs et, le

fouet à la main, frapper les épaules des malheureux galériens. Epouvanté de ce spectacle, Sancho ne savait plus où se cacher, lorsque don Quichotte s'approcha et lui dit :

« Ami, la belle occasion de me prouver, si tu le voulais, l'intérêt que tu prends à ce qui me touche !

— Comment cela ? reprit l'écuyer.

— En te déshabillant, mon fils, à l'exemple de ces messieurs, et en t'asseyant avec eux sur les bancs, où tu recevras à ton aise, et presque sans t'en mêler, quelques centaines de coups de fouet pour désenchanter Dulcinée. »

Sancho ne répondit à cette proposition que par un regard de colère.

Notre héros, après avoir remercié le général, revint à terre dans la chaloupe, parcourut à pied Barcelone, visita les monuments, les édifices publics, et ne rentra chez lui que le soir. De nouvelles fêtes, de nouveaux plaisirs, l'occupèrent le lendemain.

CHAPITRE XIV

GRANDE AVENTURE QUI, DE TOUTES CELLES QU'ON A VUES,
FUT LA PLUS DOULOUREUSE POUR NOTRE HÉROS

Malgré tant d'honneurs, don Quichotte, au bout de six jours, songea à quitter Barcelone pour reprendre les nobles travaux auxquels il s'était consacré. Dans cette pensée, un matin, couvert de toutes ses armes, monté sur le bon Rossinante, il fut se promener sur le rivage, suivi d'Antonio et de ses amis. Comme il s'entretenait avec eux, on vit paraître tout à coup sur la plage un chevalier armé de pied en cap, monté sur un magnifique cheval, cachant son visage sous sa visière et portant sur son large bouclier une lune éblouissante.

Cet inconnu arriva au galop, s'arrêta devant don Quichotte, et d'une voix haute et fière :

« Illustre guerrier, dit-il, tu vois le chevalier de la Blanche-Lune. Dès longtemps la renommée a dû t'apprendre quel est ce nom. Je viens m'éprouver avec toi. Je viens te faire convenir que la maîtresse de mon cœur l'emporte en attraits, en beauté, sur ta fameuse Dulcinée. Si tu consens à l'avouer de bon gré, tu m'épargneras la peine de te vaincre et le regret de te donner la mort. Si ton mauvais destin te force à combattre, écoute les conditions de notre combat : vaincu par moi, tu te retireras dans ta maison, où j'exige que tu passes une année sans pouvoir reprendre l'épée ; vaincu par toi, je t'abandonne mes armes, mon cheval, ma vie et ma gloire. Décide-toi promptement : je n'ai que ce seul jour à te donner.

— Chevalier de la Blanche-Lune, répondit don Quichotte, aussi surpris qu'irrité de tant d'arrogance, tu n'as jamais vu Dulcinée. Un seul de ses regards eût suffi pour te prouver qu'aucune belle ne peut lui être comparée. Ta folle erreur me fait pitié. Mais j'accepte tes conditions. Je n'en refuse que l'abandon que tu me fais de ta gloire. Elle n'est pas encore venue jusqu'à moi, et la mienne n'en a

pas besoin. Hâtons-nous donc de mettre à profit le seul jour que tu m'as destiné. Prends du champ, prépare ta lance, et commençons à l'instant même. »

Don Antonio, témoin de cette conversation, ne douta point que ce ne fût une aventure imaginée par quelqu'un de Barcelone. Il regardait ses amis en souriant, et leur demandait des yeux s'ils étaient dans le secret. Mais aucun d'eux ne connaissait le chevalier de la Blanche-Lune et ne savait s'il fallait s'opposer à ce terrible combat.

Au milieu de cette incertitude, les deux adversaires avaient pris du champ. Il n'était plus possible de les séparer. Déjà tous deux fondaient l'un sur l'autre. Le coursier de l'inconnu, plus grand, plus fort que Rossinante, fournit presque à lui seul toute la carrière. Il arriva comme la foudre sur le malheureux don Quichotte et le jeta, lui et son cheval, à vingt pas de là sur le sable.

Aussitôt le chevalier vainqueur, qui n'avait pas voulu se servir de sa lance et l'avait relevée exprès en rencontrant notre héros, revint lui présenter la pointe à la visière en lui disant :

« Vous êtes mort si vous ne faites l'aveu que je vous ai demandé. »

Don Quichotte, presque évanoui, rassembla toutes ses forces et lui répondit, d'un accent lamentable :

« Le malheur ou la faiblesse du chevalier de Dulcinée n'empêche pas qu'elle ne soit la plus belle de l'univers. Hâte-toi de m'ôter la vie. Le trépas est un bienfait pour quiconque a perdu l'honneur.

— A Dieu ne plaise, répondit l'inconnu, que j'immole le plus magnanime, le plus fidèle des amants ! Que la beauté de Dulcinée, que sa gloire restent parfaites ! Ton vainqueur même lui rend hommage. La seule chose que j'exige, c'est que le grand don Quichotte, observant les conditions de notre combat, s'abstienne de porter les armes pendant une année entière et se retire dans sa maison.

— Je le jure, foi de chevalier, répondit le héros vaincu, puisqu'il n'y a rien dans ce serment de contraire à l'honneur de Dulcinée. »

En entendant ces mots, l'inconnu prit le galop et s'en retourna vers la ville. Don Antonio, tout surpris, courut après lui et s'attacha à ses pas, tandis que ses amis et Sancho, désolés, relevaient le pauvre don Quichotte, la faisaient mettre sur un brancard et le rapportaient tristement chez lui.

Antonio, qui brûlait de connaître le chevalier de la Blanche-Lune, ne le perdit pas un instant de vue. Le voyant entrer dans une maison, il y entra aussitôt après lui ; là, il le trouva occupé à se faire désarmer. L'inconnu lui dit en souriant :

« Seigneur, je crois deviner le motif qui vous attire sur mes pas. Vous voulez savoir qui je suis ? Je ne vous en ferai pas un mystère. On m'appelle Samson Carrasco. Je suis du village de don Quichotte. La folie de ce bon gentilhomme,

que nous estimons, que nous aimons tous, a fait naître depuis longtemps ma pitié. J'ai pensé, d'après les conseils de plusieurs de mes amis, que le repos et la retraite étaient les seuls moyens qui nous restaient de le rendre à la raison. Je me suis donc fait chevalier errant pour le combattre, le vaincre et le forcer de retourner chez lui. Cette charmante entreprise n'eut pas, il y a quelque temps, le succès qu'elle méritait : c'est moi qui, sous le nom de chevalier des Miroirs, fus vaincu par don Quichotte; et, loin de lui dicter des lois, je fus trop heureux qu'il me laissât la vie. Aujourd'hui j'ai pris ma revanche, j'ai réussi, grâce au Ciel ! Je vous supplie, seigneur, de ne point révéler ce que je vous confie. Vous auriez le chagrin de nuire à la guérison d'un homme de bien, dont les qualités de l'esprit méritent votre intérêt.

— Seigneur, lui répondit Antonio, je n'ose vous avouer que j'ai du regret à voir accomplir un dessein aussi louable que le vôtre. Vous allez priver le monde d'un grand plaisir, et jamais don Quichotte sage ne vaudra don Quichotte fou. Au surplus, j'ai de la peine à penser que tous vos efforts puissent remettre en son bon sens une tête aussi dérangée. Je n'en serai pas moins fidèle au secret que vous me confiez, et je vous offre de bon cœur tout ce qui pourrait vous être agréable dans un pays étranger pour vous. »

Le bachelier remercia l'obligeant Antonio, se débarrassa de ses armes, qu'il fit attacher sur un mulet, monta sur son cheval de bataille, et sortit à l'instant de la ville pour s'en retourner chez lui.

CHAPITRE XV

COMMENT LE BON SANCHE S'Y PRIT POUR DÉSENCHANTER DULCINÉE

Pendant ce temps notre héros, affligé, confus et moulu, était tristement dans son lit, où Sancho tentait de le consoler.

« Allons, monsieur, lui disait-il, reprenez un peu de courage. Vous devez encore rendre grâces à Dieu de n'avoir aucun membre cassé. Il faut savoir prendre le temps comme il vient, souffrir ce qu'on ne peut empêcher, et sur toute chose se passer des médecins. Vous n'en aurez nul besoin, j'espère, et vous serez bientôt rétabli. Nous nous en retournerons bravement dans notre village, nous y vivrons en paix, en joie; et vous verrez, je vous le promets, qu'il est possible d'être heureux sans chercher les aventures. Au fait, mon cher maître, quel est celui de nous deux qui perd le plus à ceci? N'est-ce pas moi, qui vois s'en aller mes espérances en fumée? Car enfin, quoique je sois dégoûté du métier de gouverneur, je n'aurais pas été fâché d'essayer de celui de comte. Et comment voulez-vous que je devienne comte, à présent que vous ne pouvez plus être roi?

— Tu t'abuses, mon pauvre Sancho, lui répondit don Quichotte. On n'exige de moi qu'une seule année de retraite. Après ce temps écoulé, rien ne m'empêchera, s'il plaît à Dieu, de reprendre mon noble exercice, et nous aurons à choisir des royaumes et des comtés.

— Eh bien! monsieur, vous voyez donc qu'il ne faut pas se désespérer! Diable! Tout ira bien, mon cher maître : vivons, croyez-moi, d'espérance. Ma mère disait que souvent elle valait mieux que la possession. »

Don Quichotte, ainsi soutenu par les discours de son écuyer et par les soins d'Antonio, demeura six jours au lit. Au bout de ce temps il voulut partir et prit congé de ses hôtes. Les regrets qu'on lui témoigna furent sincères. Il embrassa



Antonio, promet de lui donner de ses nouvelles; et sans armes, sans épée, dans l'équipage d'un vaincu, monté sur Rossinante encore boiteux, précédé de l'âne qui portait son armure et de Sancho marchant à pied, notre héros se mit en chemin.

En sortant de Barcelone, il voulut revoir la place où son ennemi l'avait terrassé.

« C'est là que fut Troie! » s'écria-t-il. C'est là que mon malheur, et non ma faute, m'a fait perdre toute ma gloire! C'est là que l'inconstante fortune m'a ravi dans un instant le prix de mes longs travaux!

— Allez-vous recommencer vos doléances? lui dit Sancho. Oubliez-vous qu'un homme de courage supporte gaiement le malheur? Regardez-moi : vous m'avez vu rire en allant prendre possession de mon beau gouvernement. Me voici pauvre écuyer à pied d'un pauvre chevalier battu : je n'en ris pas moins, monsieur.

— Tu m'étonnes tous les jours, Sancho. Sais-tu que ta philosophie vaut souvent mieux que la mienne? Sais-tu que la vraie sagesse parle souvent par ta bouche? Allons, mon fils, je veux te croire et m'abandonner à tes conseils. Retournons chez nous. Je l'ai promis : accomplissons cette promesse. Quand j'étais chevalier errant, quand la victoire couronnait mon audace, j'avais le droit de prétendre à tous les genres de gloire; mais aujourd'hui que je suis vaincu, je ne puis espérer d'autre honneur que celui de tenir ma parole. Marchons donc, ami, marchons promptement.

— Promptement, monsieur? C'est aisé à dire lorsqu'on est à cheval. Contentons-nous, s'il vous plaît, d'aller à petites journées, à moins que vous ne vouliez pendre vos armes à quelque chêne, en mettant dessous une belle inscription : je monterais alors sur mon âne, et nous irions comme il vous plairait. »

En s'entretenant de la sorte, sans qu'il leur arrivât d'aventures, nos voyageurs cheminèrent quatre jours, et, à la fin du quatrième, se retirèrent dans un bois pour y passer la nuit.

La nuit était fort obscure. Don Quichotte et son écuyer se reposèrent sous de grands arbres et soupèrent ensemble assez mal. Leur souper était à peine achevé que Sancho s'arrangea pour dormir.

« Mon cher enfant, lui dit son maître, avant que tu te livres au sommeil, je veux te rappeler une chose importante qu'il est absolument nécessaire de terminer au plus tôt.

— Et quelle est cette chose, monsieur? répondit l'écuyer en bâillant.

— Ton cœur devrait t'en instruire. As-tu donc oublié tes promesses? Et rentrerons-nous dans notre village avant d'avoir désenchanté la malheureuse Dulcinée? Tu sais de quoi cela dépend : je t'en parle, comme tu vois, sans reproche,

sans aigreur. Je n'exige point, je demande, et mon humble prière est au nom de notre ancienne amitié.

— Hélas ! mon Dieu ! vous prenez bien la meilleure manière d'obtenir de moi ce que vous voudrez. Mais, s'il faut vous parler franchement, j'ai de la peine à comprendre comment des coups de fouet que je me donnerai peuvent faire du bien à un autre ! Qu'a de commun ma pauvre peau avec madame Dulcinée ? Par quel hasard m'a-t-on choisi pour être le médecin de cette maladie-là ? Encore les médecins sont-ils plus heureux : on les paye grassement même lorsqu'ils tuent les malades. Mais dans cette affaire-ci, l'on m'oblige, pour guérir le mien, de me fouetter jusqu'au sang, et cette cure si pénible doit rester sans récompense !

— Ah ! mon fils ! que ne parles-tu ? Si j'avais pensé qu'un honnête salaire pouvait te déterminer à ce que j'attends de toi, depuis longtemps je te l'aurais offert. Tu n'as qu'à régler toi-même le prix que tu mets à chaque coup de fouet et te mettre tout de suite à l'ouvrage. »

Ces paroles firent ouvrir les yeux et les oreilles du bon Sancho. Il résolut de se fouetter tout de bon pour augmenter le petit trésor qu'il apportait à sa femme.

« Monsieur, reprit-il, voilà qui est dit : je vais vous donner satisfaction. Ne me croyez pas cependant trop intéressé. Je suis père de famille, et c'est pour mes enfants que je travaille. Voyons, que me donnerez-vous pour trois mille trois cents coups de fouet ? Je ne parle pas des cinq que je pourrais en rabattre. Je veux faire bien les choses, et ces cinq-là iront par-dessus le marché.

— Mon cher ami, si le prix du remède devait être proportionné à celle que tu vas guérir, le trésor de Venise ne pourrait te payer. Mais je m'en rapporte à ta bonne foi : vois ce qui me reste d'argent, et prends ce que tu voudras.

— En conscience, mon cher maître, je ne peux pas faire ce que vous désirez à moins d'un quart de réal par coup. Soyez certain qu'à tout autre j'en demanderais davantage. Ainsi donc les trois mille coups de fouet valent d'abord sept cent cinquante réaux, auxquels il faut en joindre soixante-quinze pour les trois cents autres : total, huit cent vingt-cinq réaux. Et je vous assure que c'est marché donné, car je compte m'étriller de manière que l'on puisse dire aux curieux de ma petite fortune : « Celui-là ne l'a pas volée... » Suffit, vous serez content !

— Oh ! je le suis déjà, Sancho, Sancho mon ami, Sancho de mon cœur ! Ma vie entière ne pourra suffire à te prouver ma reconnaissance. Si, comme je n'en doute point, Dulcinée retrouve sa beauté, je ne me plaindrai plus du sort, je bénirai ma défaite, je rendrai grâces surtout à ta générosité. Quand commences-tu, mon fils ? Pour accélérer cet instant, je veux ajouter cent réaux.

— Quand, monsieur ? Cette nuit sans faute, et à l'instant même, puisque j'y suis. »



Il courut aussitôt prendre les licous de son âne et de Rossinante, les joignit ensemble pour en faire un fouet, s'éloigna d'une vingtaine de pas, résolu de terminer la douloureuse pénitence. Don Quichotte, qui le vit aller d'un air si déterminé, ne put s'empêcher de lui dire :

« Mon ami, je te recommande de ne pas te mettre en pièces. Ne frappe pas de manière que ta vie soit en danger. Je crains que tu n'en fasses trop, et je vais compter avec attention pour t'arrêter dès qu'il sera temps.

— Comptez, comptez si vous voulez, répondit l'écuyer en se déshabillant. J'espère ne pas me tuer, mais je n'irai pas de main morte. »

A ces mots, sur son dos tout nu, il s'appliqua deux coups vigoureux qui lui firent pousser un cri. Plein de courage, il redoubla; mais il ne put jamais passer le sixième.

« Ah! monsieur, s'écria-t-il en s'arrêtant, j'ai fait un marché de dupe : cela vaut au moins un demi-réal.

— Eh bien, mon ami, tu l'auras, » répondit le héros généreux.

Sancho reprit alors de la force; mais le fripon, au lieu de faire tomber les coups sur ses épaules, les appliqua sur les arbres dont il était environné. Se trouvant mieux de cette manière d'accomplir la pénitence, il ne s'arrêta plus un moment, frappa, refrappa à tour de bras, en poussant de si profonds soupirs qu'on l'aurait cru prêt à rendre l'âme. Don Quichotte, tout attendri, lui criait :

« Mon fils, mon cher fils, arrête, arrête, en voilà bien assez pour une fois. J'en ai compté plus de mille. Tu te martyrises, mon enfant!

— Non, répondait l'écuyer, je me sens en train, je veux en finir et ne pas voler mon salaire. Battons le fer tant qu'il est chaud! Surtout n'approchez point, monsieur! Je vais encore m'en donner un mille; le surplus ne sera qu'un jeu. »

Il redoubla alors de fureur, et frappa si vivement qu'il ne restait pas un pouce d'écorce aux malheureux arbres qu'il avait choisis. Enfin, poussant un cri terrible en appliquant le plus fort de ses coups :

« C'est ici, dit-il, que périt Samson... »

Et il se laissa tomber sur la terre. Don Quichotte, effrayé, se hâta d'accourir et de lui arracher son fouet.

« Je te défends de continuer, lui dit-il, les larmes aux yeux. Songe, mon cher ami, que ta vie est nécessaire à ta femme, à tes enfants! Conserve-toi pour eux, je t'en prie! Dulcinée attendra que tes forces soient revenues.

— Puisque vous le voulez, répondit Sancho, je renverrai à demain la fin de cette grande affaire. Prêtez-moi seulement votre manteau, pour m'empêcher de me refroidir au milieu de ma sueur. »

Notre héros se hâta d'envelopper son écuyer, qui, s'appuyant contre un tronc de chêne, s'endormit bientôt d'un profond sommeil.

Le lendemain, au point du jour, tous deux se remirent en route. Don Quichotte osait à peine demander à Sancho comment il se trouvait. Celui-ci, sans entrer dans des explications, pria seulement son maître de ne point passer la nuit dans un village, parce qu'il avait pris la ferme résolution d'achever la pénitence, et qu'il aimait mieux la finir en plein air, surtout dans un bois, où la seule vue des arbres semblait soulager sa douleur.

Don Quichotte y consentit, le remercia mille fois et s'arrêta le même soir dans une grande forêt, où Sancho, toujours aux dépens, non de ses épaules, mais des hêtres, parvint enfin à terminer l'enchantement de Dulcinée, dont lui seul avait été l'inventeur.

CHAPITRE XVI

ARRIVÉE DE DON QUICHOTTE CHEZ LUI. — SA MALADIE ET SA FIN

Deux jours après, nos héros arrivèrent enfin sur le haut d'une colline d'où ils découvrirent leur village. A cette vue, Sancho se mit à genoux :

« O ma chère patrie ! s'écria-t-il, tu vas revoir ton fils Sancho, non bien riche, mais bien étrillé. Reçois-le dans ton sein, ainsi que son maître, le valeureux don Quichotte, qui revient à la vérité vaincu, mais dont le nom n'en fera pas moins ton honneur et ta gloire. »

Don Quichotte dit à son écuyer de se lever, et tous deux entrèrent dans le village. Les premières personnes qu'ils rencontrèrent furent le curé et le bachelier Carrasco, qui sortaient pour se promener. A peine eurent-ils reconnu leur ancien ami qu'ils vinrent à lui les bras ouverts. Don Quichotte descendit de cheval, les serra contre sa poitrine, et les tenant tous deux par la main, prit le chemin de sa maison, suivi d'une foule d'enfants qui criaient de toutes leurs forces :

« Voici le seigneur don Quichotte ! voici le bon Sancho Pança ! Venez, venez, madame Thérèse ! »

Thérèse accourut, à demi vêtue, avec sa fille Sanchette :

« Qu'est ceci, dit-elle, mon homme ? Je crois, par ma foi, que tu es à pied.

— Oui, femme, lui répondit Sancho ; mais tu peux toujours m'embrasser, car je t'apporte de l'argent, et de l'argent bien gagné, je t'assure.

— Ah ! mon ami, mon bon ami ! Que je suis aise de te revoir ! Je te trouve engraisé, mon fils. Embrasse donc ta fille Sanchette, qui t'attendait comme on attend la rosée du printemps. Viens, viens vite à notre maison. Nous avons, j'espère, bien des choses à dire. »

Ayuntamiento de Madrid



A cette vue, Sancho se mit à genoux (p. 125).

Ayuntamiento de Madrid

A ces mots, la mère et la fille prirent Sancho par-dessous le bras, son âne par le licou, et les emmenèrent en les baisant tous deux.

La gouvernante et la nièce, sorties pour recevoir don Quichotte, firent éclater des transports de joie qui touchèrent notre héros. Il se hâta de leur raconter comment il avait été vaincu, et comment il avait juré de ne porter les armes d'une année. Le bachelier et le curé s'efforcèrent en vain de le consoler : rien ne put éclaircir la sombre tristesse qui se lisait sur son visage. Ses deux amis le quittèrent en lui recommandant de veiller sur sa santé et de songer à se distraire, ce qu'il promit d'un air sérieux. La gouvernante lui donna de longs et sages conseils, qu'il écouta sans répondre, et sa mélancolie augmenta le soir et le lendemain.

Quelques jours se passèrent ainsi. Le silencieux don Quichotte semblait ne prendre intérêt à rien. L'appétit, le sommeil, l'avaient abandonné. Sans se plaindre, sans marquer d'humeur, il cherchait la solitude, rêvait, méditait sans cesse, et cachait avec soin les pleurs qui souvent bordaient ses paupières. Le seul Sancho, lorsqu'il venait le voir, lui causait encore un léger sourire ; mais c'était son unique réponse aux plaisanteries de son écuyer.

Peu après, soit que son heure fût venue, soit que le chagrin l'eût avancée, il fut pris d'une fièvre ardente qui le força à garder le lit.

Pendant tout le temps de sa maladie, le curé, maître Nicolas et Carrasco ne quittèrent point leur ami. Le bon Sancho, triste, inquiet, ne sortit pas de sa chambre. On envoya chercher un médecin, qui jugea que la mélancolie était la seule cause du mal. Sancho, malgré sa douleur sincère, redoubla d'efforts pour égayer son maître. Le malade l'écoutait, le regardait tendrement, et par son regard lui faisait comprendre qu'il pénétrait sa bonne intention.

Le mal fit bientôt des progrès. Le médecin, au bout de six jours, ne donnait guère d'espérance. Don Quichotte sentait son état. Il pria qu'on le laissât seul parce qu'il voulait dormir. Ce sommeil dura près de sept heures. La gouvernante et la nièce le pleuraient déjà comme mort, lorsque tout à coup don Quichotte, réveillé, les rappela.

« Mes chères filles, dit-il, rendez grâce au Dieu tout-puissant, dont l'infinie miséricorde vient de m'accorder aujourd'hui le plus signalé des bienfaits.

— Mon cher oncle, répondit sa nièce, que veut dire Votre Seigneurie ?

— Ma nièce, reprit-il doucement, c'est le bien le plus précieux à l'homme, celui qui seul peut lui procurer un peu de repos dans cette misérable vie. Ce bien si cher, c'est la raison. Je l'avais perdue, ma nièce, en employant mes trop longs loisirs à des lectures insensées. Le Ciel me la rend aujourd'hui. Je n'en jouirai pas longtemps. Je veux profiter du moins de ces courts moments, les seuls que

je puisse compter dans ma vie, pour réparer autant qu'il est en moi les erreurs de mon égarement, pour faire le bien que je n'ai pas fait. Appelez donc, je vous prie, mon ami monsieur le curé, le bachelier Samson, maître Nicolas, et le fidèle Sancho, à qui je dois demander pardon de lui avoir fait partager mon délire. »

Comme il achevait ces paroles, ils arrivèrent tous quatre.

« Mes amis, reprit le mourant, je vous demandais, je vous désirais. Hâtez-vous de me féliciter de ce que je ne suis plus don Quichotte de la Manche. Je suis don Alonzo Quixada, que l'on surnommait autrefois *le Bon*. Cessez de voir en moi l'imitateur d'Amadis, de Galaor, de ces héros imaginaires que mon extravagance avait pris pour modèles; n'y voyez que votre voisin, votre fidèle ami, votre frère, dont l'esprit, longtemps aliéné, retrouve à sa dernière heure assez de raison pour se repentir. Profitons-en, monsieur le curé. Daignez entendre l'aveu de mes fautes. Et vous, messieurs, pendant ce temps, faites venir, s'il vous plaît, un notaire pour qu'il écrive mes dernières volontés. »

On l'écoutait en silence. On se regardait avec surprise et douleur. Sancho, qui jusqu'à ce moment n'avait pu croire son maître en danger, tomba à genoux près du lit et se mit à fondre en larmes. Le malade, lui tendant la main, le pria de le laisser avec monsieur le curé.

Sa confession ne fut pas longue : son cœur était si pur ! Lui-même rappela tout le monde. La gouvernante et la nièce arrivèrent en poussant des cris. Don Quichotte les consola.

Lorsque le notaire fut venu, il lui dit de commencer son testament dans les formes ordinaires. Ensuite, rassemblant le peu de forces qui lui restaient, il se souleva, s'assit sur son lit et, d'une voix faible, dicta ces paroles :

« Je laisse à mon ami Sancho Pança, que j'appelais mon écuyer dans le temps de ma folie, deux cents écus, que l'on prendra sur le plus clair de mon bien; de plus, tout l'argent que je lui confiai lorsque nous partîmes ensemble, défendant à mes héritiers de lui en demander jamais compte, et ne regrettant des extravagances dont il a si souvent été le témoin que l'espoir qu'elles me donnaient de lui faire une grande fortune.

— Non, monsieur ! interrompit Sancho en pleurant, et voulant empêcher le notaire d'écrire, non, monsieur, vous ne mourrez point ! Il n'est pas possible que vous mouriez. Suivez mes conseils, mon cher maître : vivez et bannissez ce noir chagrin qui seul vous met dans l'état où vous êtes. Je ferai tout ce que vous voudrez, nous irons où il vous plaira. Je recommencerai, s'il le faut, à désenchanter Dulcinée, et si vous ne pouvez pas vous consoler du malheur d'avoir été vaincu, je dirai que c'est ma faute. Je déclarerai, j'affirmerai par serment que j'avais mal sanglé Rossinante, que c'est à moi seul que l'on doit s'en prendre, et que jamais...

Ayuntamiento de Madrid



Ainsi finit le héros de la Manche... (p. 127).

— Bien obligé, mon pauvre Sancho, interrompit doucement le malade. Tu m'as vu si longtemps fou que tu ne peux pas croire encore que je sois devenu sage. Oublions nos vieilles erreurs, sans oublier notre vieille amitié. C'est toujours ton ami qui t'écoute, mais ce n'est plus don Quichotte. Laisse-moi continuer, mon enfant, et reçois mon tendre regret de ne pouvoir te faire plus de bien. »

Il institua alors pour héritière Antonine Quixada, sa nièce, à la charge de payer une pension à son ancienne gouvernante et de faire quelques présents qu'il indiqua, comme des gages d'amitié, au bachelier Carrasco, à maître Nicolas, à monsieur le curé, qu'il nomma son exécuteur testamentaire.

Aussitôt que le notaire eut achevé ses tristes fonctions, don Quichotte pria monsieur le curé d'aller chercher les sacrements, et le soir, étant retombé dans une grande faiblesse, il rendit son âme à Dieu.

Ainsi finit le héros de la Manche, dont le biographe n'a pas voulu nommer la patrie, afin que toutes les villes, tous les bourgs, tous les villages de l'Espagne se disputassent l'honneur de lui avoir donné naissance. On lui fit beaucoup d'épithètes. Voici la seule qui soit restée; elle est de Samson Carrasco :

Passant, ici repose un héros fier et doux,
Dont les nobles vertus égalaient le courage.
Hélas! s'il n'eût été le plus charmant des fous,
On eût trouvé dans lui des humains le plus sage.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

	Pages
CHAPITRE PREMIER. Le fameux don Quichotte de la Manche. — Agréable manière dont il reçut l'ordre de la Chevalerie	5
— II. Ce qui advint à don Quichotte au sortir de l'hôtellerie.	9
— III. Seconde sortie du chevalier. — Épouvantable aventure des moulins à vent.	14
— IV. Triste rencontre que fit Don Quichotte de muletiers très impolis	20
— V. Aventure de l'hôtellerie	23
— VI. Entretien de nos deux héros, avec d'autres aventures importantes	28
— VII. Étrange rencontre que fit don Quichotte	33
— VIII. Conquête de l'armet de Mambrin	37
— IX. Comment don Quichotte mit en liberté plusieurs infortunés que l'on conduisait dans un lieu où ils ne voulaient pas aller	39
— X. Aventure de la sierra Morena	42
— XI. Comment le vaillant chevalier de la Manche imita le Beau Ténébreux	45
— XII. Comment on vint à bout de finir l'austère pénitence de notre chevalier.	49
— XIII. Grands événements dans l'hôtellerie	55
— XIV. Enchantement de notre héros	59

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER. Visite de Sancho Pança	63
— II. Don Quichotte va voir Dulcinée	67
— III. Aventure du char de la Mort.	72
— IV. Étrange rencontre du vaillant don Quichotte et du brave chevalier des Miroirs	75
— V. Où l'on verra la plus grande preuve de courage que don Quichotte ait jamais donnée	81
— VI. Grande et surprenante aventure de la caverne de Montesinos	84
— VII. Les marionnettes de Mélisandre	87
— VIII. Comment notre héros rencontra une belle dame qui chassait, et de ce qui s'ensuivit	91
— IX. Grande aventure de la forêt.	95
— X. Comment Sancho prit possession de son île et la gouverna	100
— XI. Fin du gouvernement de Sancho	106
— XII. Grave différend de don Quichotte et de Sancho	110
— XIII. Réception de notre héros à Barcelone et son entretien avec la tête enchantée.	112
— XIV. Grande aventure qui, de toutes celles qu'on a vues, fut la plus douloureuse pour notre héros.	116
— XV. Comment le bon Sancho s'y prit pour désenchanter Dulcinée.	119
— XVI. Arrivée de don Quichotte chez lui. — Sa maladie et sa fin	124

SOCIÉTÉ ANONYME D'IMPRIMERIE DE VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE
Jules BARDOUX, Directeur.

Ayuntamiento de Madrid

Ayuntamiento de Madrid

Ayuntamiento de Madrid



Ayuntamiento de Madrid